

Oblatio

Revue de Vie Oblate
Review of Oblate Life
Revista de Vida Oblata

Oblati



Missionarii OMI

III - 2014/3

Sommaire / Contents / Resumen

PRÆFATIO

Jean-Baptiste Malenge, OMI, *La flamme brûlera encore / La antorcha seguirá ardiendo / The Torch will burn again* 297

HISTORIA

Guillaume Muthunda, OMI, *Aller plus loin en Angola. Pour une histoire de la mission oblate d'Angola*..... 309

VITA ET MISSIO

Cornelius Ngoka, OMI, *Vocations and Formation in the Africa-Madagascar Region: The Challenge of Changing Demographics* 321

Bruno Favero, OMI, *Construire l'Église au Sénégal* 329

Paolo Archiati, OMI, *The Oblate Community* 339

Ramón Martínez de Pisón, OMI, *The Contribution of Human Sciences to the Mission of the Oblates* 359

FAMILIA OBLATA

Antonietta Mongiò, OMI, <i>La mission des Coopératrices Oblates Missionnaires de l'Immaculée (Comi) en Afrique</i>	367
Ochlak Marek, OMI, <i>L'engagement des laïcs dans la famille oblate à Madagascar</i>	375

DOCUMENTA

Jean-Pierre Bwalwel, OMI, <i>Historique et pertinence de l'Institut Africain des Sciences de la Mission (IASMI)</i>	381
Georges Pescheur, OMI, <i>Missions des Oblats au Congo Belge. Aperçu historique depuis la fondation (1931-1941)</i>	385
Martin Quéré, OMI, <i>Scholasticate behind Bars, 24 July 1944 – 31 August 1944</i>	401
Notes de lecture / Book Reviews / Recensiones	423
Table de matières / Annual Index / Índice del año II, 2014	428

Præfatio

LE FLAMBEAU BRÛLERA ENCORE

JEAN-BAPTISTE MALENGE, OMI

Pour l'Afrique oblate, célébrer le bicentenaire de la Congrégation, en 2016, veut dire s'engager à porter le flambeau encore plus loin dans les espaces à évangéliser et dans le temps à venir avant le retour du Seigneur.

Les derniers chiffres de l'annuaire des Statistiques de l'Église signalent 18,63% de catholiques sur le milliard d'habitants de la population africaine. *Quel vaste champ à parcourir !* aurait pu s'exclamer saint Eugène de Mazenod. De son vivant, il a envoyé au Natal, en 1853, François Allard et deux compagnons. La béatification par le pape Jean-Paul II, en 1988, de l'un d'eux, le père Joseph Gérard, apôtre du Basutoland, est un vibrant témoignage de la fécondité du grain semé en terre africaine. L'Afrique peut se prévaloir ainsi de la disponibilité de son peuple à recevoir l'Évangile par le biais du charisme oblat.

Or, sur les statistiques de l'Église, l'Afrique est le continent au taux de croissance le plus fort. Mais, en chiffres, l'Afrique a le plus faible pourcentage après l'Asie. Il s'impose un certain parallélisme avec le monde oblat. Les statistiques générales du 1^{er} janvier 2014 indiquent que des cinq continents, l'Afrique compte 837 Oblats, c'est-à-dire les plus nombreux après l'Europe (1013). Mais l'Europe ne compte que 61 scolastiques alors que l'Afrique-Madagascar en compte 238, c'est-à-dire les plus nombreux, avant l'Asie-Océanie (153).

Le continent est bien le vivier de la congrégation pour transmettre à la génération future le flambeau du zèle missionnaire oblat. Sur cette terre de promesses, comment le travail missionnaire oblat prépare-t-il

aujourd'hui des hommes et des femmes du continent africain à *devenir des saints* en marchant sur les traces de saint Eugène de Mazenod et du bienheureux Joseph Gérard ? Au préalable, peut-on dire que les Oblats eux-mêmes sont formés à la bonne taille selon les mesures de l'Église et de la Congrégation ?

Le présent numéro d'**Oblatio** propose quelques repères pour comprendre le monde oblat d'Afrique. Au-delà des parcours historiques, ce sont des expériences qui sont relatées comme réponses du passé et du présent venant de l'Afrique francophone. L'histoire missionnaire oblate a transmis le feu du Lesotho et de l'Afrique du Sud au Congo-Belge dès 1931. Par d'autres chemins, le Cameroun et le Tchad, le Sénégal et Madagascar ont reçu le même charisme. Et plus récemment, les Missions du Nigéria et de l'Angola ont été engendrées à partir du Cameroun et de la République démocratique du Congo.

De nouveaux engagements missionnaires se profilent, certainement. Les chiffres parlent, permettent de le penser. Mais dans quel sens ces chiffres parlent-ils ? Ils se lisent et sont à lire en termes d'enjeux et de défis pour dire combien l'Esprit continue à souffler depuis la Provence d'Eugène de Mazenod. L'Esprit est passé par le Cap et traverse l'Équateur en RDC jusque dans les forêts, les steppes et les savanes et le pays musulman du Nord-Cameroun et du Tchad voire du Maroc. Il emprunte les mêmes éclats et les audaces d'Eugène de Mazenod pour oser toujours plus grand que le monde.

Ces audaces aussi, on les évoque ici. La vie et la mission des Oblats dans la Région Afrique-Madagascar ne peuvent que montrer l'actualité du charisme vieux de deux siècles.

Selon le Supérieur général des Oblats, le père Louis Lougen, le pape François, qui attire des foules pour sa simplicité et son amour des pauvres, « fait ce que les Oblats font depuis 197 ans. » En Afrique aussi. Ici, les évêques reconnaissent le bon travail des missionnaires oblats, mais les Oblats se reconnaissent aussi dans les options pastorales des diocèses qu'ils desservent. Ce sont les évêques qui invitent les Oblats et les engagent à rencontrer les besoins pour l'évangélisation de l'Afrique. Depuis leur Fondateur, les Oblats sont au service du pape et des évêques.

Il est ainsi normal de penser qu'en cette année 2014, les Oblats portent leur attention sur la manière de vivre comme « famille », com-

munauté, et sur leur apport dans la réponse de l'Église au défi pastoral de l'évangélisation de la famille. Puisque le pape réunit un Synode des évêques sur le thème de la famille. Les appels et les réponses résonnent du monde entier, certes, et l'Afrique pourrait revendiquer ce sujet de façon singulière. Lors d'un Synode spécial pour l'Afrique, convoqué en 1994 par le pape Jean-Paul II, par exemple, les évêques ont décidé de comprendre l'Église comme « famille de Dieu », dans la foulée, certainement, du Concile Vatican II qui a insisté sur la notion de « peuple de Dieu ».

Beaucoup font observer que les religieux africains peinent à trouver un équilibre pour vivre au mieux la relation entre le devoir de solidarité envers leurs familles et les exigences du vœu de pauvreté et du sens de l'appartenance à la congrégation voire à l'Église comme nouvelle famille.

L'observation peut faire sourire voire en étonner beaucoup en dehors de l'Afrique. Eugène de Mazenod en serait le premier, lui qui jugeait sévèrement des compagnons trop attachés à leur famille. E. De Mazenod lui-même révèle, dans ses relations avec sa famille, un exemple de détachement sans préjudice du quatrième commandement, du devoir d'honorer ses parents.

Pour autant, l'observation exprimée dans la région oblate francophone d'aujourd'hui peut aider à mieux vivre la relation nouvelle dans l'Église et dans la congrégation. La « solidarité africaine » est souvent décriée, dénoncée par les faits. Le tribalisme, ce vice qui ruine les ÉtatsÉtats ou retarde la naissance du sentiment patriotique dans les cœurs est là comme un repoussoir indiscutable. On attend la naissance de vrais États-nations comme on attend de voir vivre la charité dans l'Église, Famille de Dieu. Des communautés religieuses et sacerdotales ne donnent pas toujours le bon exemple d'une mise en commun des richesses matérielles, intellectuelles et spirituelles.

Dans « l'Afrique des tribus », les guerres ne manquent pas, le droit du sang prime sur le droit du sol autant que l'égoïsme, l'individualisme affligent l'Église. Les liens du sang parlent plus fort que toute profession de foi. Les chrétiens africains s'entendent répéter plutôt par saint Paul et toute l'annonce du kérygme que des peuples divisés et séparés, Dieu a fait un seul peuple. Ce n'est pas la chair ni le sang qui ont mérité à Pierre la confiance de Jésus qui l'institue pasteur de son Église. Il y a

une nouvelle alliance à naître par la foi en Jésus.

La culture africaine attend ainsi l'évangile qui doit renouveler son sens de l'appartenance à la communauté et de la relation réciproque entre individus. Si l'évangile féconde la culture, on reconnaîtra que celle-ci fécondera à son tour la réception de l'évangile.

Voilà pourquoi la vie en communauté devient, chez les missionnaires oblats, un signe et un symbole, et toute une mission. Vivant d'un seul cœur et d'un seul esprit, par-delà leurs origines diverses. Venus d'Afrique, d'Europe, d'Amérique et d'Asie ou d'Océanie. Venus de toutes les tribus d'Afrique, d'un seul pays ou par-delà des frontières.

Transmettre le flambeau du charisme oblat dans l'Afrique contemporaine, c'est, sans doute et particulièrement, rappeler le testament d'Eugène de Mazenod invitant à vivre la charité fraternelle parmi les Oblats. Et le zèle missionnaire à déployer reviendrait aussi à contribuer, par la prière, l'exemple et la prédication, à bâtir la famille humaine et chrétienne.

En conséquence, même si une province oblate comme celle du Congo envoie des missionnaires à travers le monde, il reste impérieux de recevoir des missionnaires étrangers, non d'abord pour suppléer à une carence de personnel mais pour vivre et signifier l'universalité de la Congrégation et de l'Église. Lors de la profession religieuse, tous les Oblats de partout reçoivent la même Croix, le même livre des Constitutions et Règles et se réfèrent au même Supérieur général qui tient la place de Dieu. Ils appartiennent à la même famille... Ce n'est pas la chair et le sang, mais la foi en Jésus-Christ.

LA ANTORCHA SEGUIRÁ ARDIENDO

Para los oblatos de África, celebrar el doscientos aniversario de la Congregación, en 2016, significará comprometerse a portar y llevar la antorcha más lejos todavía, allí donde aún no se ha evangelizado, y esto en el tiempo que queda hasta que el Señor vuelva.

Las últimas cifras del anuario de las Estadísticas de la Iglesia señalan que sólo el 18,63% de los mil millones de habitantes de África son católicos. ¡Qué inmenso campo se les abre! habría podido exclamar San Eugenio de Mazenod. Ya en vida, envió a Natal, en 1853, a François Allard con otros dos compañeros. La beatificación por el Papa Juan Pablo

II en 1988 de uno de ellos, el P. José Gerard, apóstol de Basutolandia, es un vibrante testimonio de la fecundidad del grano sembrado en tierra africana. África puede presumir ciertamente de la buena disposición de su pueblo a recibir el Evangelio a través del carisma oblato.

Más aún, según las estadísticas de la Iglesia, África es el continente con una mayor tasa de crecimiento. Aunque mirando las cifras, África ostenta el porcentaje más bajo después de Asia. Se impone un cierto paralelismo con el mundo oblato. Las estadísticas generales del 1 de Enero de 2014 indican que de los cinco continentes, el de África cuenta con 837 oblatos, es decir, el más numeroso después de Europa (1013). Pero Europa tiene sólo 61 escolásticos mientras que África-Madagascar cuenta con 238, es decir, el que más tiene, por delante de Asia-Oceanía (153).

El continente es, por tanto, el vivero de la Congregación para transmitir a la generación futura la antorcha del celo misionero oblato. En esta tierra de promesas, ¿Cómo forman hoy los misioneros oblatos a hombres y mujeres del continente africano para *que sean santos* y marchen siguiendo las huellas de San Eugenio de Mazenod y del Beato José Gerard? Y antes aún, ¿Es posible afirmar que los mismos oblatos dan la talla y están a la altura de las expectativas de la Iglesia y de la Congregación?

Este número de **Oblatio** ofrece algunos textos que nos permitirán comprender el mundo oblato de África. Más allá de los recorridos históricos, ofrecemos experiencias que son relatadas como respuestas del pasado y del presente en el África francófona. La historia misionera oblata ha transmitido el fuego desde Lesoto y Sudáfrica hasta el Congo-Belga en 1931. Por otros caminos, Camerún, Chad, Senegal y Madagascar han recibido el mismo carisma. Más recientemente las Misiones de Nigeria y de Angola fueron creadas desde Camerún y desde la República Democrática de Congo. Y además, ya se perfilan nuevos compromisos misioneros.

Las cifras hablan por sí solas y dan que pensar. ¿Qué dicen las cifras? Pueden y deben leerse en términos de desafío, de clave que nos ayuda a discernir hasta qué punto el Espíritu sigue soplando desde la Provenza natal de Eugenio de Mazenod. El Espíritu ha pasado por El Cabo y ha atravesado el ecuador en la R.D. Congo llegando a la selva, a la estepa y a la sabana. Llega a las zonas musulmanas de Camerún (norte) y Chad e incluso hasta a Marruecos. Toma prestadas la misma

brillantez y audacia de Eugenio de Mazenod para ir siempre más allá, hasta los últimos confines del mundo.

Esta audacia también queda mencionada aquí. La vida y misión de los Oblatos de la Región de África-Madagascar no hacen sino mostrar la actualidad de este carisma que cuenta ya con dos siglos de antigüedad.

Según el Superior General de los Oblatos, el P. Louis Lougen, el Papa Francisco, que atrae a las masas por su simplicidad y su amor a los pobres, “hace lo que los Oblatos han hecho desde hace 197 años.” También en África. Aquí los obispos reconocen la gran labor de los misioneros oblatos, y es que, a su vez, los Oblatos se reconocen en las opciones pastorales de las diócesis en las que sirven. Son los obispos los que invitan a los oblatos para que se comprometan y respondan a las necesidades de la evangelización en África. Empezando por su Fundador, los Oblatos han estado y están al servicio del Papa y de los obispos.

Es normal, por tanto, pensar que en este año 2014 los oblatos centren su atención en la manera en que viven su ser “familia”, comunidad y en su contribución a la respuesta de la Iglesia al desafío pastoral de la evangelización de la familia. Y esto porque el Papa reúne al Sínodo de los obispos para tratar este tema de la familia. Las llamadas y las respuestas resuenan en todo el mundo, es verdad, pero África podría reivindicar para sí este tema, de manera singular. Un ejemplo. Con ocasión del Sínodo especial para África, convocado en 1994 por el Papa Juan Pablo II, los obispos decidieron que debía comprenderse la Iglesia como “familia de Dios”, siguiendo los pasos del Concilio Vaticano II, que insistía sobre la noción de “pueblo de Dios”.

Muchos observan que los religiosos africanos tienen muchas dificultades para lograr armonizar y compaginar el deber de solidaridad para con sus familias y las exigencias del voto de pobreza y del sentido de pertenencia a la congregación, e incluso a la Iglesia entendida como una familia.

Muchos fuera de África pueden que se sonrían o incluso se sorprendan de esta observación. Eugenio de Mazenod era el primero que juzgaba severamente a aquellos compañeros demasiado atados a sus familias. El mismo De Mazenod muestra, en sus relaciones con su familia, un ejemplo de desprendimiento sin perjuicio del cuarto mandamiento, el deber de honrar a sus padres.

Por tanto, la observación expresada en la región oblata francófona de hoy puede ayudar a vivir mejor la nueva relación en la Iglesia y en la Congregación. La “solidaridad africana” a menudo es denunciada y criticada por los hechos. El tribalismo, ese vicio que arruina los estados o retrasa el nacimiento del sentimiento patriótico en los corazones está ahí presente como una frustración imposible de negar. Ansiamos el nacimiento de auténticos estados-naciones, como ansiamos ver un día que la caridad es realmente vivida dentro de la Iglesia, Familia de Dios. Las comunidades religiosas y sacerdotales no siempre dan buen ejemplo del compartir de bienes materiales, intelectuales y espirituales.

En “el África de las tribus”, no faltan nunca las guerras, el derecho de sangre es más fuerte que el derecho del suelo. De la misma forma, el egoísmo y el individualismo afligen a la Iglesia. Los lazos de sangre hablan con voz más fuerte que cualquier profesión de fe. Los cristianos africanos, oyen a San Pablo repetir una y otra vez, en al anuncio completo del kerigma, que Dios ha hecho de pueblos separados y divididos un único pueblo. No fue la carne ni la sangre lo que hizo que Jesús se fiara de Pedro hasta el punto de nombrarle pastor de su Iglesia. Hay toda una nueva alianza que nace de la fe en Jesús.

La cultura africana espera el Evangelio para que renueve su sentido de pertenencia a la comunidad y las relaciones recíprocas entre los individuos. Si el Evangelio fecunda la cultura, es claro que ésta, a su vez, fecundará la recepción del Evangelio.

He aquí por qué la vida de comunidad es, en los misioneros oblatos, un signo, un símbolo y hasta una misión: Vivir con un solo corazón y un solo espíritu, con independencia de nuestro origen diverso. Llegados de África, de Europa, de América, de Asia o de Oceanía. Llegados de todas las tribus de África, de un solo país o de más allá de las fronteras.

Transmitir la llama del carisma oblato en el África contemporánea es, sin lugar a dudas, recordar el testamento de Eugenio de Mazenod que nos invita a vivir la caridad fraterna entre los oblatos. Y el celo misionero, una vez desplegado, contribuirá a través de la oración, del ejemplo y de la predicación, a construir la familia humana y cristiana.

Como consecuencia, aunque una provincia oblata como la de Congo envíe misioneros por todo el mundo, sigue siendo imperioso que ésta reciba misioneros extranjeros, no tanto para suplir una carencia de personal, como para vivir y significar la universalidad de la Congregación

y de la Iglesia. En el momento de hacer la profesión religiosa, todos los oblatos reciben la misma cruz, las mismas Constituciones y Reglas y hacen referencia al mismo Superior General, que hace las veces de Dios. Pertenecen a la misma familia... No es la carne ni la sangre, sino la fe en Jesucristo.

THE TORCH WILL BURN AGAIN

For Oblate Africa, celebrating the bicentennial of the Congregation in 2016 means being committed to carrying the torch further into the places yet to be evangelized in the time that remains before the Lord's return.

The latest figures from the Yearbook of Church Statistics reported 18.63% of Catholics among an African population of a billion people. *How vast the field that lies before us!* St. Eugene de Mazenod would have exclaimed. During his lifetime, in 1853 he sent to Natal Francois Allard and two companions. The beatification of one of them by Pope John Paul II in 1988, Father Joseph Gerard, apostle of Basutoland, is a vibrant testimony to the fertility of the seed sown on African soil. Africa can therefore boast of the readiness of its people to receive the gospel through the Oblate charism.

Therefore, according to Church statistics, Africa is the continent with the highest rate of growth. But in numbers, Africa has the lowest percentage after Asia. This brings to mind a certain parallelism within the Oblate world. The general statistics of 1 January 2014 indicate that of the five continents, Africa has 837 Oblates, that is to say the most after Europe (1013). But Europe has only 61 scholastics while Africa-Madagascar has 238 -- the most, followed by Asia-Oceania (153).

The continent is the Congregation's breeding ground for handing on to the next generation the torch of Oblate missionary zeal. In this land of promise, how does Oblate missionary work today prepare some men and women of the African continent to become saints in the footsteps of St. Eugene de Mazenod and Blessed Joseph Gerard? First of all, can one tell if the Oblates themselves are formed appropriately, as measured by the Church and the Congregation?

This issue of **Oblatio** features some criteria for understanding the Oblate world in Africa. Apart from the historical focus, there are experiences

that are recounted as responses of the past and present of Francophone Africa. Oblate missionary history passed on the flame of Lesotho and South Africa to the Belgian Congo beginning in 1931. By other paths, Cameroon and Chad, Senegal and Madagascar, received the same charism. And more recently, the Missions of Nigeria and Angola were established by the provinces in Cameroon and the Democratic Republic of Congo.

New missionary commitments are on the horizon, certainly. The numbers speak and allow us to think so. But in what sense do these numbers speak? They are read and should be read in terms of issues and challenges that speak of how the Spirit continues to breathe forth from the Province of Eugene de Mazenod. The Spirit went through the Cape and crossed the equator into the DRC, through the forests, the steppes and the savannas and the Muslim countries of Northern Cameroon and Chad and even Morocco. It uses the same cries and beliefs of Eugene de Mazenod to be ever more daring than the world.

These beliefs, we mention them here as well. The life and mission of the Oblates in the Africa-Madagascar Region cannot but reveal the newness of a charism that is two centuries old.

According to the Superior General of the Oblates, Father Louis Lougen, Pope Francis, who draws crowds for his simplicity and love for the poor, “does what Oblates have been doing for 197 years.” In Africa, too. Here the bishops recognize the good work of Oblate missionaries, but the Oblates also recognize themselves in the pastoral options of the dioceses they serve. It is the bishops who invite the Oblates and engage them in providing what is needed for the evangelization of Africa. Since their Founder’s day, the Oblates are at the service of the pope and the bishops.

It is thus natural to think that in this year of 2014, the Oblates focus their attention on how to live as “family”, as community, and on their contribution to the response of the Church to the pastoral challenge of evangelizing the family. For the pope has called a Synod of Bishops on the theme of the family. Calls and responses are reverberating throughout the world, of course, and Africa has something to say about it in a unique way. At a special Synod for Africa, convened in 1994 by Pope John Paul II, for example, the bishops decided to understand the Church as “the Family of God”, certainly in line with Vatican II which stressed the notion of the “People of God.”

Many point out that African religious struggle to find a balance between their due relationship of solidarity with their families, the demands of the vow of poverty and the sense of belonging to the Congregation or to the Church as a new family.

This comment could make many outside of Africa smile and even be surprised. Eugene de Mazenod would be the first to judge severely his confreres who were too attached to their family. De Mazenod himself reveals, in his relations with his family, an example of detachment without neglect of the fourth commandment, the duty to honor one's parents.

However, the comment as experienced in the French-speaking Oblate region today may help to live better the new relationship in the Church and in the Congregation. "African solidarity" is often derided, censured by the facts. Tribalism, this vice that ruins States or delays the birth of patriotism in hearts, is an indisputable obstruction. We await the birth of real nation-states, just as we are waiting to see a living charity in the Church, the Family of God. Some priestly and religious communities do not always set a good example by the sharing of material, intellectual and spiritual wealth.

In "tribal Africa" wars abound; blood rights prevail over land rights as much as selfishness and individualism afflict the Church. Blood ties speak louder than any profession of faith. African Christians repeatedly hear the words of St. Paul and the entire proclamation of the kerygma, that from a people divided and separated, God made one people. It is neither flesh nor blood that won for Peter the trust of Jesus who made him the pastor of his Church. A new alliance is given birth through faith in Jesus.

African culture thus awaits the gospel that will renew its sense of belonging to the community and of the mutual relationship between individuals. If the gospel nourishes the culture, one must recognize that the culture in turn nourishes the reception of the gospel.

That's why community life becomes, for the Oblates, a sign and a symbol, and an entire mission: living with one heart and one mind, beyond their different backgrounds. From Africa, Europe, America and Asia or Oceania. From all the tribes of Africa, from one country or from beyond borders.

Passing on the torch of the Oblate charism in contemporary Africa is, without doubt and especially, to remember the will of Eugene de

Mazenod, inviting us to live brotherly love among us Oblates. And the missionary zeal to be embraced will also contribute, through prayer, preaching and example, to building up the human and Christian family.

Therefore, even if an Oblate province like the Congo sends missionaries throughout the world, it remains important also for them to receive foreign missionaries, not primarily to make up for a lack of personnel, but to live and demonstrate the universality of the Congregation and the Church. On the occasion of their religious profession, all Oblates everywhere receive the same Cross, the same book of the Constitutions and Rules, and refer to the same Superior General who takes the place of God. They belong to the same family ... It is not flesh and blood, but faith in Jesus Christ.

Jean-Baptiste Malenge, OMI
Kinshasa, Congo
jbmalenge@gmail.com



Historia

ALLER PLUS LOIN EN ANGOLA POUR UNE HISTOIRE DE LA MISSION OBLATE D'ANGOLA

GUILLAUME MUTHUNDA, OMI

L'histoire des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée en Angola est liée aux contacts des Oblats de la Namibie avec le diocèse d'Ondjiva. En effet, la guerre commencée pour l'indépendance du pays (acquise en 1975) s'est poursuivie avec la guerre civile entre partis politiques angolais pour la conquête du pouvoir. Il faut ajouter à cela que la partie méridionale a connu aussi la guerre pour l'indépendance de la Namibie voisine. Cette partie de l'Angola frontalière avec la Namibie sera utilisée par le mouvement namibien de la *South-West African People's Organisation* (SWAPO) du leader Sam Nujoma comme base arrière et sera chaque fois attaquée par les forces d'occupation sud-africaines. Cet ensemble d'éléments va provoquer un désastre humanitaire : déplacement des populations, famine, mort d'hommes, maladies, mines anti personnelles et multiples souffrances pour les populations civiles.

AUX ORIGINES D'UNE MISSION

Lorsque Dom Fernando Guimarães Kevanu, évêque de Ondjiva fait appel aux Oblats, il s'adressera en premier lieu au provincial de la Namibie. On peut noter, dans le texte de l'introduction aux Statuts de la mission d'Angola, ce qui suit : « Ainsi, à l'intercapitulaire de Rome de 1989, le père Joseph Shikongo, alors provincial de Namibie, avait sollicité auprès de la congrégation tout entière une aide en personnel

pour s'en occuper... ». (Cf. *Statuts de la mission d'Angola*, secrétariat provincial, 2003)

Pour donner forme à cet engagement, le Père Bernard Wolf, alors provincial de Namibie, exposa à l'Interchapitre de 1992, à Rome, la préoccupation missionnaire au sujet de l'Angola suite aux appels répétés de Dom Fernando G. Kevanu, évêque de Ondjiva. L'idée du père Bernard Wolf reçut l'appui de toute la congrégation. C'est donc à ce moment-là que la Province du Congo (Zaïre de l'époque), s'est engagé au côté de la Namibie pour une fondation en Angola.

La première expédition missionnaire était chapeauté par la Namibie avec le père Franz Houben comme supérieur. C'est par le sud, à partir de la province angolaise de Cunene et par le diocèse de Ondjiva que la première équipe pénétra sur le sol angolais.

Le groupe de pionniers constitué du père Franz Houben, supérieur de la nouvelle mission, du père Pierre Mukabi et du scolastique Roland Pumu, entra en Angola en février 1992. Ils s'installèrent dans la mission de Mongua, à 60 kms du siège actuel du diocèse d'Ondjiva.

La reprise de la guerre après les élections de 1992, contestées par le parti politique de l'UNITA, va précipiter l'arrêt de la mission et le repli des missionnaires vers la Namibie. Le père Franz Houben continuera sa mission en Namibie, le père Pierre Mukabi ira au Brésil apprendre le portugais et le scolastique Roland Pumu retournera au Congo pour y poursuivre sa formation théologique.

LA PRÉPARATION DU RETOUR EN ANGOLA

L'Interchapitre de Bangkok (1995) en Thaïlande servira, en effet, d'occasion et de cadre pour préparer le retour en Angola et redéfinir des accords liant la Namibie et le Congo. Et comme, dès le début, l'option d'une mission internationale choisie par l'Administration Générale ouvrirait les portes à d'autres apports des unités oblates, la vice-Province de São Paulo du Brésil s'engagea à collaborer à la mission. À cette rencontre, dans le sillage de l'Interchapitre de Bangkok, il sera demandé au Congo d'assumer la direction de la Mission. Ainsi, le nouveau projet liait désormais la Namibie, le Congo et le Brésil. Une convention de collaboration signée en 1998 va officiellement lier le Congo au Brésil pour la gestion commune de la mission d'Angola.

Et comme la guerre civile perdurait, surtout dans la province de Cunene, une brèche s'ouvrit aux Oblats. Les évêques de Luanda, la capitale, à leur tour, demandèrent les Oblats pour leur diocèse et ainsi commencèrent de nouveaux contacts. En 1995, les pères Alexander Motanyane, Richard Szmydki, Baudouin Mubesala et Miguel Pipolo effectuèrent un voyage à Luanda pour rencontrer les évêques et discuter avec eux de la venue des Oblats. A propos de la préparation de ce retour, il faut souligner cette interrogation du père Jean-Marie Bulumuna, vicaire provincial, dans le rapport qu'il rédigea après sa visite canonique en Angola : « Une brève et rapide rétrospection montre que le début de la mission d'Angola n'a pas été convaincant. Il faut d'abord signaler la visite de Luanda et/ou Ondjiva en 1995 par les pères :- Motanyane Alexander (Conseiller général pour l'Afrique), Szmydki Richard (Assistant général chargé de la mission), Mubesala Baudouin (Provincial du Zaïre) et de Pipolo Miguel (Provincial du Brésil). Ces visites, qui décidèrent la congrégation à l'envoi des missionnaires en Angola, n'ont malheureusement pas permis ne fût-ce que la signature d'un contrat avec les diocèses qui devaient accueillir nos missionnaires. À Luanda, même les dispositions pratiques envisagées sur l'accueil et le travail des Oblats, de commun accord avec l'évêque du lieu, n'ont pas été respectées.... » (*Visite des confrères d'Angola. Du 25 juillet au 11 août 2001*, Kinshasa 15/08/2001, Archives de la Mission d'Angola, Luanda.)

Malgré tout cela, la mission recommença dans l'archidiocèse de Luanda dans le nord de l'Angola en février 1997.

Contrairement à la première tentative préparée en Namibie et dirigée par la Namibie, la deuxième tentative de fondation partira du Congo. C'est le 09 février 1997, accompagnés par l'évêque auxiliaire de Luanda, Dom Damião António Franklin, que les nouveaux missionnaires Jean-Claude Ngoma, Cyrille Mpuki et Armand Bula-Bula venus de Kinshasa arrivent à Luanda. Dans le courant de la même année, d'autres Oblats arriveront du Brésil pour la mission de l'Angola. Le père Wilmar Gama arrivera à Luanda en avril 1997 et le deuxième Oblat du Brésil, le père Paulo Ehle arrivera en novembre de la même année.

LES OBLATS À SANTO ANDRÉ, LUANDA

Il convient de noter que c'est seulement 2 mois après leur arrivée en Angola que l'archevêque, le cardinal Alexandre do Nascimento, demanda aux OMI de quitter São Joachim pour s'installer à Santo André, dans le quartier de Petrangol, une succursale de la paroisse-doyenné de Santo António. En effet, le quartier Petrangol, dans la périphérie nord de Luanda, était réputé comme un milieu difficile et souvent exposé à toutes sortes de vulnérabilités (banditisme, vols, etc.).

La décision d'abandonner São Joaquim, deux mois seulement après leur arrivée, ne fut pas facile à prendre par les Oblats. Cependant, ils cédèrent à la demande de l'archevêque. C'est donc le 18 avril 1997 que les Oblats arrivèrent à Saint André, qui resta succursale de Santo António, jouissant d'une autonomie relative, notamment en matière des registres des sacrements, jusqu'à son érection canonique comme paroisse en novembre 1999.

Deux ans après leur arrivée, c'est-à-dire en 1999, les OMI fondèrent une communauté chrétienne dans le quartier de Mulemba communément appelé Bairro Uíge. Cette nouvelle communauté portera le nom de Santo Eugénio de Mazenod, le père fondateur des Oblats de Marie Immaculée.

Le retour des Oblats dans le diocèse de Ondjiva

Dans la correspondance du 4 juillet 1996 où le provincial de Namibie, le père Wolf annonce le retour des OMI dans le diocèse de Ondjiva, on peut aussi noter les premières prévisions de l'arrivée des missionnaires : « Os primeiros 3 Oblatos chegarão, se Deus quiser, em Luanda no mês de Setembro de 1996 (les trois premiers Oblats arriveront, s'il plaît à Dieu, au mois de septembre 1996). São os 3 Zairenses (Ce sont les trois Zaïrois). Os dois do Brasil virão no mês de fevereiro de 1997 (les deux du Brésil viendront au mois d'avril et de novembre de 1997) ».

Contrairement aux prévisions d'arrivée, c'est finalement en 1998 que les missionnaires Oblats retournent dans le diocèse de Ondjiva.

Arrivés dans le diocèse, les OMI s'établirent provisoirement à la mission de Omupanda avant de choisir Namacunde comme site de mission. C'est là qu'ils vont fonder la mission et ériger la résidence oblate. Ils vont y fonder la mission Santo Eugénio de Mazenod de Namacunde

en 1998 qui sera canoniquement érigée en paroisse en 2001. L'équipe fondatrice de Namacunde était composée du père Wilmar Varjão Gama, du père Paolo Ehele et du frère Armand Bula-Bula.

Les quatre premières années d'implantation vont s'avérer très difficiles pour le début de la mission, comme le souligne le rapport de la visite canonique du vicaire provincial du Congo en juillet 2001 : « ... les quatre premières années de la mission d'Angola sont caractérisées par la conflictualité, le manque d'entente et de cohésion entre les Oblats. Tout s'est fait, à en croire l'actuel supérieur de la mission, le père Jean-Claude Ngoma Ndewes, en ordre dispersé, sans planification, sans organisation ni animation concertée avec l'équipe désignée pour l'Angola. »

Malgré les péripéties du début, la fondation passait par ces douleurs d'enfantement. Des actes de fondation se posaient suscitant l'admiration et la confiance des évêques, la sympathie et l'amitié du clergé local et la satisfaction des autorités civiles. Une mission se fondait ainsi dans la douleur pour la plus grande gloire de Dieu.

L'année 2001 sera non seulement une année d'évaluation de l'étape d'implantation et de mise en place d'une administration de la mission après les premières visites du père Paul Manesa, provincial en février 2000 et du père Jean-Marie Bulumuna, son vicaire provincial, en juillet 2001 (du 25 juillet au 11 août). Lors de ces deux visites, « il était question d'évaluer la situation réelle des Oblats, reconnaître les défis et procéder à des consultations nécessaires pour envisager le futur de la mission lui offrant un cadre de sa réalisation ». Il convient de signaler que c'est en octobre 2000 que le Brésil va décider d'« interrompre provisoirement sa participation » à la mission d'Angola. On peut le lire dans la correspondance du père Paulo Joanil da Silva, provincial du Brésil à son homologue du Congo, le père Paul Manesa : « Cette lettre est pour t'informer que notre Province s'est réunie en assemblée capitulaire au mois d'octobre de l'an dernier, et nous avons fait un bilan de notre présence et notre collaboration avec la Mission Oblate d'Angola. Après une longue réflexion, la Province a décidé d'interrompre provisoirement sa participation à cette Mission. » (Cf. Lettre du Père Paulo Joanil da Silva, OMI, au Père Paul Manessa Ndongo, omi, 03/03/200, Archives de la Maison provinciale, Kinshasa)

L'ACCOMPAGNEMENT DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

La mission oblate d'Angola est née sur décision de l'Administration générale. La visite des membres de l'administration générale à Luanda en 1995 en est la preuve. Peu de mois après leur arrivée en Angola, l'Administration générale va adresser un message fort de joie, de soutien et d'encouragement aux missionnaires qui viennent de commencer une œuvre oblate dans ce pays qui est encore en guerre civile, comme on peut le lire dans la correspondance de l'Administration générale du 28/04/1997 : « À nos frères Oblats d'Angola. Un cordial bonjour du P. Général et de son conseil, réunis en session plénière à Rome. Nous nous réjouissons beaucoup de vous savoir enfin en Angola... Notre première parole est pour remercier Dieu et pour vous encourager... Quand nous étions au Pérou, en février dernier, nous avons été heureux de lire votre premier message de Luanda.... Vous êtes dans nos prières de chaque jour... ». (Cf. Lettre du 28 avril 1997 de l'Administration générale aux OMI en Angola)

Pour marquer encore cet accompagnement de l'Administration générale, il convient de signaler que la première visite que fera le père Jean-Marie Ribaucourt, de l'administration provinciale du Congo, le sera sur demande du père Richard Szmydki et du père Jabulani Nxumalo, tous membres de l'Administration générale.

En outre, du 20 au 23 octobre 2002, arrivèrent en Angola les pères Eugène King, Vicaire général, et Rufus Whitley, Trésorier général, pour une visite aux missionnaires en Angola. Du 28 février au 13 mars 2004, la mission recevra la visite du père Jean-Bosco Musumbi, conseiller général pour l'Afrique et Madagascar et du père Jean-Marie Bulumuna, vicaire provincial du Congo. En 2007, pour célébrer le dixième anniversaire de la mission, l'administration provinciale a organisé une assemblée de la mission du 18 au 21 mai pour, une fois de plus, évaluer, animer, planifier et relancer le projet missionnaire commun. Les Oblats de la mission furent heureux de recevoir les pères Archiati Paolo et Rufus Whitley venus pour les visiter. La même année, le père Mazile Loudeger, conseiller général pour l'Amérique latine, visita aussi la mission de l'Angola du 18 au 23 septembre.

Cet accompagnement de l'Administration générale ne se limita pas aux visites sur terrain, mais s'élargit dans le sens de donner à la Mission

des moyens pour son développement. Sur demande de la Mission et sur proposition de l'administration provinciale, l'Administration générale encouragea et aida à concrétiser le plan de financement de la mission d'Angola pour soutenir son travail pastoral et pour la subsistance des missionnaires, comme on peut le lire dans la correspondance du père Rufus Whitley datée du 26/01/2006 au provincial du Congo, le père Macaire Manimba Mane. En effet, le père Rufus Whitley écrivait : « ... En octobre 2003, le crédit foncier oblat (Fiducie Deschâtelets) a accordé un prêt de \$ 600.000 à la province du Congo pour l'aider à établir un patrimoine stable pour la mission de l'Angola. Ce prêt a été investi dans le programme de partage du capital (OIP)... Lors de de la récente session plénière du conseil général, le Supérieur général en conseil a attribué la somme de \$ 600,000 tirée de ces revenus pour lui permettre de rembourser son prêt au crédit foncier oblat et de créer un patrimoine stable en faveur de la mission d'Angola... » (Cf. Lettre du père Rufus Whitley au père Macaire Manimba, provincial du Congo au sujet de l'octroi du partage du capital à l'Angola, Rome, 26 Janvier 2006) Ce don de l'Administration générale est le fruit d'un travail immense sur « le plan de financement à long terme de la mission d'Angola » réalisé par la province du Congo pour stabiliser les finances de la mission. Le père Eugène King exprima sa joie sur le plan présenté en ces termes : « Le Supérieur général en conseil apprécie l'importante réflexion et le travail considérable qui ont été consacrés au développement d'un plan complet en vue d'assurer l'autosuffisance à long terme de la mission d'Angola... » (Cf. Lettre du père Eugène King au père Paul Manesa, Rome, 15 Février 2003, qui avait pour objet les « Actions du conseil général concernant la mission d'Angola »). Déjà, lors de leur visite du 20 au 23 octobre 2002, les pères Eugène King et Rufus Whitley avaient fait le constat selon lequel les finances de la mission étaient inadéquates pour la subsistance et l'apostolat des Oblats en Angola. (Cf. Rapport des pères Eugène King et Rufus Whitley, « Visite en Angola et au Congo (20-29 octobre 2002) », Archives de la Mission, Luanda).

L'Administration générale invita les missionnaires en Angola à travailler et à trouver localement les moyens et pour la pastorale et pour leur vie. C'est ainsi que sont nées des initiatives pour créer certaines œuvres oblates à caractère social. L'idée d'une école primaire et d'un centre de santé naquirent déjà en 2002. Ceci montre à suffisance que la

mission d'Angola a reçu un accompagnement pour l'aider à surmonter les difficultés de tous ordres qui ont surgi dans sa phase de fondation.

Le rayonnement pastoral durant la phase d'implantation

Comme nous l'ont révélé les différentes correspondances, les premiers pas en Angola furent très difficiles pour les nouveaux missionnaires : problèmes d'adaptation, difficultés d'obtenir les documents de séjour, manque de moyens financiers conséquents pour le début de la mission, manque de préparation pour la mission.

Peu de temps seulement après leur arrivée, les Oblats se font connaître par leur dévouement et engagement pastoral dans l'Église comme en témoigne le père Jean-Marie Bulumuna : « À Luanda comme à (Ondjiva) Namacunde, les Oblats ont une très bonne réputation. Leurs œuvres et leur action pastorale parlent admirablement d'eux... Le père Jean-Claude, curé de la paroisse Santo André, est aussi, au niveau de l'archidiocèse de Luanda, chargé du renouveau charismatique et engagé dans l'évangélisation fondamentale. Jean-Claude rayonne aussi dans plusieurs diocèses angolais comme animateur des sessions et des retraites. Le père Cyrille est (...) accompagnateur diocésain de la Légion de Marie... L'évêque auxiliaire de Luanda avec qui j'ai eu à m'entretenir (...), m'a prié de transmettre aux confrères de Luanda la reconnaissance de l'archidiocèse ». (Cf. Père Jean-Marie Bulumuna, Visite des confrères d'Angola du 25 juillet au 11 août 2001, Kinshasa 15 août 2001).

Ainsi, malgré une litanie de problèmes susceptibles de démotiver les Oblats, ceux-ci se montrèrent, au contraire, pastoralement forts et féconds ; ce qui suscita la joie et l'admiration des évêques, du clergé local et des fidèles. Tout de suite naquit la confiance qui se traduisit par les responsabilités qui leur furent confiées.

Aujourd'hui, nous reconnaissons et saluons les sacrifices consentis et les efforts déployés par les pères fondateurs de la mission d'Angola pour poser les fondations de l'œuvre qui se poursuit à travers la stabilisation des acquis et l'expansion missionnaire oblata en terre angolaise.

LA MISSION OBLATE EN ANGOLA DE NOS JOURS

La dernière Assemblée de la Mission tenue en novembre 2013 autour du père provincial Abel Nsolo Habell a mis l'accent sur les défis que pose la croissance de la Mission. Cette Assemblée a fixé le cap pour 2022, an-

née du jubilé d'argent de la Mission. En attendant, nous sommes un petit corps déployé dans trois diocèses et dévoué aux différents ministères.

PERSONNEL ET COMMUNAUTÉS

La mission oblate d'Angola compte neuf (9) Oblats, tous prêtres, et appartiennent tous à la province du Congo. Ils forment trois communautés réparties dans trois diocèses : l'archidiocèse de Luanda, le diocèse de Caxito et celui de Ondjiva. L'administration de la mission est installée à Luanda, la capitale, à la paroisse Santo André depuis 1997.

Mission et ministères

La pastorale des OMI en Angola touche plusieurs ministères :

– *Le ministère paroissial* : nous desservons la paroisse Santo André dans l'archidiocèse de Luanda depuis 1997. Dans cette vaste paroisse, les Oblats ont aussi créé une sous-paroisse dénommée « Santo Eugenio de Mazenod » qui ne tardera pas à devenir paroisse. Nous sommes responsables du centre pastoral et du sanctuaire marial « Nossa Senhora, Virgem dos Pobres » de Panguila dans le diocèse de Caxito depuis 2011. Nous venons de fonder la mission de Calueque dans le diocèse de Ondjiva depuis décembre 2013. Nous sommes présents dans le diocèse de Ondjiva depuis 1998. Nous y avons fondé la mission de Santo Eugenio de Mazenod de Namacunde et la paroisse de Santa Clara à Santa Clara sur la frontière avec la Namibie. Sur demande de l'évêque, nous avons cédé Namacunde pour fonder Calueque à plus de 200 kilomètres.

– *L'animation du sanctuaire* « Notre Dame des pauvres de Ban-neux » de Panguila. Dans ce sanctuaire, les OMI organisent des veillées ou vigiles, accueillent les pèlerins, accompagnent les fidèles dans leur vie de foi.

– *Le ministère de l'éducation* : Au regard des conséquences néfastes de la guerre, les Oblats ont décidé, depuis 2008, de s'engager dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse par la création d'écoles. Nous avons fondé une école primaire dénommée « Colégio Santo Eugenio de Mazenod » qui compte plus de 450 élèves en 2014. Au début de l'année scolaire 2014, nous avons ouvert la première année du secondaire pour assurer la continuité dans l'encadrement de nos élèves.

– *Le ministère « Justice et Paix »* et celui des *prisons*. Le père Clément Mulewu, détenteur d'une licence en droit de l'université catho-

lique de Luanda, avocat au barreau de Luanda, est l'aumônier principal de la prison centrale de Luanda depuis 10 ans. Il est souvent sollicité par le barreau pour défendre les prévenus pauvres, incapables de payer un avocat. Il anime les sessions de formation sur les droits de l'homme au niveau de la commission « Justice et paix » de notre paroisse.

– *L'accompagnement des associés des Oblats – AMMI*, un groupe dynamique qui ne demande que formation et suivi.

– *Le ministère des malades* : Quelques personnes atteintes du sida sont suivis par les OMI, mais nous avons décidé de nous engager d'une façon durable dans le ministère de la santé par la création d'un centre de santé, approuvé par l'administration angolaise. Nous cherchons des fonds pour la finalisation de ce projet.

VOCATIONS

De nombreux jeunes frappent à notre porte. Comme partout, il faut un discernement clair et il nous faut encore chercher à créer les structures d'accueil. En effet, un scolastique angolais finit la philosophie cette année académique 2014. Deux autres jeunes Angolais se préparent à Kinshasa à commencer le prénoviciat à Idiofa.

PERSPECTIVES POUR LA CROISSANCE

Depuis 2007, les Oblats en Angola ne cessent de parler de la croissance et de l'expansion de la mission. Cette croissance, liée à l'augmentation du personnel et à l'accueil des jeunes angolais qui frappent déjà à nos portes, doit se matérialiser par la prise de nouveaux engagements dans de nouveaux diocèses.

À Calueque, la mission catholique porte le nom de « Nossa Senhora de Lurdes (Notre Dame de Lourdes) ». Inaugurée le 1/12/2013, par Dom Pio Hipunyati, évêque de Ondjiva, la mission est un grand champ à évangéliser. L'évêque a confié aux Oblats la tâche de développer, à partir de Calueque, le culte et la dévotion à la Mère du Sauveur.

Dès l'année prochaine, grâce à la générosité de la province oblate de l'Europe centrale, nous commençons une école primaire, selon les vœux du chef de terre quand il nous donnait ces 25 hectares de ses terres.

À Luanda, nous mettons déjà en valeur notre terrain de deux hectares en y construisant une maison pour abriter deux Oblats qui vont desservir cette zone que le diocèse de Caxito a confiée à nos soins pastoraux comme paroisse à perpétuité.

Dans neuf ans, les Oblats célébreront le jubilé d'argent de leur présence en Angola. En attendant 2022, nous travaillons à atteindre certains objectifs précis tels que :

– En 2022, les Oblats se seront établis dans cinq diocèses de l'Angola : Luanda, Ondjiva, Caxito et Namibe, Mbanza-Congo.

– Les Oblats compteront déjà quelques confrères d'origine angolaise.

– Les Oblats auront développé des projets d'éducation avec l'école primaire et secondaire Santo Eugenio de Mazonod à la paroisse Santo Eugenio de Mazonod de Luanda, l'école primaire de Calueque dans le diocèse de Ondjiva et le grand collège oblat de Barra do Dande dans le diocèse de Caxito. Nos paroisses de Calueque et de Cacucaco seront déjà de grands centres de rayonnement de la foi.

Voilà autant de défis. Certains sont déjà en cours de réalisation, d'autres attendent le moment venu. Nous sommes donc tournés vers l'horizon 2022. Comme pour les disciples d'Emmaüs, nous croyons que le Seigneur nous accompagne sur cette route de l'évangélisation qui, du reste, est la sienne.

Guillaume Muthunda, OMI
Angola
guimuthunda@yahoo.fr



Vita et missio

VOCATIONS AND FORMATION IN THE AFRICA- MADAGASCAR REGION: THE CHALLENGE OF CHANGING DEMOGRAPHICS

CORNELIUS NGOKA, OMI

For more than 40 years, the statistics reveal a constant rise in the number of young men in formation for Oblate missionary religious life in the Africa-Madagascar region. At the time of the General Chapter of 1974, Africa had 39 scholastics. There were 112 in 1984, and 186 in 1994. As from 1992, the region has more *formandi* than any other region in the congregation. The latest numbers, from 2014, show the number of post-novitiate Oblate formandi in the congregation at 558, of whom 238 are in Africa-Madagascar. In other words, 42% of the Oblates in initial formation come from this region. What do the numbers mean for the congregation in general and the region in particular? How should we interpret the numerical growth of the congregation in relation to the spread of the Oblate charism in the Church and in today's world? What are the pluses and minuses?

To better understand the causes and consequences of this growth, I would, first of all, like to give a quick review of the ecclesiastical situation in Africa-Madagascar during and after Vatican II, and show how the events of that time shaped the priorities and choices of the young churches on the continent. I will present a brief of overview of the situation of the congregation and how the Oblates in Africa-Madagascar have responded to the new calls from God during the last three decades. Finally, I will draw out some points for reflection on initial formation in the present in Africa-Madagascar, in light of the calls for conversion addressed to the entire congregation by the last General Chapter.

THE CHURCH IN AFRICA CALLED TO RESPONSIBILITY

In the midst of Vatican Council II, in 1964, Pope Paul VI celebrated, in St. Peter's Basilica in Rome, the canonization of the Martyrs of Uganda¹. Three years later, in 1967, he published the exhortation *Africae Terrarum* in which he invited the churches of Africa to promote vocations to the priestly and religious life, and to insure a solid formation for them to continue their missionary work². In 1969, the Pope made his first visit to Africa, for the inauguration of the Symposium of the bishops of Africa-Madagascar. In his homily closing the ceremonies, Paul VI made this historic statement: "You, Africans, are, from now on, your own missionaries. The Church of Christ is firmly planted in this blessed earth"³. To this declaration was added an invitation to take seriously the immense responsibility for the formation of pastoral ministers⁴. These various events which accompanied the celebration and acceptance of the Council, (the canonization of Charles Lwanga and his companions, the publication of *Africae Terrarum* and the visit of the Pope to Africa) deeply influenced the life of the church in Africa-Madagascar. From them arose a new spirit and a greater consciousness of their own missionary responsibility, which led to a new missionary dynamism, in spite of the instability which followed political independence throughout Africa.

On the congregational level, the drastic drop in the number of vocations which the post-conciliar church has come to know has not diminished. By way of example, the number of young men in initial formation went from 980 in 1966 to 300 in 1976. Faced with this situation, the General Chapter of 1974 voted to establish a permanent committee on formation with a mandate to "study the fundamental problems in the ministry of vocations and formation, and propose a plan for reflection and action for those in charge of formation"⁵. The following year, 1975, the Founder was beatified. Next, the first congress on the Founder and the Oblate charism took place, in 1976. A number of other events occurred which helped deepen and better understand the Oblate charism. The congregation recognized a new feeling of confidence in the recruitment of vocations and in formation. Some units released and trained Oblates for the ministries of vocations and formation. The growth in vocations in Africa-Madagascar was not an isolated case, and must be

seen in the context of the renewed commitment for vocations and formation in the Oblate charism.

VOCATIONS IN AFRICA-MADAGASCAR

The Oblates in Africa-Madagascar have taken this insistence on a ministry for vocations very seriously. Almost everywhere in the region, Oblates feel responsible and involved in vocational promotion, in the recruiting and accompanying of vocation candidates. Oblates have been assigned to promote and accompany vocation prospects. Some units made sacrifices by setting aside and training one or two Oblates for this ministry. And, the results have not been slow in coming. Good preparation of formators, in a timely fashion, remained one of the major challenges.

I cannot list here all the factors which helped recruitment. It is helpful however to mention the positive impact of the Oblate missionary presence in a country. A good pastoral presence with young people led them to ask themselves about a vocation. The visibility and religious witness of the Oblate communities, and certainly the diminishing of the vocations from the northern hemisphere, which once provided almost all of the missionaries, brought about a situation which forced the units to consider recruitment as a necessity for the continuation of the Oblate presence in their country. The interest in vocations and the accompaniment of candidates became a reality. In his report⁶ to the General Chapter of 1980, the Superior General, Fernand Jetté, spoke of the revival of the ministry of vocation recruitment which was evident in the congregation, especially in the younger units. He mentioned Zaïre⁷ and Lesotho among those units which had an increase in vocations.

At the regional level, the units organized to receive and accompany those young men who came to them. To the two novitiates and scholasticates which already existed in South Africa and Lesotho, were quickly added other formation houses: two pre-novitiates in South Africa, a novitiate and scholasticate in Congo. In 1980, Africa numbered eight houses of formation, of which three were scholasticates, and a total of 70 scholastics. The vocations which began to arrive in ever increasing numbers required putting good formation programs in place in the region. How did the major superiors in Africa-Madagascar respond to this new challenge of formation?

FORMATION, A CHALLENGE FOR MAJOR SUPERIORS

If each unit organized itself for the recruitment and accompaniment of candidates, issues linked to the structures for formation have, from the beginning, been an object of collaboration in both of the sub-regions, Francophone and Anglophone. The units which had a novitiate or scholasticate accepted young Oblates coming from other units for formation. Little by little, the units of the sub-regions organized themselves to strengthen this collaboration in planning and the exchange of formators and *formandi*. A common preparation for perpetual oblation has taken place for many years at the level of both sub-regions. This collaboration strengthened the inter-culturality in the houses of formation for both formators and *formandi*. Even as collaboration in initial formation has been strengthened over the years in both sub-regions, the Anglophone sub-region has been able to put into place permanent structures for reflection and accompaniment among the houses and programs of formation. Gatherings and sessions are organized regularly for the formators, along with the selection and preparation of formators for the houses of formation, the exchange of scholastics for pastoral experiences, etc. These exchanges have not been limited to within the two sub-regions. More and more we see the exchange and collaboration among the diverse units of the region as a whole. The idea of a regional committee for formation, which has been discussed for a number of years, is finally about to see the light of day.

As Marcello Zago reminded us in a letter to the Congregation, “Vocations are certainly a gift from God, but also the fruit of commitment by the Oblates...we have to evaluate our past commitment to vocations and formation, and also a program for the future. It is these vocations on which our missionary future depends”⁸.

What are the foreseeable consequences of the rise in vocations which has been visible in Africa-Madagascar over the past three decades, and what lessons can we draw for our congregation today?

The Lesson of the Numbers

In my opinion, the first consequence is the duty to offer to young Oblates a missionary formation deepened by the Oblate spirituality and charism. That is the call of the General Chapter of 2010⁹. To reach that point, it is necessary to focus during the years of formation to assist

the *formandi* to deepen their knowledge of Jesus Christ, the Church, the Congregation and themselves. It means that the choice for Jesus Christ, generous but superficial at the beginning, should become solid and clear during the formation journey and by the moment of perpetual oblation¹⁰. They require a formation which permits them to be both open to the needs and missionary challenges of the congregation and attentive to the call of the poor and the social-ecclesiastical situation in the different countries where Oblates are present in Africa. In other words, formation to an Oblate missionary identity ought to enable them to have both feet on the ground.

Formation to a deep missionary spirituality can only be realized with a well-designed formation plan, and formation teams who are competent and completely dedicated to their ministry. The new edition of the General Norms for Oblate Formation provides a very good basis for drawing up a formation plan at both the unit and regional levels.

Recruiting a large number of young men to the Oblate missionary life necessarily implies the availability of both human and material means to accompany them and assure a solid formation. In many cases, financial questions provide a major challenge for proper accompaniment. Solidarity among units and at the level of the Congregation constitutes a vital contribution.

I wish to place further emphasis on the question of formators who are well trained and entirely dedicated as ministers of formation. If it is true that the principal agents of formation are the *formandi* themselves, the role of the formator is nevertheless crucial. The last General Chapter asks the Congregation to assure quality training for full-time formators¹¹. In fact the formators are not “merely spectators or controllers of the progress being made by the candidates. They must challenge them, help them, accompany them in their integral growth”¹². Good collaborative planning in this area permits the region to provide a sufficient number of well-prepared formators for the different houses of formation in Africa-Madagascar, as well as in the rest of the Congregation.

DEMOGRAPHIC CHANGES AS SEEN FROM AFRICA-MADAGASCAR

The sharing of human resources with the entire congregation as a result of the demographic changes does not only require a formation

open to needs on the congregation level, but also the enriching of the Oblate charism through theological and missiological reflection on the lived experience in Africa-Madagascar.

In a presentation made about the document of the 35th General Chapter concerning the section on formation, Bernard Keradec¹³ asked himself if it was good to take advantage of the demographic changes which the Congregation is experiencing in the hermeneutic of the Oblate charism and of missionary spirituality. He proposed that, in light of the 200th anniversary of the Congregation, we could promote and prepare a renewed expression of Oblate spirituality, where the emerging Oblate regions have a major role to play, especially the Oblates in formation and their formators. I think this question is very pertinent, because it forces us to seriously ask ourselves about the quality and depth of the missionary Oblate formation which our formation programs actually offer to the *formandi*. This question certainly merits special attention in the drawing up of a formation program and in the preparation of formators. Only a quality formation can transform this numeric advantage into an asset to enrich the Oblate mission in Africa and the world. What role could the Oblate institutions of higher learning play in fulfilling this responsibility?

A Challenge for the Institutes of Higher Learning

Two of the seven Oblate institutions of higher learning are in the region of Africa-Madagascar: St. Joseph's Theological Institute at Cedara in South Africa and the St. Eugene de Mazenod Institute in Kinshasa in the RDC. According to the apostolic exhortations *Ecclesia in Africa*¹⁴ and *Africae Munus*¹⁵, Catholic universities and institutions of higher learning in Africa must play an important role in the proclamation of the Gospel, through research, solid preparation of competent personnel, reflection on important theological and sociological questions, promotion of dialogue, etc. The institutions at Cedara and Kinshasa have a responsibility, and enormous potential, in theological, anthropological and missionary reflection, starting from the African context, which is marked by the joy of life, suffering, a quest for reconciliation, and from the Oblate charism, born in the experience of St. Eugene de Mazenod after the French Revolution.

The issues of suffering and poverty could provide a point of departure for theological reflection on how the Oblate charism was

lived by different generations of missionaries for the more than 150 years of Oblate presence in Africa-Madagascar. The formation of competent personnel for the service of the Congregation is essential for these institutions. This is already taking place with the academic preparation of the young and the deepening of the understanding of the Oblate charism in the research and teaching at the universities. However, there must be more dynamism, collaboration and visibility of the accomplishments of this response. These institutions could help the entire congregation re-think its missiology and charism after 200 years of history

CONCLUSION

The demographic change is real in the Congregation, and the units where there is growth in vocations have the responsibility to provide the Congregation with well-formed and capable personnel, able to face the missionary challenges of the moment. The Africa-Madagascar region cannot withdraw from this responsibility. To face up to the consequences of this new situation, as was underlined by Wilhelm Steckling in his report to the General Chapter of 2010¹⁶, “a solid missionary formation and internationality is necessary. We cannot respond in an adequate manner to the missionary needs of today without a communitarian witness which is strong and joyful”.

The growth of the number of young men in initial formation in Africa-Madagascar is certainly good news, but it also implies a great responsibility for the units of the region and for the entire congregation. It is necessary to invest well in the formation of the young, to prepare and select competent formators, entirely dedicated to this ministry. The formation program must take into account Oblate mission and identity as well as the missionary needs of the Church in today’s world. To do so, there needs to be a solid pedagogy, adapted and capable of meeting the real needs of the young Oblates and to accompany them in the generous and dedicated response to God’s call. The celebration of the 200th anniversary of the birth of the Congregation is, for the Africa-Madagascar region, a privileged moment (a *kairos*) to give thanks to the master of the harvest for the numerous vocations that have been received. And the best way to give thanks, is it not, is to assure the formandi a solid forma-

tion centered on Christ, which will permit them to respond adequately to the missionary needs of the time.

Cornelius Ngoka, OMI
 General House, Rome, Italy
 cngoka@omigen.org

¹ In his homily at the canonization, October 18, 1964, the Pope strongly invited the churches of Africa to missionary responsibility and witness.

² PAUL VI, Apostolic Exhortation, *Africae Terrarum*, Rome, 1967, n. 25

³ Homily of the PAUL VI, during the Eucharistic celebration in conclusion of the Symposium of the Bishops of Africa-Madagascar, Kampala (Uganda), July 31, 1969.

⁴ “You have before you a great task in your pastoral ministry, especially that of the training of Christians called to the apostolate: clergy, religious, catechists, laity, etc.” (*Ibidem*)

⁵ *Acts of the General Chapter, 1974, Rome, page 68-70. It is important to note that the committee began functioning in 1976.*

⁶ See “Acta Administrationis Generalis”, vol. 5, 1980, Rome, report of the Superior General to the 30th General Chapter, pages 18-25

⁷ The Democratic Republic of Congo.

⁸ . Marcello ZAGO, Letter to the Congregation for the Feast of May 21, 1993, in “OMI Information”, n. 312, May 1993.

⁹ See the Acts of the 35th General Chapter, *Conversion, the section on Formation, n. 2.*

¹⁰ Fernand JETTÉ, *What I expect of Formation*, in “OMI Documentation”, n. 100/81, May, 1981

¹¹ See the Acts of the 35th General Chapter, *Conversion, section on Formation, n. 5.*

¹² Marcello ZAGO, *In the Footsteps of St. Eugene: Letters and Texts on Formation*, Rome, 1997, p. 213.

¹³ Bernard KERADEC, *Notes et suggestions à partir des appels du 35eme Chapitre général dans le domaine de la formation et perspective du 200eme anniversaire de la Congrégation*, présentes au Gouvernement central, Rome, Janvier 2012.

¹⁴ JOHN PAUL II, Post-Synodal Apostolic Exhortation, *Ecclesia in Africa*, 1995, n. 103.

¹⁵ Benedict XVI, Post-Synodal Exhortation, *Africae Munus*, 2011, n. 135-138.

¹⁶ Wilhelm STECKLING, *State of the Congregation, Report of the Superior General to the General Chapter of 2010*, p. 17.

CONSTRUIRE L'ÉGLISE AU SENEGAL

BRUNO FAVERO, OMI

L n'est pas aisé de parler de sa propre expérience, de peur de risquer une sorte d'auto-exaltation qui mettrait davantage en évidence son agir plutôt que la grâce de Dieu, qui est l'origine et l'aboutissement de toute vraie expérience de vie missionnaire. Cependant, une chose est sûre : le désir de construire l'Église m'habite depuis ces 25 ans de vie missionnaire dont 22 passés au service de la mission oblate du Sénégal.

DÉCOUVERTE D'UNE VOCATION MISSIONNAIRE

L'histoire de toute vocation fait appel au mystère. Dans les années 80, en plein boom économique, le nord-est de l'Italie est la région qui mène le marché italien. Une économie solide, fondée sur une savante expérience de travail et de savoir-faire qui s'impose par son dynamisme et sa capacité d'innovation. Malheureusement, après des décennies, sur l'éclatement de l'économie mondiale, même ce nord-est paye le tribut d'une mauvaise gouvernance et des aléas de la crise économique mondiale.

Sur ce cadre social, une Église de tenue traditionnelle, fortement ancrée sur les valeurs de la transmission de la foi et de la solidarité avec une grande ouverture missionnaire, a contribué à l'éclosion de cette vocation. Le désir de se donner aux autres, l'envie de vivre l'aventure et le service, l'appel du monde missionnaire avec ses défis et ses promesses, un ensemble d'ingrédients qui ont favorisé ce choix définitif et radical pour la mission. Les Oblats, connus depuis toujours dans le milieu paroissial, avec un style particulier et ouvert dans un monde assez clos et autoréférentiel, ont constitué le choix de ce jeune homme de 24 ans, qui avait déjà une position sociale, un travail sûr et une situation de vie normale. Il faut dire aussi que les racines familiales profondément

ancrées dans la foi ont favorisé l'éclosion de cette vocation et le choix préférentiel pour la mission.

Après un temps de formation marqué par une grande ouverture ecclésiale et basé sur une responsabilisation personnelle dans un cadre communautaire fortement accentué, commence l'aventure de la mission. En Italie d'abord, dans le cadre de la mission populaire paroissiale, en ce moment particulièrement porteur de vivacité et de souffle charismatique. Les Oblats, en Italie, ont depuis toujours donné une grande place à la mission populaire paroissiale, s'appuyant sur un socle solide de la piété populaire, mais en ouvrant cette expérience aux dynamiques missionnaires nécessaires dans un monde en rapide transformation, où les nouveaux pauvres et l'abandon de la foi s'imposaient comme critères d'une nouvelle vision sociale et religieuse.

Le cadre de la mission populaire paroissiale, vécue entre 1989 et 1992, s'est révélé comme une préparation particulière pour la mission « ad gentes » ; ce ministère itinérant, ouvert à la rencontre tous azimuts, souvent à la recherche des lointains des structures paroissiales existantes, propices à la découverte des nouvelles pauvretés, aux relations simples et essentielles, m'aidera à vivre une nouvelle expérience missionnaire.

A LA RENCONTRE DU MONDE

Le choix de la Délégation du Sénégal était pour moi l'occasion d'une ouverture sur le monde. En ces temps-là, en 1992, la Province d'Italie s'était beaucoup investie au Sénégal. Présents depuis 1976, les Oblats, revenant de la mission du Laos, expulsés en 1975, choisirent, sur demande des évêques du Sénégal, de s'installer dans l'archidiocèse de Dakar et dans le diocèse de Kaolack. Le premier groupe de 9 Oblats (7 pères et 2 frères) se donna comme priorité de vivre une mission en communauté en se démarquant de l'expérience précédente du Laos où chacun vivait seul dans son village. Ce choix communautaire allait donner des fruits abondants surtout en termes de vocations. À mon arrivée, en 1992, la Délégation comptait une vingtaine d'Oblats et, déjà, les premières vocations locales qui se confirmèrent en 1994 avec les premières oblations perpétuelles et des ordinations.

Le contact avec la réalité africaine fut à la fois exaltant et déconcertant. La joie de vivre une expérience missionnaire, la rencontre avec des

peuples et des cultures, le cadre naturel de la mission avec sa savane enflammée, la découverte d'un monde si différent du mien provoquaient ce sentiment alléchant d'une part ; la vie dans la brousse, la pauvreté et les besoins de toute sorte, la vision d'une réalité humaine marquée par des souffrances et des carences structurelles s'imposaient comme expérience de la limite de mes réponses et de mes capacités. Il fallait sortir d'une vision d'efficiace pour apprendre la mission à partir d'une autre vision et d'autres paradigmes.

Une chose, néanmoins, guidait ce moment des prémices d'une insertion sur le terrain de la mission : la rencontre avec l'autre, l'attention à l'autre, la primauté de l'autre. Je me rendais vite compte que le terrain nécessaire pour cette insertion n'était pas la foi ou la prédication, et pas non plus l'organisation de choses ou d'initiatives, mais tout simplement la rencontre, dépouillée de préjugés, ouverte à l'apprentissage, capable d'assumer la valeur de l'autre sans l'enfermer dans mes concepts occidentaux et étrangers. Il fallait d'abord trouver les moyens pour une compréhension réciproque ; il fallait aussi entrer dans la dynamique d'une vision missionnaire inspirée par la « kénose » plutôt que par le triomphe ou le succès. Se faire petit, balbutier un par un les mots d'une langue nouvelle, demander à tout instant : « Ça signifie quoi ? », se faire curieux comme un enfant qui nécessite à tout moment explications et initiation. Cette initiation qui sera couronnée par une cérémonie traditionnelle dans laquelle je recevais les symboles de mon agrégation au peuple que je servais.

L'INCARNATION DE LA MISSION

Vivre la mission comme incarnation nous aide à entrer dans un modèle culturel et religieux très important et enlève des équivoques et des précompréhensions délétères et restrictives. Voyons quelques éléments de cette incarnation. Je ne voudrais pas ici présenter une méthodologie missionnaire qui pourrait être discutable et incomplète. Il s'agit, pour moi, de mettre en évidence des critères que l'expérience directe sur le terrain m'a aidé à reconnaître comme une constante et qui a fait l'objet d'une compréhension progressive et graduelle.

L'AUTRE COMME VALEUR ABSOLUE

La rencontre avec l'Afrique fut la rencontre avec l'autre, inscrit dans un peuple, une culture, une langue bien particulière ; la découverte de l'ethnie Sérère avec une histoire pluriséculaire, une culture et une tradition très marquées dans un contexte rural homogène et relativement pauvre ont ouvert mon esprit à cette confrontation. Personnes concrètes, situations humaines personnelles et familiales, dialogue quotidien avec ce monde nouveau qui s'ouvrait devant moi et me poussait à remettre en jeu mes critères et ma façon de comprendre. Les enfants, omniprésents dans la vie de la mission et dans les visites aux villages, constitueront le terrain fécond de cette découverte et de cette insertion. Jouer avec eux, apprendre des bans et des histoires, passer des heures à écouter leurs découvertes, corriger les devoirs, faire la catéchèse, organiser des sorties, vivre la dynamique des mouvements, voilà tant de moyens pour expérimenter cette ouverture à l'autre.

LE MINISTÈRE DE LA COMPASSION

Au début de cette expérience, les paroles n'aidaient pas, car l'apprentissage de la langue a dû se prolonger un bon bout de temps. C'est à ce stade que la communication passe surtout par le témoignage d'une proximité de vie. Ne pouvant pas faire de discours, il fallait passer par d'autres formes de langage, le langage des gestes, le langage de la présence, le langage qui n'est pas fait de paroles, mais de regards, de silences ; comme lorsqu'on était appelé pour la mort d'un bébé ou d'un enfant : Quoi dire, comment s'expliquer, comment faire retentir une prière qui ne soit pas banale ou routinière mais qui exprime la proximité dans l'épreuve ? C'est à ce moment que le missionnaire est éduqué à cultiver ses sentiments, c'est à ce moment que la douleur vécue et partagée forge et forme cette capacité de compassion, qui est partie essentielle du ministère de tout prêtre et davantage d'un missionnaire. La compassion est un langage de l'Évangile, car c'est le sentiment de Jésus devant la foule abandonnée, devant les malades de toute sorte qui le rencontrent et demandent : « Si tu veux, tu peux nous guérir ! » (*Mt 18,1-4*)

Combien d'épisodes et de témoignages sur ce point ! Le jour où le choléra frappait le village avec au moins une dizaine de morts, il fallait

récupérer les cadavres et les enterrer en hâte ; au dispensaire, plus de trente personnes étaient sous perfusion, des journées interminables et des nuits vraiment tumultueuses. Je me rappelle encore cette maman très engagée dans la communauté qui avait secouru beaucoup de monde et que j'ai rencontrée sur la charrette en train de venir au dispensaire. Mais ce fut trop tard. En lui serrant la main, j'ai dit simplement merci : « Ta vie a été un don jusqu'au bout. » Nous avons rebroussé chemin pour la confier à la terre.

Ou encore cette épidémie de méningite qui frappa une famille, trois jeunes frères entre 18 et 24 ans, morts le même jour. Je n'avais plus le courage de prier. Un long silence était entrecoupé par les cris déchirants des parents. Quelles paroles fallait-il en cette circonstance sinon ce silence compatissant et souffrant de la croix ?

TÉMOIGNAGE ET PROXIMITÉ

La vie du missionnaire se résume, je crois, dans le témoignage d'une proximité réelle, pas figée, d'une compassion palpable. C'est vrai qu'au fur et à mesure que la parole devenait plus claire et assurée, il était plus facile d'exprimer cette proximité, dans un monde africain où la parole est sacrée. J'aimais beaucoup écouter les anciens, lorsque leur langage était pour moi compréhensible, et j'ai encore le goût de ma première homélie faite sans regarder les feuilles écrites, où les paroles simples et quotidiennes sortaient de ma bouche et faisaient rire les auditeurs satisfaits et amusés.

Ces premiers temps de la mission, je les garde comme un temps d'illumination, pour apprendre à connaître les gens, à entrer dans le secret des villages, à devoir parfois intervenir dans des situations complexes et dangereuses, à prendre souvent la défense des petits et des laissés-pour-compte. Je me suis rendu compte, dans le contact avec ces personnes, de l'importance de la parole, de l'ordre hiérarchique des prises de paroles, de la capacité de faire des circonlocutions pour ne pas blesser les personnes, l'imaginaire de la nature et de la tradition. Il était beau d'écouter les vieillards prendre la parole, un air de solennité et d'importance entourait leurs discours, au ton jamais agité. Le fruit d'une tradition orale dans laquelle il fallait retenir l'essentiel souvent confié à une image, ou à un proverbe. J'ai toujours aimé les proverbes,

car ils sont un concentré de richesses et ils disent beaucoup plus que ce qu'ils n'expriment en apparence.

UNE ÉGLISE NAISSANTE

En 1999, la Délégation oblate du Sénégal, interpellée par la situation sociale et ecclésiale qui s'affirmait en Casamance, dans le sud du pays, avec un mouvement indépendantiste qui avait semé des morts et des milliers de réfugiés, décide de s'investir dans une nouvelle frontière missionnaire. Il s'agissait, en concret, de remettre à l'Église locale la mission dans laquelle j'étais, après quelque 15 ans depuis sa fondation, et de migrer vers le sud dans une région naturelle extraordinaire, mais en proie à des troubles sociaux graves, dans un contexte pluriethnique, avec un mélange de langues et coutumes. Il fallait redessiner la carte de la mission et remettre en valeur les motivations profondes pour savoir opérer le détachement et la nouvelle insertion. Heureusement, la nouvelle insertion était un geste communautaire. J'étais envoyé avec d'autres, pas en franc-tireur. En communauté, nous allions recommencer une nouvelle réalité en débutant par la découverte et la connaissance progressive des peuples et des cultures rencontrées.

Le 13 octobre 1999, accompagnés par le supérieur et des confrères, après un voyage de toute la journée, qui traversait tout le pays, nous sommes arrivés en Casamance à Temento. Une mission ouverte dans les années 40 et qui avait besoin de relève, car les missionnaires spiritains n'étaient plus en mesure de garantir leur présence. Sur place, un ancien de la mission, le père Joseph Nicol, spiritain, avec 50 ans de permanence en Casamance dont les 25 derniers à Temento. Je ne veux pas ici entrer dans les détails de notre insertion, les principes de la proximité, de la compassion, le témoignage simple et cohérent d'une vie communautaire et de prière ont certainement facilité l'adaptation dans un univers totalement différent de celui que je connaissais déjà. Néanmoins, nous vivions, et cela jusqu'en 2003, au milieu du conflit casamançais avec son cortège de morts et de réfugiés. Nous en avons 3000 sur le territoire de la mission, avec des zones inaccessibles et parsemés de mines antipersonnelles. Le baptême du sang viendra la nuit de Noël après notre arrivée, lorsqu'une roquette, à quelques centaines de mètres de la mission, pulvérisera une case avec trois enfants.

Toujours plus loin, toujours plus en profondeur, le choix d'ouvrir une mission en Casamance allait changer notre dynamique communautaire au niveau de la Délégation. Auparavant, chaque mois, nous avions une journée commune et des rencontres de programmation et de partage, mais maintenant, il était impossible de franchir chaque mois les 800 kilomètres qui séparaient Temento de Dakar. Nouvelle situation, nouvelles réponses : nos rencontres devenaient plus espacées, mais duraient, au lieu d'un jour, au moins trois jours.

Après quelques mois de permanence à Temento, en février, la nouvelle de la création du diocèse de Kolda a surpris toute la Casamance. Des démarches canoniques avaient été faites, mais une préparation concrète pour la division de la Casamance en deux diocèses avait manqué. Nous étions les seuls religieux masculins du diocèse, et le jour de l'ordination épiscopale du nouvel évêque, les seuls à présenter notre obédience, car les quelque 10 prêtres du clergé diocésain n'avaient pas encore fait leur option pour le nouveau diocèse. Ces premiers pas, nous les avons provoqués et soutenus, en proposant un plan de travail et en nous impliquant avec détermination dans sa réalisation.

Ainsi, nous nous sommes trouvés au cœur de cette Église naissante. Une expérience riche et enthousiasmante, avec des responsabilités au niveau diocésain qui nous plaçaient au cœur de cette belle réalité, celle de construire l'Église. Mon compagnon, le père Flavio Facchin, s'occupait du bulletin diocésain, dans un effort de communication et de visibilité du nouveau diocèse, ainsi que des Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM). Moi, par contre, j'étais au cœur de la commission pastorale chargée de préparer les plans pastoraux et de coordonner l'activité apostolique du diocèse et chargé de la catéchèse, ce qui me donnait la possibilité de sillonner les 8 paroisses du diocèse et de connaître en profondeur la réalité.

C'est en ces dix années passées à Temento que j'ai vraiment senti la force du charisme oblat, force qui venait bien sûr du sens de la mission, mais aussi de cet aspect particulier qui était de construire l'Église. Notre Mission était aussi le sanctuaire diocésain, cadre d'un grand pèlerinage de toute la Casamance que nous avons voulu maintenir commun aux deux diocèses de Kolda et de Ziguinchor. Comme aux temps du Fondateur, le Sanctuaire irradiait le charisme et contribuait à l'affermissement de la mission.

En 2003, la Délégation franchit les frontières du Sénégal et nous voici en Guinée-Bissau. Ce choix est la conséquence d'une irradiation missionnaire que les Oblats vivent et en même temps, le désir d'offrir à nos frères Sénégalais, qui deviennent de plus en plus nombreux, un cadre missionnaire hors du pays pour les aider à vivre la mission en totalité.

Personnellement, en 2009, je suis appelé à laisser la mission de Temento pour ouvrir une nouvelle présence en Casamance, et cela me donne la possibilité de vivre encore une fois le détachement qui s'avère être l'un des piliers de la spiritualité missionnaire. Avec un jeune stagiaire à peine diacre, le père Jean-Marie Sene, nous partons vers le sud en suivant le cours du fleuve Casamance à environ 150 kilomètres de Temento, pour prendre en charge la mission d'Elinkine, une mission complètement dépourvue de structures et ouverte une dizaine d'années auparavant par le clergé diocésain de Ziguinchor. Quelques mémoires sur le commencement de ce travail missionnaire à l'embouchure du fleuve Casamance dans un dédale d'îles et canaux au bord de la mer.

Ce que je retiens de cette expérience, c'est d'abord le rôle de la Providence, car nous avons commencé sans maison, avec un lieu de culte approximatif, souvent sous les arbres et avec des moyens très limités. Mais le constat est là. S'il est vrai que la mission a besoin de moyens, nous avons découvert que le moyen de l'investissement personnel est beaucoup plus nécessaire et témoigne davantage que des constructions ou des œuvres.

CONCLUSIONS

Il est évident que les expériences et les réalités vécues sont multiples et difficilement simplifiables dans un article. Il faut néanmoins essayer de tirer quelques conclusions pour permettre aux lecteurs d'avoir une vision d'ensemble de la mission oblate et de l'expérience du terrain telle que je l'ai vécue.

La communauté est le cadre naturel de la mission

Je ne cache pas que j'ai souvent risqué des dérives solitaires, soit à cause de mon caractère vif, soit à cause des circonstances, mais au fil des années, l'expérience a montré ce que nos Constitutions et Règles

disent : « C'est dans la communauté à laquelle nous appartenons et par elle, que nous accomplissons notre mission. Nos communautés ont donc un caractère apostolique. » (C 37) Non seulement la communauté facilite la mission, mais elle donne aussi la garantie que nous sommes en train de travailler pour l'Église et en Église. La vie en communauté est elle-même mission.

Le style oblat est la proximité aux gens

« Très proches des gens avec lesquels ils travaillent, les Oblats demeureront sans cesse attentifs à leurs aspirations et aux valeurs qu'ils portent en eux. » (C 8) Je crois que cela a été suffisamment démontré dans cet article. L'expérience de la proximité, le ministère de la compassion, la prise en charge des plus démunis et des laissés-pour-compte, font de la mission oblate un témoignage d'Évangile qui continue dans les siècles. À la veille des deux cents ans de fondation, on peut affirmer que la Congrégation, malgré ses faiblesses, a su montrer un réel intérêt pour les peuples et pour les pauvres en particulier. Dans notre délégation Sénégal – Guinée-Bissau, cela va de soi.

Prédication simple et essentielle

« Dans la proclamation de la Parole, nous utiliserons toujours, selon notre tradition, un langage simple et direct, adapté à notre auditoire et facilement compris par lui » (R 7g). Je crois que cet article a vraiment inspiré ces 25 ans de ministère et en général notre insertion missionnaire au Sénégal et en Guinée-Bissau. Si la complexité des langues locales et leur nombre n'ont pas toujours favorisé une parfaite maîtrise, l'effort a toujours été fait d'être accessible surtout à ceux qui ont un niveau faible, en particulier dans les zones rurales.

Toujours plus loin et en profondeur

« Toujours ils sont disposés à répondre aux besoins les plus urgents de l'Église par diverses formes de témoignages et de ministères, mais surtout par la proclamation de la Parole de Dieu, qui trouve son achèvement dans la célébration des sacrements et le service du prochain. » (C 7)

La géographie de notre mission depuis le commencement a été celle de nous rendre là où les besoins sont les plus urgents, en suivant les propositions des Églises locales. L'ouverture de la Casamance (Sud-

Sénégal) et de la Guinée-Bissau répondent à ces critères d'urgence et aux appels des Églises locales.

En construisant l'Église

Notre souci et mon souci personnel a été celui de construire l'Église, une Église qui réponde aux critères de communion et de mission que le Concile nous rappelle et que nos Constitutions et Règles nous demandent de vivre. Hommes des évêques, les Oblats se distinguent partout pour cette collaboration franche et créative. Les dix premières années de la mission de Temento dans le diocèse de Kolda ont coïncidé avec la naissance du diocèse ; nous y avons apporté notre dynamisme et le style missionnaire qui nous caractérise.

AVEC MARIE

Forts de notre spiritualité christocentrique, nous avons su mettre en valeur l'aspect marial de la Congrégation. En 1999, le diocèse de Ziguinchor nous confiait le sanctuaire diocésain Notre-Dame de la Paix à Temento, devenu ensuite sanctuaire du diocèse de Kolda et lieu du pèlerinage interdiocésain de la Casamance. Depuis 2009, un deuxième sanctuaire diocésain nous a été confié, celui de Ziguinchor. Et Notre-Dame de la Mission est en train de devenir un lieu spirituel de ressourcement et d'irradiation. Ce qui est intéressant, c'est que notre approche n'est jamais dévotionnelle, mais fortement enracinée dans la Parole de Dieu. C'est le Christ qui est le centre de tout et Marie nous aide à atteindre ce centre.

En préparant nos 40 ans de présence au Sénégal en 2016, je me rends compte que pour moitié, mon histoire et celle de la Délégation sont entremêlées, une histoire missionnaire, une histoire oblate. Je rends grâce à Dieu de m'avoir fait découvrir ce coin du monde. C'est le monde pour moi, de toute façon.

Bruno Favero, OMI

Supérieur de la Délégation du Sénégal
brunofaveromi@gmail.com

THE OBLATE COMMUNITY*

PAOLO ARCHIATI, OMI

COMMUNITY: A BROTHERHOOD OF FAITH

We have recently begun a journey especially important for the life and mission of our family. During these three years, we will be preparing to celebrate, and we will celebrate, the 200th anniversary of our founding. Through our newsletter, I would like to share, throughout this year, some thoughts and considerations on Oblate community, the theme chosen for the first part of this journey.

I would like to start this series of reflections by recalling an event that our family celebrated in 1976: the famous “Congress on the charism of the Founder today.” The special issue of “Vie Oblate Life” which contains the proceedings of that conference contains an interesting contribution that highlights some of the characteristics of community in the light of the apostolic life, especially in reference to the Founder and the beginning of our Congregation. Father Marcello Zago, attempting to summarize the conference in an article on the fundamental points of our spirituality, sees in the community a place of apostolate and holiness, an ambiance that evangelizes and through which we become a sign for the poorest and most abandoned.

In our Oblate spirituality, there is a close link between Christ, evangelization and community: three fundamental elements of Oblate life which are the source of all our renewal. The community is not only a means of evangelization; it is also a place for our own evangelization: we evangelize to the extent that we identify with Christ, and the community is an indispensable means for this to happen. Among the features of Oblate community, modeled on that of the apostles gathered around Jesus, the article stresses charity as its fundamental law; unity; communion around the one broken bread, around the word of God and in the sharing of goods.

* As requested by some Oblates, we bring together in this article the contributions of our Vicar General, Paolo Archiati, on the Oblate community, the theme of the first year of the “Oblate Triennium”, in preparation of our 200 years of foundation.

The community is first and foremost a fraternity of faith: the Founder wanted the Oblates to return to their community, not so much to protect themselves from the dangers of the world, but mainly so as to have the possibility of seeing themselves as brothers in Christ, and thus be able, in touch with Him, to revitalize themselves in spirit. In this community, each one is a minister of faith for the others and he lets the others be that for him; this leads them beyond simple friendship and human affection, both so important for the common life.

Among the obstacles that the common life encounters, to be stressed are the scattering of members; the diversity of activities and ministries that engage us in multiple work groups; the diversity in formation and background. In some situations, one experiences frustrations and disappointments, sometimes even a cynical tendency to nip in the bud any sort of enthusiasm for life in common and for any community activity; and in some situations, paradoxically, the greatest obstacle to communion of faith in the community is represented by the apostolate itself, when an apostolic work is assumed by a person and not by the community and when the ministry creates a work community that is different and far removed from the religious community to which we belong. Many of our Oblate houses, Father Zago writes in the article cited above, more often resemble a boarding house than a community; this is why we need a new conversion to Christ and to the Church, a conversion which requires Oblates to gather in community for a self- evangelization, to evaluate their life, the quality of their witness and their goals. In this, community animation has a role of paramount importance.

The final statement of the conference emphasizes how the ongoing renewal of the sense of community is seen by all as an opportunity to enrich the life of the Congregation and its mission of evangelization. The community, we read, is not simply seeing ourselves as a group of evangelical laborers who work together; like the Church, the community evangelizes itself and evangelizes others. The person of Christ, who through love is made present in the community, evangelizes those who accept and live a real sharing of life, so that it is the whole community that evangelizes.

Some of the final recommendations of the conference are significant in this regard. It recommends, for example, choosing, at all levels, superiors who believe in and live the Oblate ideal, having as a priority

continual renewal. It asks that attention be paid lest whoever may not want to move forward becomes a roadblock to others in their journey. It invites us to have the courage to abandon works that do not comply with the goals of the Institute in order to promote those that do (and in doing this discernment, the community factor should weigh decisively, more than it does in so many circumstances).

“For this,” we read in the final declaration, “we live in community with each other ... in it, we are mutually strengthened in faith through charity and we enrich each other with our discovery of God and of Christ, who lives and works in us and in the world.” If we consider that this important conference took place almost 40 years ago, we realize that some challenges still remain today and we understand why conversion is a journey that is unending.

STIR UP “A COMMON DESIRE TO REVITALIZE OUR APOSTOLIC COMMUNITIES”

A few years before the Congress on the Founder’s charism, held in Rome in 1976, Oblate reflection on the theme of community had produced a small but interesting document, born of a precise mandate of the General Chapter of 1972, to emphasize the “common desire to revitalize our apostolic communities.” In response to that mandate, Father General and his Council developed this brief document, having among their objectives “to reestablish confidence in Oblate community.” We read in the introduction that mission and community were inseparable in the beliefs and plans of the Founder. These realities have remained closely linked in the entire history of the Congregation. The Chapter of 1972 reaffirmed it: “without the apostolic community, the missionary vision remains only an illusion.” A sociological inquiry conducted at that time had shown that from 75 to 90 percent of Oblates believe that community life was essential to our kind of life and to our apostolic commitment.

The document begins by situating Oblate community in that particularly difficult moment in history, marked by insecurity because of the changes taking place and by the search for new ways of living the reality of community life. In this situation, characterized by confusion and discontent, and therefore unfavorable to the missionary life, the Oblates had felt called to respond through “a sustained and constant effort that

requires the personal and collective participation of all.” The difficulties that touched the Oblate community at that time were a reflection of a wider phenomenon that encompassed society and the Church herself. Against this background, the Oblate community was trying to “rediscover” its place. In a society characterized by the pursuit of material goods and social, illusory prestige, the Oblate was searching once more for his identity.

“The substance of the Good News proclaimed by Jesus,” the document says, “is that among men, community is possible and necessary.” Fraternal life is for us an experience of salvation through which we share our lives with others as Christ shares his with us. “Where there is love, there is community. Where there is community, there, the Kingdom of God is growing. And where there is the Kingdom, there is salvation.” The community, therefore, built on mutual love, is crucial to the establishment of the Kingdom of God. “The community can be broken by times of division and dissent, but it can also rise to the heights of forgiveness and reconciliation.” Through the community, we offer to the world the witness of unity which is presupposed by the very faith of the world.

The third part of the document shows some ways to live community. As a starting point, one should be clear about the basic elements that let the community be born, live and grow. “The community,” we read in number 11, “is not a clerical clique or a shelter from prying eyes. Even less is it a boardinghouse or a fixed abode. It is a living communion of persons, a human environment in which everyone can open up and develop.” A healthy relationship between the individual on the one hand and the community on the other hand is a prerequisite for the success of the community experience. The community is defined as “a network of relationships in which everyone feels ‘at home.’” In this scenario, fraternal charity with all its nuances plays a major role; on this point, the Founder never missed an opportunity to call his Oblates to the practice of this virtue, especially in their mutual relationships within the community. His spiritual testament is the most obvious proof of this.

Diversity, simplicity of life, sharing and communal property are other elements that characterize the Oblate community and ensure its life. A particular element emphasized in the document is communal prayer: “everyone should understand that one of the most intense moments in the life of the apostolic community is when it gathers to go to

the Lord in order to seek his will, sing his praises, beg his forgiveness and ask for the strength to continue to serve.” Prayer is expressed in many ways, but “what is absolutely necessary is that the community remains a praying community.” I wonder if there is something here to be improved in our journey today.

The fourth part of the document is a look at the future in relation to the Oblate community and the challenges that historical circumstances pose for it; it opens prospects for new ways to live community, new ways of belonging to the Oblate family and new answers to the situations and the signs of the times.

Finally, mention is made about Oblates who live alone. On this point, we will say more later. Here it is stated that “what gives impetus to community spirit is more the ‘cor unum’ rather than a simple physical proximity.” The statement is correct and satisfactory in principle, but it would be interesting to conduct a study that is historical and attentive to concrete experiences to see how much reality backs up this principle. Perhaps it is time to draw conclusions from the experience of the past 50 years from that point of view. It is a complex reality that cannot be analyzed simplistically nor naively, but it is appropriate to deal with it. Sometimes I wonder if one of the fruits or signs of conversion, during the Triennium that we have just begun, could not be just that: that no Oblate lives alone anymore!

“Mission and community: that is our vocation.” The conclusion of the document returns to the theme of the relationship between mission and community. I invite you to read numbers 22-24 of the document, available on our Oblate website. Other than the language used, the content in this final part of the document does not seem to be 42 years old like the document itself. It demonstrates, as if it were necessary, that renewal is a daily “call,” just like conversion.

WITH THE CHURCH, A HOME AND A SCHOOL OF COMMUNION

In our journey of reflection on community, the theme we have chosen for the first year of our Oblate Triennium, today I would like to invite you to reflect on two Church documents of the past 20 years. This will allow us to broaden our view beyond the confines of the Oblate world and to tune into the Church’s wavelength, in which and for which

we exercise our ministry.

The first document is *Fraternal Life in Community*, by the Congregation for Institutes of Consecrated Life and Societies of Apostolic Life. It is a document from 1994 that is worth reading again during this, our first year of reflection on Oblate community. In particular I would like to invite you to read numbers 39-42 of this document, possibly as preparation for a community meeting in which it would be timely not only to share but also to focus on some essential elements of the life of the community and its apostolic activity.

I would like to focus in particular on an expression that we find in number 39, where it speaks of a “just balance” between two positive aspects of community life: respect for the person and for the common good, the demands and needs of the individual and those of the community, personal charisms and the community’s apostolate. This balance, often risky and difficult to achieve as well as to maintain, “should be far from both the disintegrating forces of individualism and the levelling aspects of communitarianism.” These are expressions from the document, which goes on to define the religious community as “the place where the daily and patient passage from ‘me’ to ‘us’ takes place, from my commitment to a commitment entrusted to the community, from seeking ‘my things’ to seeking ‘the things of Christ’.”

There is certainly material here for serious reflection and discussion in community. What is highlighted in this paragraph affects not only the lives of individuals, but also their mutual relationships and the apostolic project, the ministry and the service assigned to the community.

The second document that I would like to propose for reflection and community discussion is the Apostolic Letter of John Paul II *At the beginning of the new millennium*, 2001. It would be interesting to make the document the object of reflection and discussion, especially with regard to the theme of community, numbers 43-45. This Apostolic Letter is obviously addressed to all Christendom, but there are passages that resonate and represent a major challenge for consecrated life. Here is what John Paul II proposed at the moment when the Church was preparing to cross the threshold of a new millennium: “To make the Church the home and the school of communion: that is the great challenge facing us in the millennium which is now beginning, if we wish to

be faithful to God’s plan and respond to the world’s deepest yearnings.” (43). Faithfulness to God’s plan and responding to the world’s deepest yearnings: are these not also, perhaps, aspects that characterize us as Oblates of Mary Immaculate?

In the words that follow, the pope develops this point, trying to explain what that which he just stated means in practice and stressing the need to promote a spirituality of communion as the foundation, not only of community life but also of all the relationships that we are called to establish among ourselves and with others.

This text made me think of an idea that surfaced in the Chapter of 1992 and ended up in its document “Witnessing as apostolic community.” I remember that during that Chapter, they sensed the importance of making, within the Oblate family, a shift similar to that made on the international level in the fairly recent past: from dependence to independence, from independence to interdependence. The idea of interdependence had been accepted very positively and with a certain euphoria. But in fact, this word is almost always accompanied, in the Chapter document, by the word “communion.” Personally, I was convinced, and still am, that the end point of this journey is precisely communion. Interdependence, while helpful, always implies dependence: mutual indeed, but still dependence. The reality of communion, however, surpasses any form of dependence because it is based on the concept of a gift.

I find it significant that John Paul II would say, in the text quoted above: “A spirituality of communion indicates above all the heart’s contemplation of the mystery of the Trinity dwelling in us, and whose light we must also be able to see shining on the face of the brothers and sisters around us.” In communion, which is rooted in the mystery of the Trinity, we find not only the spiritual but also the theological and existential foundation of community life and the mutual relationships that we are called to establish and make grow among us as a true and proper “missionary activity.”

THE LOCAL SUPERIOR: “THE SHEPHERD OF HIS BROTHERS”

Continuing our reflection on Oblate community, I would like to share some reflections on its components. In particular, I would like

to say a word, in this issue, about the local superior. As you know, the term “superior” today meets some opposition due to several factors, not least of which is the change in the cultural context of recent decades, on both the social and ecclesial levels. In some congregations, the superior of a local community is called the guardian; in others, the one responsible; in others, the facilitator or coordinator. Whatever you want to call it, in many cases we simply reject a term without being able to find a more adequate one. Often the terminology is inadequate when you find yourself having to translate a reality that goes beyond the meaning of the words, as in this case. In real life, you can find a superior who knows how to be a subject, a servant of his brothers and you can find a coordinator who acts like a despot or dictator. It is a matter of perspective, mainly linked to the way of living a role, a service, a presence.

Our rule of life speaks of the local superior on several occasions. Constitution 38 sees the local superior as the guardian of the joint project of the community, called to be vigilant so that this project be realized. But it is Constitution 93 that describes more fully the identity and role of the local superior. It would be appropriate for each local superior to read this Constitution at least at the beginning of each week. This Constitution is accompanied by two Rules which explain in detail the tasks that each local superior is called upon to perform. In the printed text, there is also, at this point, a reference to the 1825 edition of the Rule of the Founder. This text of St. Eugene could frighten a local superior since it is demanding and because of what is required of those who are called upon to perform this ministry, but it can also be read as an ideal toward which every local superior is called to strive in his service to the community, as a “call” to give the best of himself in the service he offers to his brothers.

In a 1996 writing on the role of the superior in a formation community, Father Marcello Zago wrote: “In my ten years of experience as Superior General, one principle has become more and more obvious to me: there is no personal and missionary renewal without true community life and this is not possible without a true local superior. Moreover, this is also a belief that comes out of the General Chapters that have reflected upon our renewal.” Much of what Father Zago writes in this article can be applied to any local community.

One characteristic that I would like to emphasize here, taken from the document *Witnesses in Apostolic Community*, defines the superior

as “the shepherd of his brothers,” a term with explicit biblical overtones. He is the promoter of fraternal charity and is called upon to perform this task in the most varied of ways, often sacrificing personal interests or desires. It is the prerogative of the shepherd “to lay down his life for his sheep.”

In the last part of this article, Father Zago lists some behaviors and attitudes typical of a superior. In a few strokes, he paints a picture of extraordinary beauty. For reasons of space, I must confine myself to listing these suggestions without comments. The superior believes in the community and in its theological, formative, missionary and apostolic value. The superior loves the community, loving each of its members, caring for them with the greatest availability and being an example for them through an affective love towards them, as St. Eugene himself would do. The superior goes before the community, pointing the way forward through an exemplary and faithful life. The superior animates the community in many different ways: through community meetings convened by him to foster communion; through a gospel-based discernment about the life of the community and of each individual member; through the elaboration of a common missionary project and the promotion of a spirit of cooperation and initiative; through effective dialogue in which he is able to explain to his brothers the challenges to be overcome and the shortcomings to be corrected. Finally, the superior prays for the community, knowing that it is a gift of God rather than the result of human activity.

The local superior, in the mind of our Founder, plays a vital role, not only in the life of his own community but also in that of the whole family. Numbers 492-508 of the *Selected Texts*, so familiar to us, refer to such a person. They are texts heavy with inspiration, psychological intuition and spiritual insights. One example: on October 14, 1848, Eugene writes to Father Dassy: “In order to govern, I recommend sweetness. Do not weary your subjects; be compassionate and patient. Be firm when necessary, but never hard.” Simple directives, different situations, but always contemporary.

“BETTER ALONE THAN IN BAD COMPANY”?

As I write reflections on community, I realize the complexity of the issue and of the many angles from which it could be treated. After

speaking the last time about the local superior and his particular “vocation” to be the shepherd of his brothers, for this issue and perhaps the next, I had thought about reflecting on the members of the local community, studying and analyzing the different “types”. Although it would be an interesting effort that could provide food for thought, it is too complex. It would lead to “classifying” people, closing them into predetermined clichés, with the risk of being superficial and subjective.

So I would like to touch on two other points that I feel are important to the life of an Oblate community. The first, trivial if you will, is that of the ideal number of people who should compose a local community. It is a number that does not exist. There are Oblate communities of thirty persons where relationships are good, despite some inevitable difficulties and not necessarily related to the number; there are Oblate communities of three or four Oblates where relationships are always quarrelsome, or even non-existent.

According to our Rule of Life, “The local community normally consists of at least three Oblates,” and “the situation of Oblates living alone should always be considered as temporary.” There is, in these two expressions, some wisdom, also linked to psychological considerations. The fact is that we still have many, too many, Oblates who live alone, and for many, too many years. What is to be done? How often this question comes up in our meetings at the level of the General Council! Even though I consider myself a generally optimistic person, I must confess that regarding this question, and the situations to which it refers, my optimism sometimes abandons me... and that’s where the question arises: what is to be done?

Someone could quote me the saying “better alone than in bad company”, but who says that the only alternative to being alone is to be in bad company? Couldn’t people come together and work at being good company?

The other point, though very complex and in some ways more subtle than merely an external number, is that of interpersonal, interwoven relationships within the Oblate religious community. This theme is linked to one of those previously treated, where we said that the Church is the place where one learns communion. The community is somewhat the same thing. The aspect that I wish to emphasize here is that of “otherness.” Much ink has been spilled on this subject in recent decades,

and I wonder if this is the very core on which depends the functioning of community life. Identity and relationship. Self-affirmation and recognition of the “other.” The “other” in his being “other-than-I:” is this a help or a threat to my freedom? Is he a brother with whom I walk after the Master who has called us both or an obstacle on this path? Is he a presence that enriches me or a “spoke in the wheel” of my personal agenda? We could go on. “Hell is other people,” said a famous French philosopher. Are we sure, existentially, that this is not so? Can we prove it? Perhaps it is precisely here that we find the prophetic dimension of religious community. “Otherness” is a serious matter; it is a challenge, a call to conversion, an exercise in asceticism. Until we manage to experience “otherness” as a positive daily experience, we are probably not yet able to make community happen.

A final consideration. In a report that I came across recently, I read a story about a house that was designed and built with enough doors so that its residents could come and go without being seen and without meeting. I thought about the nature and usefulness of such a house. I was bothered when I found out that this project was actually built with this feature; not only that, but it is a religious house, and for Oblates! It was, I confess, a blow to my so-called bright optimism. What is to be done? Do some readers wish to venture an answer? Even from this point of view, the 200 years of our history are a “kairos” we must not lose. Otherwise, what would be our prophetic stance? How could we still speak of a “prophetic religious life?”

And what if the “other” is paradise...or a way to achieve it? I am convinced that if he is not, he could become so, and in support of this belief, there is no lack of the example of many saints, not the least of which is our Founder who saw in the community the privileged place and the school of sanctity for his Oblates: “We are on the earth, and in particular, in our house, to become holy, helping one another by example, word and prayer.” (To Fr. Tempier, 22 August 1817)

ADVICE FROM POPE FRANCIS

Continuing our reflection on the Oblate community, I would like to reflect today on a text of Pope Francis that a faithful reader of this bulletin pointed out to me. On 22 May, the Pope met with rectors and students

of the Pontifical Roman Colleges in the Paul VI Audience Hall. Chatting with them in a familiar and rather informal manner, the Pope answered some questions of the seminarians. One of them was about community.

A Chinese seminarian asked the Pope for some advice on how to live in community with other seminarians, in order to make the community a place of human and spiritual growth and the practice of priestly charity. In response to this question, Pope Francis stressed the importance of the community in formation, ever aware of the problems and difficulties that seminarians might encounter in this journey, as well as of the advantages community life offers to those who are committed to living it. He then focused on two specific and very concrete aspects that I thought opportune to repeat in this short article because they are also important for a religious and Oblate community. The value of these two directions goes well beyond the years of initial formation. There are two “words of advice” that Pope Francis could offer to us Oblates too.

The first is very simple and may seem trivial, but I think it is the starting point for building community. It is an explicit invitation to never speak ill of others, especially in their absence. Pope Francis shares here an experience from when he was a young bishop in Buenos Aires: his secretary, who was also young, had spoken to him very strongly about a decision that had had negative consequences. The frankness and courage with which his secretary had spoken to him had led Francis to think to himself: “This is a real brother; I’ll never take away his job as secretary.” “Gossip,” continued Pope Francis, “is the plague of a community.... If you do not have the courage to say something to his face, then speak with the superior or the director and he will help you. But do not go to the rooms of your companions to badmouth.”

I can share a personal experience: at the beginning of Lent in recent years, I have tried making the resolution to not speak ill of my confreres, to not “badmouth,” to not encourage whoever might start speaking ill of confreres, etc. Well, I never knew it would be so difficult and how often it happens...that I would need a special help from the Holy Spirit to “not fall into temptation.”

The second aspect emphasized by Pope Francis, in a more positive tone, regards the fraternal support that we are called to offer each other within the community, through the common search for truth and through communion. Here Pope Francis stresses the importance of

prayer that we can address to our common father for our confreres, especially for those with whom we have difficulties. Referring again to his personal experience, he said that one day he went to meet with his spiritual director to share a problem he was having with one of his brothers. After having allowed him to vent, after having allowed him to express his anger against this brother, the spiritual director asked him: “Tell me, have you prayed for him?” That was enough to help him understand how important it is to build community, to bear one another in prayer and especially to lift up those with whom we have difficulties or problems, those whom we do not love.

We too can ask ourselves if we have ever prayed, simply and sincerely, for our “enemy” confreres. The “enemy” that Jesus, in the Gospel, asks us to love is not the one who comes to us saying: “Good morning, I am your enemy!” At times they are the confreres with whom dialogue is difficult, those who think differently than we do, who have other opinions ... The first step in building community with them too can actually be praying for them!

And now a point taken from our own tradition. Preparing a talk for an ongoing formation session, I picked up a “Guide for Oblate Animation”, prepared 20 years ago by Fathers Sullivan and Elizondo. The theme of the first chapter of this guide is the Oblate charism. I found a particularly strong passage on community that I thought I’d share. “There is not, nor can there exist, community,” writes Father Sullivan, “if there is no communion. This communion consists, in a way, in living a certain vision of the Gospel and in performing a given task, the mission: this is the charism of the group. The Congregation, and therefore the community, is the incarnation – in time and space – of the gift of the Holy Spirit – the charism! That’s why the members of the Society have come together and continue to live together despite everything. The charism is the set of core values that the group has in common; it is the goal that unites them.”

I would like to invite each and every one to reflect on and share, in a community meeting, these two points emphasized by Pope Francis and on the statement that there cannot be community if there is no communion.

Encouraged by positive comments about what I shared last time, especially the two suggestions offered by Pope Francis about building community, I was wondering what I could share in this latest edition of “OMI Information”, when I received the news of the sudden death of one of our missionaries in the Province of Argentina-Chile: Father Emile Trottemenu. I got to know this confrere on two occasions: the General Chapter of 1998 and during the retreat I preached for his province a few years ago. One detail about this missionary remains fixed in my mind, something those who knew him always pointed out and a fact which I myself was able to verify and which made him immediately “likeable” for me: it is said that Father Emile was unable to treat any subject without “changing the subject” to the mystery of the Most Holy Trinity.

There it is, I told myself -- the theme I was looking for. At the beginning of this series, we emphasized the two models Eugene offered his Oblates for their community life: the first Christian community in Jerusalem and the community of the Apostles around Jesus. To these two models, we can certainly add a third without fear of betraying the thought of our Holy Founder: the Trinity as model for our community life. It is an “ideal” of community that invites us and helps us to set our gaze on high!

Scripture tells us that when God created us, he created us “in his image and likeness.” Researchers have written many volumes trying to explain what this image is, where it can be found, and how the human creature was created in the image of God.

All human persons have this image in themselves, like an indelible seal. It is an image that we are called to discover and rediscover throughout our journey. We are called to make it shine forth in the relationships we build with other human persons throughout our existence.

We are created in God’s image. The Oblate religious community is definitely a great place to discover and to live this “vocation”. A member of my community recently preached a retreat in an Oblate province and offered, as a help in rediscovering and living deeply community life, questions like these: In our community, can we look upon our brother and ask ourselves: what are the hints of the Trinity in this brother? Where does the image of God reside in him? Why is it sometimes difficult for us to see, to contemplate, to let ourselves be surprised

by the image of God who dwells in our brother? Why is this? And what attitudes do we need to develop to recognize it more easily?

Our prayer manual reminds us that our Founder adopted for his Congregation the Morning Prayer he used since his seminary days at St. Sulpice. “For him,” we read in the manual, “the Trinitarian form of this prayer reflects the essence of our vocation: to live as a true son of God, imitate Jesus Christ and work for the glory of God under the inspiration of the Holy Spirit.”

In its original expression, it is a prayer of adoration, thanksgiving, asking for forgiveness, offering and sacrifice. The text reflects the theology and vocabulary of its time. However, I think that beyond the concepts and wording that express these things, this prayer can be for us an invitation to rediscover our relationship, as individuals and communities, with each of the three Persons into whose communion we are called to enter.

Allow me to propose a meeting, and perhaps even more than one, whose aim is to allow those who participate to share their personal relationship with the three divine persons, drawing their inspiration from the experience of their lives. This kind of sharing may be the beginning of a renewal in the life of our local community.

This is not the place to deal with the Holy Trinity from the theological or scriptural point of view. Nevertheless, I would like to highlight some characteristics of the three divine Persons as the Word of God presents them, especially the Gospel. They can be found in ourselves and rediscovered in our brothers, precisely because we are created “in the image of God.” Concerning the Father, whom we call in the creed the Creator and Lord of all things, the Gospel highlights the characteristics of kindness, mercy, unconditional love, tenderness and forgiveness. Concerning the Son, there are emphasized his free and total obedience to the Father’s will, the capacity to be welcoming, the gift of his life for the salvation of all, his “oblation” on the altar of the cross. The Holy Spirit, the mutual love between the Father and the Son, is called the comforter, the advocate, the one who leads us to the truth in order to make us free and to see ourselves as brothers and sisters, children of a same Father.

I do not intend to describe in detail how we can “live the Trinity” in our community, in our relationships, in the life we receive as gift from the Father and that we are called to live day after day as a loving re-

sponse to this gift. I would rather leave this exercise to the Oblate community, especially the local community, the living cell of our mission.

COMMUNITY AND COMMUNICATIONS

After climbing the mountain that led us to consider the Holy Trinity as a model for our community life, in this reflection we go back down to our daily lives, to our local communities, to the brethren with whom we share our lives, our work and our experiences. While at the table one day with some of my confreres, I asked them what I should write about in this issue of “OMI Information”, and since we were talking about the media and their impact on our lives, it was suggested that I take this theme: the communications media and our community life.

On the one hand, I find this topic exciting because of the possibilities it offers for reflection; on the other, it is difficult and complex because of the questions it raises and the issues that arise. It would be interesting to know what we immediately think of when we use the term “communications media”. It would also be interesting to share what we mean by “communication” or “communicate”. I think that what comes most immediately to mind when we talk about the communications media today are certainly the traditional ones, such as radio, television, print media, but also and especially, the most recent ones: from the Internet to the various social networking sites that allow us to speak or to write from one end of the globe to the other; the tablets where we can read books, magazines and newspapers; and finally, what is probably the communications medium par excellence today: the cellphone. Not to mention that what we call “mobile phone” today has little to do with what the same name meant a decade ago. Apart from the numeric keypad that 10 years ago was only used to enter the number to call, the cellphone of today can have a thousand functions, all different and all for the sake of communication.

One difference that should be mentioned, when speaking of the media, especially in relation to mission and ministry, is their level of interactivity. Watching television has a near zero level of interactivity, unless one is permitted to express a “yes” or “no” through televoting; listening to the radio is similar. Even reading a newspaper offers a minimal level of interactivity: the ability to respond to an article of some

kind, but where the answers are selected and eventually published in accordance with criteria established by the newspaper itself.

If we talk about the Internet with its thousands of chat rooms we can take part in or the cellphone, the level of interactivity is much higher; in fact, these tools are designed precisely for communicating, sharing, interconnecting. Everything: from ideas to consumer goods to money.

The media today are the result of what is commonly called the digital revolution, a revolution that has changed and is changing cultures and civilizations, revolutionizing many aspects of our lives, with consequences that we can imagine but that we can hardly predict or even sometimes check. It is a revolution that radically changes the relationship with space and time and it extends to all levels of the world's population. It is a phenomenon that should be studied, together with that of globalization, a mix that is capable of devastation greater than that of the atomic bomb or the H bomb.

Of course, this revolution, which we only mention without any sort of scientific claim, also has a significant impact on our community life, both positive and negative. Torn between the idea of highlighting the negative aspects that these media can have on our community life and emphasizing the usefulness they may have in strengthening the bonds of communion and enhancing our life, I thought I would limit myself, in this number, to the positive aspects.

These means of communication allow us to grow in our belonging to the same family, whether it be the community, the province or the congregation. Via the Internet, email, Skype or cellphone, just to mention some of the most common means of this kind, we can connect and stay connected even at a distance, and sometimes that is an important support for our lives. A community that is spread out for the sake of the mission can remain connected through these tools and the life and experiences that one of its members is living can be shared and communicated to others. This type of interaction is positive and increases communion, allowing us to share and spread the good.

Another positive aspect is the knowledge that these means of communication allow us to get, not only of the news that is also being distributed by the traditional media such as television or radio, but they also provide access to an ever wider breadth of knowledge, to entire libraries, the complete works of men and women who have made the

history of which today we are a part. Of course one needs a good deal of self-discipline for the discernment and use of this vast flow of knowledge put at our disposal today with just a few clicks of a mouse or a few taps of our index finger.

These media can also allow us to work together at a distance; to arrive at important decisions without being physically present to each other; to carry out a mission on behalf of the community with regular updates about its development. They also offer us a means of deepening relationships. It is true that social networks and other digital forms of human relationships may create new problems; we'll see about that next time, but the fact remains that these means at the same time permit the tightening of bonds, the making of new acquaintances and a more consistent sharing and living in communion with our fellow humans.

Since I have already begun making proposals of topics for community meetings, let me also propose this time a community meeting that aims to deepen and share the positive aspects of the various means of communication that we use every day in our lives and in our mission. We will later discover together the pitfalls, the "temptations" and the challenges that lie beneath these same means.

TO WHICH COMMUNITY DO I BELONG?

As I mentioned, I would like to say a word in this issue of "OMI Information" about what we might call the pitfalls, challenges and perhaps even the "temptations" that lurk beneath the media about which we have already pointed out several positive aspects in the previous issue. This list is likely to be longer than the first. But I will not give in to the temptation of unnecessarily lengthening it. I will limit myself therefore to emphasizing two or three challenges that the media can represent in relation to community life. These are simple reflections which I share without pretensions.

The first point I wish to make is the time factor. Among the many things that the media have changed, or are changing, it is our relationship to time and the use of the time that is given us. I refer in particular to three types of devices: television, the computer and the cell phone. Experts, in their analyses, discuss real dependencies that can be created in using these devices. The fact of being consecrated religious, of

having made vows, not only does not make us immune to these new “diseases,” nor does it exempt us from a serious examination of the state of our health and of our use of the time that is given us. If we put together the time we spend in one day in front of a monitor, a television, and in front of the small screen of the cell phone, we realize that it totals several hours in most cases. Certainly many of those hours are for work, for the service of the mission, for ministry, but a critical evaluation is mandatory, if not necessary.

Once, one of my confreres told me that he was edified by being in a community of Oblates where there was no television. He had found a model community, able to make a radical choice, since he personally considered television a real waste of time. I did not know whether to leave him in his state of edification or point out that there was no television in common because everyone had one in his room! Of course, this had solved at least one problem: deciding together what program to watch. But this is also a good community exercise, an opportunity to practice various virtues at the same time, without excluding the possibility of coming to blows over the choice of a channel -- something that has happened, even in an Oblate house!

When I speak of the computer, of course I am referring to its many functions, including especially the internet, e-mail, Skype and many other communications programs that are now increasingly accessible also with a tablet or a cell phone. In this case, in addition to the time factor, one should consider “what” is taking up this time: paperwork, writing letters or messages, chatting with friends, making new friends, looking at a movie, playing online games, and the list could go on. Time for the mission? Time taken from what other activities? A good evaluation of this aspect can help us to find a new balance in our “use of time.” With regard to the community life, I think it is important that the time given to the use of communication tools be balanced by what we give to prayer, the apostolate, reading or studying, working or resting, meeting with our brothers or the simple and cost-free being together.

Together with this theme of time, we should consider the different screens that catch our eyes, whether the computer screen or a television or a tablet or a cell phone. The fact that the computer is “personal” has made it become, over time, “individual”. This is a concept which is linked to just demands of privacy, which means: here I am and no one

can come in. And since no one can come in, I can see and do whatever I want... perhaps the language of teenagers but common for people of all ages. I know this is a sensitive issue, because it touches upon a person's conscience, but what I want to emphasize is the importance of a regular and serious consideration of this subject, made in the light of our religious consecration and the values that are essential to it.

The other aspect that I would like to ask you to reflect upon refers to that special community that is located in the contact list of our phone or our tablet or our laptop. Here are the names, addresses and telephone numbers of the persons who constitute a community in some way "different" from the one we have been given and entrusted to us by the last obedience that we have received. How are these two communities related? Am I happier in the company of the brothers of my Oblate community in which a specific obedience has placed me, or in the company of this "new" community that I have created and to which I can add and subtract members every day at my leisure? If I need help, of whom do I ask it more spontaneously, of one of my brothers or of one of the names that fill my personal contact list? These are questions that I personally ask myself. Asking them in this bulletin is an opportunity to share them.

Paolo Archiati, OMI
Roma, Italy
archiati@gmail.com

THE CONTRIBUTION OF HUMAN SCIENCES TO THE MISSION OF THE OBLATES*

RAMÓN MARTÍNEZ DE PISÓN, OMI

“The glory of God is man fully alive”
(Saint Irenaeus)

We in our Oblate Congregation have a calling and particular mission to evangelize the poor. We recognize that in today’s world there are many forms of poverty, including in a special way a lack of access to good education. And we see that poor education, or no education at all, is not only in itself a serious form of poverty, but is often the cause of other types of poverty, whether they be material, spiritual, or social and cultural. Poor self-esteem and human misery are often rooted in an inability to access good education.

In our experience around the world over so many years we have found that our Oblate charism includes working in various ways in the field of higher education. The overall success of our work in our Oblate Institutes of Higher Studies, which Institutes we represent, confirms the fact that in and through these Institutes we have regularly been at the service of our Congregation and have played an important role in its overall mission. But we and our work are not only an integral part of our overall Oblate mission of evangelization as such. We have also worked more directly in service to the Church and to society at large. In

* This talk was given at a meeting of the Association of Oblate Institutes of Higher Learning executive group held at Saint Paul University in Ottawa, Canada, from May 27-31, 2013. The AOIHL executive is composed of the presidents or rectors of our 6 Oblate Institutes plus the Director of the Oblate Studies General Service, and has been meeting annually since 2009 to share about the works of the institutes, to collaborate where possible and to develop their relationship with the Oblate congregation. The association was founded due to an initiative coming from the 2004 General Chapter to support and network Oblates involved in the ministry of education. (*The Editor*)

all of this, we have focused our attention in a special way on combating that most pernicious form of poverty, namely, a lack of knowledge and proper human formation that keeps people, and especially the poor, from living decent human lives, participating with dignity in the social, cultural and political life around them, and rejoicing more fully in the life of the Church into which so many of them have been baptized.

I would like now to share with you a few reflections based on my own experience as an Oblate formator during my first eight years of priesthood in Spain, in Santiago, Chile, and here, in Ottawa, and as a professor of theology. I began teaching in Santiago, Chile, in 1983, and have taught here at Saint Paul University in the Faculty of Theology from 1989 to 2012. Since then I have been teaching here in our School of Counselling, Psychotherapy and Spirituality in the Faculty of Human Sciences. Over the course of these thirty years as a teacher and professor, I have had the privilege of gaining some good experience in integrating Philosophy, Theology, Spirituality, and Psychology in a wider and more inclusive form of education and human development.

I would like to share with you several reflections in three areas of great concern to us all. First, the importance of higher studies within and as an integral part of the mission of our Oblate Congregation. Second, the contribution of Human Sciences to this mission, which is ours both as a Congregation and as Institutes of Higher Studies. Third, the contribution we make as Oblate Institutes of Higher Studies to the local Church and society.

HIGHER STUDIES AND THE MISSION OF OUR OBLATE CONGREGATION

One of the things that surprises me the most today is the ever more evident lack of “critical thinking” that we find in society at large, in our churches, and even in Oblate formation. To think critically, to learn to read between the lines of events, is something I consider essential for us in our world if we wish to recognize what is going on in our increasingly interconnected world, to identify the root causes of the many complex problems we face today, and to come up with creative solutions to these problems seemingly endemic to our modern way of living.

By way of example, we need simply look at the way in which mass media in their coverage, and politicians and religious leaders in their

speeches, have dealt with various questions in the aftermath of the September 11, 2001, terrorist attacks which took place on American soil. We could point to prejudice then, and continuing now, regarding Muslims in general. By way of further example of a growing lack of critical thinking, we could think of the way in which so many people and elements in our popular culture interpreted the novel of Dan Brown, the *Da Vinci Code* (2003). They often simply presumed that everything expressed in the novel about Jesus and his life was true. Or, again, we could refer by way of example to the ways in which a few multinational mass media conglomerates and their direction seem to control and manipulate public thinking. They tend to homogenize public thinking, thereby discouraging the consideration of alternative points of view and, consequently, critical and comparative thinking. We might also simply note the growing tendency, apparent to many, to encourage Catholics merely to accept whatever comes from Rome without asking the critical questions which will permit Catholics to receive doctrinal and other guidance from Rome in a deeper and more adult fashion.

As a result of this wide-spread lack of critical thinking, we find ourselves living in situations in which fundamentalist attitudes of all kinds become ever more pervasive. We come up against them in the social and political as well as religious realms. Even globalization, for example, can, from a particular perspective, be considered a new fundamentalist view of the world when, in much of its present form, it takes on the character of an ideology imposing around the world a capitalist Western conception of life on the poor.

As we know from experience in our own case as well as in observing others, we are not innately critical thinkers. The ability to think critically does not, so to speak, “come out of the blue.” It is, rather, the result of the serious work of learning that normally occurs through higher studies carried out, ideally, in the context of a wider and more holistic overall human formation. If we take a closer look at what we are doing in our Oblate Institutes of Higher Studies, we will see that this is precisely what we are fostering in both our Oblate students and others who come to us for such learning in a wider human and Christian context. We are working with our students to help them develop their capacity to think critically. I believe deeply, on the basis of my longer experience as an Oblate formator and professor, that we have a seri-

ous obligation to help our own Oblate students, and of course all our students, to develop their ability to think critically. While we would not propose to transform all our Oblate students into professors, we do have a serious responsibility to help each one of them learn to think critically rather than be at the mercy of passing trends in Church and society, of rigid fundamentalisms, and of simplistic analyses of complex questions requiring appropriate study and reflection. Given our experience, insight and expertise, we Oblates who are working in the area of higher studies do have a particular duty to bring to the attention of our Oblate authorities this essential dimension of our Oblate charism to evangelize the poor, namely, to help our Oblate students and others who study with us to think critically and in turn to help people with whom they will work to think critically about the complex issues we face in our contemporary world. We owe it to our students in general to help them to be able to step back and think in this way. And we dare not send Oblate priests and brothers out on mission to be surrounded, in many areas of the world, by people who are often better educated and trained than they are.

THE CONTRIBUTION OF HUMAN SCIENCES TO OUR OBLATE MISSION

I would like to begin here by sharing with you a text of Saint Eugene of Mazenod which I had printed on the invitation to my ordination as a priest in 1981. This text is taken from the Preface to our Constitutions and Rules and reads: “We must lead men to act like human beings, first of all, and then like Christians.”

In many ways, our Founder was a man ahead of his time. Already in 1825 he had an insight widely accepted today: evangelizing cannot be separated from humanizing. In fact, already in the second century Bishop Theophilus of Antioch wrote in the second chapter of his first volume of the *Apology to Autolycus*, a pagan friend of his, the following: “But if you say, ‘Show me your God,’ I would reply, ‘Show me yourself, and I will show you my God.’ Show, then, that the eyes of your soul are capable of seeing, and the ears of your heart able to hear.” (Available online at <http://www.newadvent.org/fathers/02041.htm>, accessed May 5, 2013) The triune God’s divine presence is manifest in the world through our own transformation. In and through that transfor-

mation, we are indeed called to become an icon of the Trinity.

It is in this sense of divine self-revelation through our human transformation that, from my own experience, I conclude that the Human Sciences contribute to the holistic development of the human person. In the process of evangelization, Spirituality, Theology, and Psychology are all areas of study which can and should help us better understand and facilitate enriching human experience. Indeed, our very experience of God in Christian faith does not occur in separation from that transformation through which we become fully human. This essential connection between experience and theology is at the heart of our programs in Practical Theology. These programs are by their very nature interdisciplinary in that they rely on the resources from both the Faculty of Human Sciences and the Faculty of Theology. It is in these programs, particularly the Doctor of Ministry program, that the dialect between the envangelizing and humanizing mission of the Congregation serves to create a more faithful and authentic praxis.

My understanding of this essential linkage between our experience of God and the transformation through which we become fully human arises as well from my many years of teaching. Given the very nature of the subjects taught, I found myself and my own self-understanding intimately affected as well. Such teaching almost inevitably is self-implicating. In common with my students and my own journey as professor, I have come to appreciate more profoundly the close relationship between human development and the experience of God. I have come to see, and am sure this is the case for many of my students, that we cannot really separate the experience of God from our becoming “fully alive,” to recall the phrase, previously mentioned, of Saint Irenaeus in the second century. Spirituality, Theology, and Psychology are all at the service, so to speak, of human experience when we understand it in a holistic way.

This intimate connection between human experience and the experience of God is reflected in the name of the School to which I belong now in Saint Paul’s Faculty of Human Sciences, namely, the School of Counseling, Psychotherapy and Spirituality. This intimate connection lies as well at the base of what takes place in our Faculty’s Schools of Conflict Studies, of Communications, and of Public Ethics. In each of these Schools we recognize that the importance of the study of Spiritual-

ity and Religion for working successfully in our various fields of expertise. And we see the need to bring the spiritual and religious dimensions of life into constant dialogue among themselves and with other dimensions of life. I myself have learned this, for example, in my research on religion and violence. Religion is not only a force for peace but can also be a cause of violence. These examples of ways in which studies are structured and research carried out help indicate that, as a university, Saint Paul has remained faithful to its founding mission, namely, to be of service in the dialogue between faith and reason, to respond to the varying needs of the Church, and to help our students develop in a holistic way so that they can better serve in Church and society. Through these 165 years since its founding by Bishop Guigues in 1848, Saint Paul has worked to serve our students, the Church and our wider society as it took into consideration the ways in which Church, society and culture in general have evolved over the years. Times change and the character and composition of our student body varies, but we remain faithful to our original mission.

In fact, I myself have never felt more missionary than I do now. I have never experienced the beauty of my missionary calling more fully than during this past year of teaching in the School of Counselling, Psychotherapy and Spirituality. How missionary it is to face fundamental questions with our students. Together we ask: How can we speak about God, about the Divine, about the importance of Spirituality as an essential component of our being and our human development? How do we as professors help our students become aware of the importance of human development in relation to the experience of God when often they do not consider themselves to be religious but are perhaps open to the infinity of human experience? How do we highlight the need for community as an essential dimension of Spirituality when so many have no attachment to or affiliation with a particular religious community?

More basic to me than my identity as a professor in a specific field of study is my vocation as a Missionary Oblate. There still burns brightly in my heart the original fire driving me to be a missionary with the poor. I am convinced that I remain a missionary with the poor, and especially with those in need of knowledge and fuller human formation so that they, in turn, can reach out in service to the Church and the wider world around them. I would probably not find elsewhere, as I am sure

many of us would be able to say about the places in which we work, the cultural and religious diversity I encounter here in our student population. Inter-faith and inter-cultural dialogue takes on new meaning when we work day in and day out with Catholics, Anglicans, Eastern Christians, Protestants, Muslims, Jews, Indigenous Peoples, and persons of no explicit faith at all.

I would, then, like to take this occasion to suggest that we invite some Oblates to specialize in the various fields of Human Sciences. It is here in working with both the more traditionally identified theological sciences and the more recently established human sciences that we can respond in a particularly fruitful way to one of the greatest needs of evangelization, namely, that of evangelizing in a secularized world.

OUR OBLATE INSTITUTES OF HIGHER STUDIES
AT THE SERVICE OF THE LOCAL CHURCH AND OF SOCIETY

Each of us can reflect on the special ways in which our Oblate Institutes of Higher Studies have contributed in important ways to the well-being of our local churches and local societies. Perhaps, then, the best way I myself can address the question of our Oblate Institutes of Higher Studies being at the service of the local Church and of society is to refer more specifically to my own institution, Saint Paul University, and its very origins.

In the fall of 1848, Bishop Joseph Eugène Bruno Guigues, OMI, founded Bytown College, later to continue as the University of Ottawa and then as Saint Paul University. From the beginning, Bishop Guigues asked the international Congregation of the Missionary Oblates of Mary Immaculate to take overall responsibility for running the College. In 1856, Saint Eugene de Mazenod, Founder of the Oblate Congregation, formally accepted this responsibility in a written agreement between the Congregation and the Bishop of Ottawa. The Oblates have now carried out this responsibility continuously for 165 years in close collaboration and partnership with other clergy, religious and laity.

From the very beginning Saint Paul served the needs of the local Church and the surrounding society in which the Church found itself. We can find witness to this service in noting that Saint Paul was initially founded with a special interest in providing lay persons with

needed higher education so they could contribute to the wider society. In fact, the school's first baccalaureate degree, a degree in Commerce, was granted to a layman. Yet almost from the beginning the school accepted important responsibilities in the areas of clergy and religious formation and education both for Oblates and for others. It continues to prepare Oblates and others, clerical and lay, within an overall Christian and Catholic context respectful of various Christian and other religious traditions, for leadership roles in Church and society. Saint Paul promotes and lives out the profoundly Catholic ecumenical vision arising out of the Second Vatican Council (1962-1965).

In preparing clerical and lay students for roles of leadership in Church and society, Saint Paul has, then, contributed in so many ways to the well-being of the local Church and the flourishing of the society in which the Church finds itself. In fact, it would be hard to think of the Church, and even the local society here in the National Capital Region, without reference to Saint Paul University.

CONCLUDING REMARKS

When I was in Santiago, Chile, from 1983 to 1985, I served as vicar in an Oblate parish whose population of more than two hundred thousand was very poor. At the same time I worked as a member of the Oblate scholasticate's formation team and as professor of theology. Already then I knew I would come to Saint Paul. One day, as an Oblate from Canada was visiting us in Chile, he learned I was going to teach at Saint Paul. He said immediately and without any hesitation, "Another Oblate lost!" I would hope that my remarks today will help us see in a more positive and affirming light our vocation to work in higher studies and, in particular, in the interface between religious and more secular higher studies. As to myself, I have never thought of myself as an "Oblate lost" to the mission of the Congregation. Rather, I would say that I have never felt I was more a true Oblate than when working in my present calling, namely, to teach in an Oblate Institute of Higher Studies.

Ramón Martínez de Pisón, OMI
St-Paul University, Ottawa, Canada
rmartinez@ustpaul.ca

Familia Oblata

Oblatio
Oblatio

LA MISSION DES COOPÉRATRICES OBLATES MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE (COMI) EN AFRIQUE

ANTONIETTA MONGIÒ, COMI

Les Coopératrices Oblates Missionnaires de l'Immaculée¹, en sigle COMI, doivent leur naissance à un Oblat italien, le père Gaetano Liuzzo. Par son zèle missionnaire et l'amour passionné pour l'Église et pour sa Congrégation, le p. Liuzzo leur a transmis fidèlement le charisme de son Fondateur, Saint Eugène de Mazenod. Il l'a adapté d'une manière inspirée et originale à des femmes (qu'il a « vues » dans l'Esprit, comme de « Nouvelles Marie de Nazareth » et sœurs des Oblats) consacrées en restant en plein monde.

L'Institut COMI, né à Florence, en Italie, le 22 août 1951, est régi par les lois de l'Église propres aux Instituts séculiers. Tenant leur origine de la spiritualité et des enseignements de Saint Eugène de Mazenod, les Comi font donc leur le charisme oblat et l'incarnation selon la condition féminine et séculière qui est spécifique à leur vocation.

L'Institut, fondé sur la charité fraternelle, a comme but essentiel l'idéal exclusivement missionnaire².

Le 21 novembre 2001, la Congrégation pour les Instituts de Vie Consacrée et les Sociétés de Vie Apostolique a élevé l'Institut au rang du droit pontifical, et en a approuvé le nouveau texte des Constitutions.

TCHAD : « IL FAUT OSER »

Après une période de consolidation dans leur identité d'institut séculier, les Comi envisagent la mission *ad gentes*. Le P. Drouart, à l'époque assistant général des Oblats, ouvre la route afin que le désir devienne une réalité. Il amène chez les COMI Mgr George H. Dupont,

évêque du diocèse de Pala, au Tchad, qui avait cherché un peu partout, dans les congrégations religieuses, des missionnaires, mais sans résultat. Il présente la réalité difficile de son diocèse, et surtout d'un petit village, Gagal, ou un père oblat belge, le P. Léon Etienne, était resté tout seul pour un service missionnaire très exigeant pendant douze ans. Les Comi se rappellent l'audace de Saint Eugène, son amour pour les plus pauvres, et adhèrent à cette proposition. Quand le Supérieur général des Omi, le P. Deschâtelets, est informé de cette orientation, il les encourage en disant : *Il faut oser !*

Le 22 août 1968, les COMI Lucia et Enrica, accompagnées par une laïque, Modestina, prennent la route vers l'Afrique, destination Gagal, dans le sud du désert du Sahara. À cause de la pluie, elles arrivent au village, avec l'évêque, les pieds remplis de la boue, le *poto pototo*, les bagages au dos, les sandales à la main. C'est l'emblème d'un service simple, à côté des pauvres.

D'autres COMI vont suivre au cours des années : Carmela, Salvina, Maria. Dans leur mission, elles cherchent de donner une réponse aux besoins fondamentaux des femmes et des hommes qui habitent Gagal et les villages les plus proches :

- catéchèse aux enfants et aux adultes ;
- animation sanitaire à travers un petit dispensaire et la maternité ;
- animation et formation agricole ;
- formation des femmes : couture, hygiène, ménage...

« Qu'est-ce que je peux dire de mes années vécues à Gagal ? De beaux moments de joie et de souffrance, tous vécus avec amour et avec l'appui de la prière de nos sœurs, et soutenue par la grâce de Dieu. J'ai rencontré beaucoup de nourrissons, des enfants, des adultes, que nous avons soignés et sauvés. Je peux me rappeler les relations construites avec les gens, chrétiens ou non, dans le but de les aider à mettre en lumière leur dignité d'être humains aimés par Dieu. L'expérience la plus touchante reste pour moi la préparation des adultes au baptême : un passage, qui n'était pas facile, de la croyance à un Dieu qui épouvante à la foi à un Dieu qui aime et qui demande d'être aimé »³.

La présence des COMI à Gagal se termine en 1982, quand la dernière missionnaire rentre en Italie à cause de la guerre. Un service missionnaire sera encore offert pour plusieurs années grâce à la présence des volontaires laïques de l'O.N.G. « *Coopération pour le Monde en Voie de Développement – Co.m.i.* »⁴

Dans l'histoire de l'Institut, la présence des laïques, hommes et femmes, mariés et non, a toujours accompagné la mission des COMI, qui sont des consacrées séculières.

L'O.N.G. « *Coopération pour le Monde en Voie de Développement – Co.m.i.* » a permis à beaucoup de jeunes de remplir un service temporaire (trois années au minimum) à la mission ad gentes. Formés par les COMI, ils ont souvent partagé le même service, témoignant que l'Église est toute entière missionnaire.

Les COMI Maria Rosaria e Giulietta, accompagnées par des volontaires, se sont ainsi engagées dans la réalisation du projet dénommé « *Intervention agricole et sanitaire dans la circonscription de Kaffrine* » pendant les années 1981-1983.

A Kaffrine, ville située à environ 300 km au sud de Dakar, en collaboration avec les OMI, les COMI étaient engagées dans un rayon de douze villages, et bien d'autres personnes demandaient à être insérées dans le projet. On s'occupait de la formation agricole, de la préparation et de la culture des potagers, de l'enseignement en couture et de la formation sanitaire. En tant que femmes, les Comi ont joué un rôle important pour l'animation féminine. Dans un milieu où la majorité de la population est musulmane, les Comi étaient convaincues que la chose la plus nécessaire était de donner un message d'amour et d'unité à travers un engagement compétent au niveau professionnel.

Jusqu'à présent, l'O.N.G. *Co.m.i.* continue son engagement dans la circonscription de Kaffrine avec des projets comme celui de la lutte contre la vulnérabilité des enfants et des jeunes au Sénégal, dénommé CHYAO.

RD CONGO : L'INSTITUT A UN VISAGE AFRICAÏN

L'avant propos

Grâce à la proximité avec les OMI de l'Italie, certaines COMI ont connu la mission du Zaïre, l'actuelle République démocratique du Congo. La présence de missionnaires italiens à Kinshasa, comme formateurs au scolasticat de Kintambo, a permis de pouvoir participer, même

de loin, à leur mission, et cela advient à travers la prière et le partage avec des modalités très concrètes. Mais la chose ne s'arrête pas à cela. Chaque fois qu'un scolastique OMI arrive de Kinshasa à Rome pour des études, les pères italiens font signe aux COMI, et cela ouvre la route pour construire une belle amitié avec les jeunes congolais. Nous sommes dans les années 1984-1995 : un peu en blaguant et un peu sérieusement, on commence à rêver la possibilité d'aller un jour au Zaïre pour servir la mission.

Les premiers pas

Tout commence à devenir réel quand le supérieur provincial oblat du Zaïre, le P. Kabongo, invite la Présidente Générale des COMI, Enrica Di Cianno, à faire un voyage de reconnaissance : c'est en 1996. L'invitation est acceptée et Enrica, avec sa vicairie, Giovanna Clemente, se rendent à Kinshasa pour une première visite. L'écho, au retour en Italie, est enthousiaste.

Les contacts deviennent plus fréquents, les visites redoublent, les OMI du Zaïre envisagent la possibilité que de jeunes filles du pays puissent s'engager pour vivre la vocation COMI. Tout en considérant qu'il s'agissait d'une expérience nouvelle pour l'Institut, qui avait aussi des défis à relever, on a bien compris, dès le début, que Dieu avait un plan et qu'il fallait être dociles pour le suivre en se laissant conduire par la Providence.

Au cours de ses visites, Enrica rencontre Bibiche Kurayun, la première congolaise qui sera suivie pour une période de connaissance réciproque. Au mois d'août 1999, elle commence sa formation, toujours avec une modalité d'accompagnement à distance, qui prévoit la collaboration des OMI de la province.

Il est bon de souligner le fait que le roulement des responsables majeurs, d'un côté et de l'autre, n'a jamais eu de conséquences négatives sur la relation de confiance et d'amitié entre les COMI et les OMI du Zaïre : au contraire, plus la connaissance s'approfondit, plus devient forte la certitude qu'on est au service d'une portion d'humanité très riche et qui a besoin de voir une forme nouvelle de consécration. L'estime réciproque a été et est à la base de cette collaboration qui a permis de surmonter beaucoup de difficultés, liées à la distance géographique, à l'impossibilité d'avoir dès le début une présence COMI stable, et aussi à

toute sorte d'imprévus au niveau social et politique, qui a porté le pays à changer son nom et son régime. Maintenant, le nom Zaïre reste un souvenir, la réalité s'appelle République démocratique du Congo, avec ses lumières et ses ombres.

D'autres jeunes s'approchent du charisme COMI, Joséphine Kikata et Josée Manwana. L'assistance infatigable des OMI congolais rend possible leur formation, car la formatrice vient partager leur expérience une ou deux fois par an.

Bientôt, on se rend compte que les jeunes ont besoin d'un endroit qui leur donne la possibilité d'avoir un climat favorable pour leur formation et aussi de partager leur expérience de vie quotidienne. En effet, il n'est pas de coutume dans l'Institut, vu son caractère séculier, de regrouper les aspirantes pour la formation (selon les Constitutions, elles restent normalement dans leur propre milieu), mais, en tenant compte de la situation de Kinshasa, l'Institut prend en location une maison, proche de la maison provinciale des Oblats. Les trois premières jeunes vont y vivre ensemble dès la fin de l'année 2001.

La consolidation de l'expérience

A partir du mois de juin 2003, une COMI italienne de vœux perpétuels, Antonietta Mongiò, a été présente de façon stable dans la maison, en assurant la continuité dans la formation et dans l'organisation de la vie d'ensemble. En 2007, une autre COMI Italienne, Giovanna Clemente, après son service comme Présidente Générale et une période de repos, rejoint le groupe et s'intègre dans la mission.

Dans la vie de chaque groupe, il y a des moments de lumière et des moments de difficulté, qui doivent être considérés toujours comme l'expression de l'amour de Dieu : c'est ainsi qu'on peut grandir et assumer avec responsabilité le projet de vie que Dieu nous a préparé. La première fille, Bibiche, quitte l'Institut avant la fin de sa formation. D'autres jeunes s'approchent des COMI, attirées par leur façon de vivre : il y en a qui se découragent face au défi d'une vocation très peu connue à Kinshasa, et il y en a qui persévèrent, jusqu'à un engagement définitif avec la profession des vœux perpétuels. À présent, le groupe est formé par trois COMI à vœux perpétuels, deux COMI à vœux temporaires, trois jeunes en formation.

Le Centre Siloé pour l'espoir

La situation du pays présente beaucoup de besoins. On se rend compte, dès le début, qu'on ne peut pas rester à Kinshasa sans être une « parole » d'espoir pour nos frères. Et toujours avec la confiance dans l'amour du Seigneur, le 17 août 2002, les Comi ouvrent un dispensaire, *le Centre Siloé*, dans le quartier de Selembao-Bumbu, sur le territoire de la paroisse Christ Sauveur desservie par les OMI.

Dans les années suivantes, le Centre s'enrichit d'autres services à rendre aux malades du quartier, à côté de soins ordinaires : la maternité et la consultation prénatale et préscolaire, le dépistage du SIDA, la prévention et la prise en charge des malades de tuberculose, la prise en charge des enfants malnutris.

Le Centre Siloé est notre manière de témoigner et d'opérer, notre façon d'incarner le charisme à côté des pauvres, dans l'engagement concret à favoriser le développement de la dignité humaine, à travers un service spécifique, le service sanitaire, et à travers un style de travail et de présence, pour ne pas tomber dans le risque de faire de l'assistance et de créer la dépendance. A présent, deux Comi sont engagées dans le Centre, qui, avec la grâce de Dieu, est devenu financièrement autonome et peut assurer un contrat régulier de travail à ses travailleurs.

Les défis de chaque jour

La question fondamentale avec laquelle nous sommes appelées à nous confronter est toujours la même : que veut dire être une Comi, dans ce contexte culturel, social, économique et ecclésial ?

Quel visage ont « *les plus pauvres* » que nous rencontrons dans notre mission et quels choix prioritaires sommes-nous en train de faire pour être fidèles à notre charisme oblat ? Comment la Comi doit-elle lire la situation de son vécu quotidien et quel style de vie doit-elle adopter ?

La société d'aujourd'hui vit un vide de stabilité, à tout niveau. À la base de la vie consacrée, il faut replacer une véritable expérience de Dieu. Pour être sel et lumière, il faut une discipline et une fidélité indéfectibles au Christ pour ne pas trahir sa mission. Il faut la conscience de la dimension charismatique de sa vocation.

De tout cela, on relève de grands défis pour toutes les personnes consacrées et pour les Comi : placer le Christ au centre de sa propre vie ; s'approprier le charisme spécifique pour être au service des gens avec

compétence et joie ; vivre l'unité et la communion ; témoigner d'un style de vie et de relation basé sur les béatitudes.

Notre charisme, avec ses quatre piliers (christocentrisme, missionnariété, fraternité, marianisation) peut devenir aussi une réponse sociale, parce qu'il donne une vision nouvelle de l'homme et de la société. La consécration séculière se manifeste comme simplicité de vie, incarnation des valeurs évangéliques, et cela peut devenir la lumière qui chasse l'obscurité des faux témoins.

Chaque jour, nous sommes appelées à garder un équilibre délicat entre l'être et l'agir, pour pouvoir vivre comme de « nouvelles Marie de Nazareth », en prenant Marie Immaculée comme notre mère, avec une tendre dévotion filiale. Marie ouvre nos cœurs à l'espérance : l'Institut est enraciné dans la terre de la RD Congo est c'est Elle, avec son amour prévoyant et tendre, qui accompagnera son développement.

Antonietta Mongiò, COMI
Kinshasa, RD Congo
amongio29@gmail.com

¹ Pour l'histoire des Comi, cfr A. Mongiò, *Les C.O.M.I. : Missionnaires de l'idée missionnaire*, Oblatio II - 2013/1, p. 111-123.

² . L'Institut est présent en Italie, en Uruguay, en Rd Congo, avec des membres autochtones.

³ Extrait d'un enregistrement de l'expérience de Lucia Cremona, missionnaire à Gagal.

⁴ Organisme de volontariat international fondé en 1973 par les COMI.



L'ENGAGEMENT DES LAÏCS DANS LA FAMILLE OBLATE À MADAGASCAR

MAREK OCHLAK, OMI

En cette année 2014, la Délégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée à Madagascar célébrera son XXXIV^{ème} anniversaire d'implantation dans le diocèse de Tamatave (1980-2014). Maintenant, nous travaillons dans 4 diocèses. Nous sommes : 41 prêtres, 5 frères, 26 scolastiques, 4 novices et 10 prénovices.

L'engagement des laïcs dans la famille oblate à Madagascar dépend de l'impact de la mission sur les laïcs. Malgré des difficultés évi- dentes, il convient de considérer que l'Église de Madagascar ne peut que bénéficier d'un tel engagement.

IMPACT DE LA MISSION SUR LES LAÏCS

Les missionnaires oblats arrivés à Madagascar ont dû passer une année d'étude de la langue malgache officielle et de la culture pour pou- voir s'intégrer à la population. Et dans la pratique, ils ont dû apprendre au sein même de la population pour affirmer ou rectifier leur appren- tissage. La langue officielle est reconnue par tous, mais les dialectes sont différents de par les vocabulaires et les règles grammaticales.

APPROCHE DES LAÏCS

Vu notre identité, appelé à tort et à travers « Vazaha » (= Blanc ou étranger) ; vu notre statut de prêtre, missionnaire ; vu le respect accordé à tous les « employés de l'Église », prêtre, frère, sœurs, pasteurs, l'approche des laïcs était facile. L'intégration au sein de la population et dans la communauté n'a pas rencontré d'obstacles. Les missionnaires sont reçus cordialement et convenablement par les villageois, qui vont se débrouiller jusqu'à sacrifier, de bonne foi, ce qu'ils ont pour vous recevoir.

Par contre, en ville, cette attitude est rarement appliquée. Une sorte de courtoisie de bienvenue réside dans la mentalité des gens, l'accueil est chaleureux, mais il reste au seuil de la politesse.

Toutefois, on pouvait parler, discuter, converser avec tous ces gens, malgré la différence des cultures.

ACCEPTATION ET APPROBATION DES OBLATS

Un dicton célèbre à Madagascar reflète l'état d'âme des Malgaches : « Lasa Vazaha, misolo Vazaha = Un Blanc part, remplacé par un autre Blanc. » Les Oblats ont repris les places laissées par les Jésuites et les Montfortains. Comme tout respect dû à tout missionnaire, les gens les acceptent facilement, d'autant plus qu'ils sont mandatés par l'évêque, tributaire du diocèse.

L'approbation dépend ensuite de l'attitude et du caractère du missionnaire, de sa façon de vivre, de parler et de communiquer avec les gens, de son homélie, de son état d'esprit et de sa façon d'aborder les gens.

Les mérites ne sont jamais donnés gratuitement, ni accordés de droit à quiconque. De votre activité et de vos actions dépend l'approbation. Au fil du temps, vous connaîtrez la vérité.

D'une manière générale, les Oblats ont pu franchir cette étape facilement. Les gens sont à l'aise à notre contact et ceci a facilité notre mission.

ENGAGEMENT DES LAÏCS

De ce fait, à tout moment, à chaque fois qu'on a un besoin, on trouve toujours quelqu'un à votre disposition, de jour comme de nuit. De bonne foi, de bon cœur, des gens vous viennent en aide. Ils sont toujours prêts à vous écouter, à vous aider selon leurs capacités ; sinon, ils vous orientent chez quelqu'un d'autre.

ENGAGEMENT MORAL

C'est pour honorer et respecter les missionnaires et les gens de l'Église. Dans les limites de leurs possibilités, vous pouvez compter

sur disponibilité. S'ils ne le peuvent pas, c'est qu'ils n'ont plus de ressources.

ENGAGEMENT PASTORAL, SPIRITUEL ET RELIGIEUX

L'engagement pastoral dépend aussi de l'enthousiasme des gens. Depuis l'arrivée des Oblats, on a constaté une participation active à toutes les activités paroissiales : à la messe, à la préparation de la liturgie, à la catéchèse, avec une augmentation du nombre des catéchistes volontaires, la multiplication des associations chrétiennes, la reviviscence des associations dormantes et des associations de jeunes. Les activités des associations caritatives sont florissantes malgré les difficultés pécuniaires...

On a ainsi constaté l'augmentation du nombre des gens qui assistent à la messe dominicale et journalière (en ville), qui assistent au chemin de croix, qui participent à la célébration pénitentielle collective, qui veulent devenir des inspecteurs ou des catéchistes en brousse, qui s'engagent sur la route des sacrements.

Un des indicateurs non négligeables qui représente la participation active et l'approbation des gens : la quête. Si elle diminue, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche et ceci reflète le manque de confiance (*facteur non relié au faible pouvoir d'achat*), et parfois, le nombre des gens qui assistent à la messe n'augmente pas, mais la quête augmente quand même.

RESPONSABILITÉ ET PARTICIPATION ACTIVE

La ferveur dépend, néanmoins, des laïcs dirigeants de la paroisse. A la campagne, certains laïcs, formés au centre catéchétique de Toamasina, sont devenus délégués communaux, leaders de partis politiques. Ils ont pu bénéficier des formations acquises et s'engagent pleinement dans la vie active de la communauté.

Mais quel que soit le secteur d'activité de ces laïcs, ils sont très actifs et très dévoués à leurs convictions. Ils sont respectueux des enseignements qu'on leur a inculqués. On peut dire qu'ils travaillent vraiment de bonne foi.

AIDE AUX OBLATS

Ce n'est pas seulement sur le plan religieux que vous trouverez des laïcs engagés aux côtés des Oblats, mais dans tous les domaines de la vie quotidienne en général et en toutes circonstances. Il y a toujours des laïcs qui sont disposés à vous aider et à vous faciliter la vie : pour les papiers et les démarches administratives, pour le tribunal, pour les voitures, pour les consultations médicales, les démarches hospitalières, etc. Souvent, il est nécessaire aux prêtres de se déplacer ; parfois, ce sont les laïcs qui s'en occupent ; de toute manière, quelqu'un vous facilite toujours les démarches nécessaires.

Mais, comme dans tous les pays en voie de développement, il y a un hic, souvent incontournable, ce qu'ils appellent actuellement « la motivation », plus connu jadis comme étant un « bakchich ». Ce n'est pas le laïc qui le demande, mais ce sont les fonctionnaires...

VILLE ET CAMPAGNE

Les Oblats sont toujours à l'aise partout où ils vont, à la campagne comme en ville.

À la campagne, en général, les gens sont très simples, très ouverts, leurs mentalités ne sont pas encore infectées par le virus de la convoitise, de l'égoïsme, et de l'avidité, bien qu'il y ait des cas exceptionnels, qui confirment la règle.

De même, les gens de la ville ne sont pas tous mauvais. Vu leur niveau de vie intellectuelle, vous pouvez toujours compter sur des gens qui vous aideront de bonne foi. Même s'il y a des laïcs de mauvaises intentions, ceci n'entrave en rien les bonnes relations entretenues par les Oblats au sein de la communauté.

IMPACT SUR L'ÉGLISE

La ferveur des gens est telle que participant activement à la vie pastorale et spirituelle de l'Église, ils deviennent de plus en plus soucieux de leur propre vie spirituelle.

Groupés en quartiers et en secteurs, les laïcs ne se démentent pas pour honorer leur quartier pour les activités paroissiales ou dans les

districts. C'est comme une sorte de défi sacré (*fifaninanana masina*). Personne ne veut être au-dessous de l'autre. Et ils sont fiers de leur présence et de leurs activités.

Des calendriers d'activités sont établis pour faciliter la participation de tout un chacun au niveau de la paroisse. Les associations chrétiennes en hibernation reprennent vie ; celles qui étaient déjà en activité se démènent pour se développer.

Les associations des jeunes prennent un essor considérable ; toutefois, la plupart des jeunes ne sont attirés que par les festivités.

Des laïcs participent à l'administration de l'Église au sein du comité paroissial. Leur enthousiasme dépend surtout du missionnaire et en particulier de l'influence des laïcs dirigeants.

Des laïcs se bousculent pour devenir inspecteur ou catéchiste à la campagne. Il y a un net progrès dans la participation à la vie spirituelle : les récollections, les retraites, les veillées, les pèlerinages.

Par contre, pour les réunions de communauté, seuls les fervents y assistent. Pour la participation aux obligations financières de l'Église, comme le denier de culte, tout un chacun y participe selon sa bourse et sa disponibilité. Mais il faut toujours les encourager à le faire.

Obstacles pour l'Association Missionnaire de Marie Immaculée

Vu cet engagement réel des laïcs, on se demande pourquoi l'association des laïcs amis des Oblats à Madagascar n'a pas encore vu le jour de façon formelle.

Le leitmotiv : tant absorbé par les activités de la mission et les activités pastorales, on a tendance à oublier l'association des laïcs engagés aux côtés des Oblats, on attend quelqu'un (un des missionnaires) pour le relancer.

La pérennité de l'association : si on érige une association et que celle-ci fleurisse seulement au départ, comme certaines autres associations existantes, il vaut mieux être prudent.

Les laïcs engagés ont déjà d'autres activités sous leurs mains, il est donc difficile de les surcharger par de nouvelles responsabilités.

En corollaire, les animateurs existent, mais on cherche un vrai leader qui assurera les objectifs, la finalité et la pérennité de l'association.

Le quotidien des laïcs, leurs difficultés journalières ne leur permettent pas de s'engager totalement au sein de l'association.

SUGGESTIONS POUR L'AVENIR

Quoi qu'il en soit, l'Association Missionnaire de Marie Immaculée (A.M.M.I.) verra le jour prochainement. On se penche là-dessus. Nous envisagerons les démarches ci-après :

- Conscientisation des gens sur l'utilité de l'Association.
- Réunion d'informations des personnes intéressées.
- Informations sur les Oblats, leur charisme et leur mission.
- Formation, éducation sur le but, les objectifs de l'association.
- Mise en place de la structure et du statut de l'association.
- Élection des instances dirigeantes.
- Planning d'activités.
- Mise en route de l'Association.

Marek Ochlak, OMI

Supérieur de la Délégation de Madagascar
omisupdel@moov.mg

Documenta

HISTORIQUE ET PERTINENCE DE L'INSTITUT AFRICAIN DES SCIENCES DE LA MISSION (IASMI)

JEAN-PIERRE BWALWEL, OMI

L'Institut Africain des Sciences de la Mission est né du Theologicum dénommé Institut Saint Eugène de Mazenod (ISEM). C'est pourquoi l'historique relate d'abord les débuts de cet Institut.

INSTITUT SAINT EUGÈNE DE MAZENOD

Avec la célébration, le 8 septembre 1981, du cinquantième anniversaire de l'arrivée au Congo des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, la Province oblate du Congo célébrait en même temps la naissance d'une nouvelle génération d'Oblats congolais. La nécessité de leur formation s'est imposée comme une tâche urgente et prioritaire, un véritable ministère dans lequel la Province du Congo et la Congrégation tout entière avaient à engager énergie et savoir-faire.

Après un temps de recherche, le projet de fonder un théologat fut approuvé par l'Administration générale sur proposition du Conseil provincial de 1979. Du nom de notre Père Fondateur, le théologat Eugène de Mazenod ouvrit ses portes le lundi 18 octobre 1982, en présence du Pro-Nonce Apostolique, Monseigneur Uhac. Et les cours commencèrent le lendemain, avec cinq étudiants oblates, dans une salle du scolasticat des Frères des Ecoles Chrétiennes, en attendant la fin des travaux de construction du scolasticat oblat.

En octobre 1983, cette première promotion passait en deuxième année, enrichie de la présence d'un étudiant non oblat, un Xavérien. La

nouvelle année académique inaugura en même temps les installations du théologat dans l'enceinte actuelle du scolasticat des Oblats à Kinshasa-Kintambo. Dès cette année-là, on décida d'ouvrir les portes du jeune Institut à toutes les congrégations religieuses œuvrant au Zaïre (actuelle République Démocratique du Congo). Les premiers à y être accueillis furent les Xavériens, les Carmes Déchaux, les Trappistes, les Lazaristes et les Prémontrés. Au fil des années, plusieurs autres congrégations religieuses y firent leur entrée.

UN COLLOQUE FONDATEUR SUR LA MISSION

L'Institut Saint Eugène de Mazenod est affilié à l'Université Pontificale Urbanienne (P. U. U.) par le décret Prot. 366/A/92 du 8 avril 1992 de la Sacrée Congrégation pour l'Education Catholique. En février 1994, il organisa un colloque international sur le thème « Les nouveaux appels de la mission ». Plusieurs autorités ecclésiastiques et de nombreux théologiens et spécialistes de renommée y participèrent. Parmi ceux-ci, citons notamment : le Cardinal Etsou, Archevêque de Kinshasa ; le Nonce Apostolique au Zaïre, Mgr Fautino Munoz Sanchez ; Mgr Tharcisse Tshibangu, Evêque de Mbuji-Mayi ; le Révérend Père Marcello Zago, Supérieur général des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ; les théologiens Buhlmann, Claude Geffré, François Kabasele, René De Haes, Oscar Bimwenyi, René Luneau, David Power, Paolo Archiati, Fabio Ciardi ; l'africanologue Marie-Viviane Tsangu, et autres.

Au terme de ce colloque tenu du 20 au 26 février 1994 et à la lumière de ses recommandations, la nécessité de fonder un Institut des Sciences de la Mission au cœur du continent africain, plusieurs fois démontrée antérieurement par feu le Cardinal Joseph Albert Malula, fut établie et reconnue par tous. Car il s'agissait de combler une lacune : il n'y a pas, dans toute l'Afrique catholique francophone, un lieu de recherche et d'enseignement consacré à la mission, réalité qui a donné naissance à l'immense et importante chrétienté africaine actuelle. L'Institut Africain des Sciences de la Mission était ainsi né. Dès le départ, les participants au colloque précité optèrent pour l'appellation Institut Africain des Sciences de la Mission (l'IASMI) de préférence à l'Institut Africain de Missiologie¹.

Déjà, le pouvoir organisateur de l'Institut envisageait l'organisation d'un cycle supérieur complet en sciences de la mission. À cet effet, les démarches furent entreprises auprès de l'Université Pontificale Urbainienne pour demander l'agrégation à la Faculté de Missiologie de cette université. L'Institut Africain des Sciences de la Mission (l'IASMI) a été donc agréé par le décret Prot. 860/2004 de la Congrégation pour l'Éducation Catholique. Devenu Institut autonome au sein de l'Institut Saint Eugène de Mazenod, l'IASMI est ouvert à tous les agents pastoraux africains et étrangers désireux d'acquérir une formation appropriée sur l'Afrique et le travail qui s'y accomplit. Il est régi par des statuts particuliers et fonctionne avec un programme d'études qui lui est propre.

Conformément aux nouvelles Normes de la Congrégation pour l'Education Catholique, il organise un cycle de licence sur une durée de trois ans dont une année de *graduat* unique et deux pour la licence proprement dite.

COLLABORATION POUR LA FORMATION MISSIONNAIRE

En communion avec l'Église universelle, l'IASMI entend maintenir une étroite collaboration avec l'Église locale au niveau de la formation missionnaire. A cet égard, il a conçu deux modules de programmes :

Pour les missionnaires arrivant en République Démocratique du Congo ou en Afrique

Étalé sur quelques mois (Octobre – Février ; Mars – Juin), ce programme a pour objectif d'assurer aux missionnaires débutant en Afrique une connaissance précieuse non seulement des réalités des Églises locales, mais aussi de l'histoire, de la culture, des traditions et des langues de différents peuples auprès desquels ils travailleront. Les documents de la Conférence épiscopale, la théologie et la philosophie africaine, l'histoire de la mission au Congo, la liturgie congolaise, la pastorale et la catéchèse au Congo, l'évolution politique du pays, la communication interculturelle, sont entre autres les thèmes abordés dans ce module de formation.

POUR LES MISSIONNAIRES PARTANT DU CONGO OU DE L'AFRIQUE

Pour mieux assurer sa tâche, il faut y être préparé. La première préparation, nous le savons, est cette disposition intérieure qui rend la

personne disponible pour la mission qui lui est confiée. Pour mieux favoriser l'intégration des missionnaires congolais ou africains qui vont à l'étranger, l'Institut Africain des Sciences de la Mission organise un programme d'initiation, étant convaincu qu'ils recevront une formation adéquate une fois arrivés sur leurs terres de mission. Dans ce programme est traitée notamment la question de la Mission d'aujourd'hui, de la spiritualité missionnaire, de la missiographie, de voies de la mission...

POUR RÉPANDRE L'ESPRIT MISSIONNAIRE

Et pour mieux raviver l'esprit missionnaire auprès du peuple, l'Institut Africain des Sciences de la Mission offre deux instruments importants de travail : *La revue Africaine des Sciences de la Mission (RASM)*.

Parue dès décembre 1994, cette revue scientifique semestrielle diffuse la réflexion et les recherches faites au sein de l'Institut Africain des Sciences de la Mission et vulgarise les contributions d'autres missiologues. *La Chaire Cardinal Malula (CCM)*

La Chaire Cardinal Malula organise trimestriellement une série de conférences sur des sujets d'actualité liés au travail missionnaire. Depuis la fondation de cette Chaire en 1994, 44 sessions se sont déjà tenues sur des thèmes variés et donnés par des spécialistes de renommée tant nationale qu'internationale.

Ce bref historique que nous venons de brosser sur l'Institut Africain des Sciences de la Mission (l'IASMI) montre en même temps la pertinence d'une telle œuvre missionnaire au cœur de l'Afrique. Car il est utile qu'il y ait, en Afrique, de plus en plus missionnaire, des centres de recherche où s'élaborent des études et la réflexion sur le fait missionnaire.

Jean-Pierre Bwalwel, OMI

Directeur de l'Institut Africain des Sciences de la Mission
jpbwalwel@yahoo.fr

¹ Cf. *Revue Africaine des Sciences de la Mission*, n° 1, p. 34.

MISSION DES OBLATS AU CONGO-BELGE APERÇU HISTORIQUE DEPUIS LA FONDATION (1931-1941)*

GEORGES PESCHEUR, OMI

POURPARLERS AVANT ACCEPTATION EN 1931

En 1905, le Roi Léopold II lui-même offrit au RP. Delouche¹, provincial, un établissement au Katanga. Cet honneur fut décliné faute de sujets. En 1925, la S.C. de la Propagande, sur l'initiative du département des Colonies, demanda à l'Administration générale d'accepter une mission au Congo. Cette offre fut déclinée comme plus haut.

En 1926, pendant le Chapitre général, le RP. Pescheur², provincial, prépare la fondation du Congo. Il s'adresse au RP. Villeneuve, provincial du Canada, desservant le Basutoland, et lui dit qu'il nous fallait une mission au Congo comme les autres congrégations, mais que pour cela, il avait besoin des missionnaires belges qui étaient au Basutoland. Le P. Provincial du Canada répond : « Bien volontiers puisqu'il s'agit du bien de la congrégation et de la prospérité de ses œuvres. »

* Document inédit. Cf. Archives de la Maison générale OMI, Rome. Georges Pescheur, OMI, auteur de cet article, né en 1905, a été missionnaire au Congo de 1933 à 1939. Il y a donc vécu six ans. Déjà en 1905 le père Cyprien Delouche, OMI, premier supérieur provincial de la Province belge, pensait à une mission au Congo (belge; maintenant RDC). En 1926 on en parlait de nouveau avec le provincial belge de ce temps-là, le père Lucien Pescheur, OMI, mais seulement en 1930 les pourparlers avec les Jésuites entrèrent dans une phase décisive. C'est surtout le père Paul Praet, OMI, provincial de la Province belge de 1929 à 1932, qui réalise la démarche. La Propaganda Fide à Rome donne le feu vert aux Oblats le 5 mars 1931. Le premier missionnaire oblat belge au Congo est le père Eudore Hubert, auparavant missionnaire en Afrique australe. Deux autres anciens de Basutoland (maintenant Lesotho) le suivront en 1932: les pères Joseph Picard et Alphonse Bossart. De Belgique arrivent 8 Oblats (six pères, un scolastique et un frère). A la fin de 1932 il y a donc déjà 11 Oblats au Congo. Ils travaillent avec les six missionnaires jésuites qui, après deux ans, laissent aux Oblats les trois missions catholiques situées dans l'Est du Vicariat du Kwango: Ipamu, Mwilambongo et Kilembe. (*Daniel Corijn, OMI*)

En 1930, l'autorisation fut accordée par l'Administration générale : alors le RP. Praet³, provincial, s'adresse au RR.PP. Estève et Pierlot⁴. Ce dernier s'aboucha avec le ministère des colonies très désireux de voir les missions catholiques belges se développer pour contrecarrer l'influence protestante étrangère. On envisagea plusieurs régions, la région de Lulua-Katanga, desservie par les Capucins, laquelle fut signalée. D'autre part, le RP. Perbal⁵ nous signalait, le 9 juin 1930, comme région intéressante, le sud du Kwango ; l'Ulua-Katanga, le Stanley-Falls, le Haut-Kasaï, l'est de Léopoldville, une partie de Coquilathville, la Lomami dans la Nouvel-Anvers, le Lulua-Katanga seul était recommandé. Le 5 août 1930, le RP. Estève écrivait avoir reçu un accueil favorable de principe des Franciscains. L'entrevue avec les Franciscains nous montrèrent que leur province belge pouvait faire face à toutes les nécessités présentes et futures de ces régions. Le 3 octobre, le RP. Perbal commence les démarches chez les Pères Jésuites ; mais il s'adresse d'abord au Procureur des Scheutistes à Rome. Le RP. Provincial alla trouver le RP. Van den Hove, Assistant général pour le Congo ; démarche qui laissa peu d'espoir, car la S.C. de la Propagande venait de confier une partie du Vicariat de Mgr. de Clerk, au Nord du Haut-Kasaï, aux RR.PP. Passionnistes, préfecture actuelle de Tshumbe.

Dans le courant d'octobre, le RP. Provincial rencontre sur le quai du quartier Léopold le RP. Stinglamber, SJ., lorsque arriva le RP. Misson⁶, provincial pour le sud de la Belgique. Le RP. Misson, au cours du voyage, annonça sa prochaine visite au Kwango. C'était peut-être indiscret, mais le RP. Provincial se mêla à la conversation et lui dit : « Si jamais vous trouvez une place pour nous, o.m.i., nous serions heureux de vous aider dans votre ministère. » Le RP. Misson en prit note, et ce fut tout. Le 14 novembre, le RP. Coulet, secrétaire des missions jésuites à Rome, écrivit au RP. Misson au Congo de s'entendre avec Mgr. Van Hée⁷ pour trouver une place. Le 25 novembre arrivait à Jambes, le RP. Lambrette⁸, supérieur religieux de la Mission du Kwango. Il venait annoncer de la part du RP. Misson que nous serions les bienvenus au Congo et demandait de cesser les pourparlers avec les Scheutistes. Le 27 novembre, le RP. Lambrette écrivait : « Mgr. Van Hée, Vicaire Apostolique du Kwango, me parle d'une cession d'une partie de son vicariat à votre congrégation. Il envisage l'est de la Kamtcha avec les 3 postes : Ipamu, Mwilambongo, Kilembe. Il faudra que le Délégué Apostolique

donne son avis, etc, etc. » A la S.C. de la propagande à Rome, Mgr. Chiavoli disait au RP. Perbal : « Allez au Kwango. » (Lettre 16-11-30)

L'administration générale décida que le RP. Hubert⁹ irait sur les lieux s'entendre avec Mgr. Van Hée, avec l'agrément de Mgr. Martin (9 décembre 1930) ; nos futurs missionnaires resteraient sous la juridiction de la province belge. Le même jour, Mgr. de Clerck¹⁰ annonçait qu'il nous céderait, dans quelques années, Brabanta et le Kasai. Restait à trouver le personnel nécessaire. Les RR.PP. Jésuites demandaient 6 pères dès le début. Où les trouver ? Le RP. Hubert seul pouvait quitter le Basutoland. Le 19 janvier 1931, le RP. Lambrette, SJ écrivait : « Mgr. Van Hée s'inquiète qu'on demande votre concours ailleurs. Maintenez-lui la priorité. » Rentré le 19 janvier 1931 du Congo, le RP. Misson explique pourquoi Mgr. Van Hée nous cérait l'est de la Kamtcha, parce que, disait-il, le sud, c'est : « le plus sale morceau » et il ne voulait pas nous créer des difficultés financières dès le début. Il se montra très « chic ». Le délégué apostolique approuva. Le 21 février, lettre officielle du RP. Misson au nom de Mgr. Van Hée, nous cédant le territoire avec les 3 postes mentionnés plus haut, d'accord, disait-il, avec son conseil le T.R.P. (Général) Ledochowski, SJ. « Venez le plus tôt possible ». Le 26 février, l'administration générale demande l'approbation au préfet de la Propagande. Le 5 mars arrivait une lettre officielle : « C'est accordé ». Le 26 mars, l'administration générale donnait l'obédience au RP. Hubert qui quittait le Basutoland le 19 juin pour arriver à Ipamu le 19 juin¹¹. Le 2 septembre 31, première caravane : les RR.PP. Adam J-B. et Renson¹². Le 20 décembre 31, le RP. Picard¹³ quittait le Basutoland pour arriver à Ipamu le 9 janvier 32. Le 15 septembre 32 arrivait le RP. Bossard¹⁴. La même année, en mai 32, le RP. Novalet et le FR. Deville³⁷, en septembre 32, 4 Pères : Nizet, Simon Charles, Simon Louis, et le Fr. Pison¹⁵. Ainsi, la promesse faite à la S.C. de la Propagande de fournir 4 à 5 Pères par année était remplie. Mgr. Van Hée, bien avant l'arrivée du RP. Misson avait pensé aux Oblats, qu'il connaissait personnellement comme très grands missionnaires de réputation. (« Vos Pères, dit-il, au Kwango, donnent pleine et entière satisfaction ; ils sont dociles et pieux envers l'autorité ecclésiastique ; leur travail sera fructueux et béni par Dieu »). Les PP. Oblats resteront sous la juridiction de Mgr. Van Hée jusqu'à ce que les œuvres soient suffisamment développées pour fonder une nouvelle mission.

SITUATION À L'ARRIVÉE

La région qui nous est réservée forme la bande du Kwango et la bande ouest de la province civile du Kasai. Elle est bornée au Nord par le Kasai qui coule dans la direction N-O, S-E. Elle est enserrée entre ses deux affluents : la Kamtscha et la Loange à l'est et au sud. Elle ressemble donc à un trapèze dont la superficie serait d'environ 21.000 km².

Le Kasai en général est une région accidentée avec de nombreuses rivières qui coulent du sud au nord ; de nombreuses chutes interrompent le cours. On y aborde par la rivière Kasai, un des plus gros affluents du Congo. Le bateau ayant passé l'entonnoir du Kwa s'engage sur le Kasai ; on passe au large de Wombali, résidence de Mgr. Van Hée ; ensuite Bandundu où on double le confluent du Kwango. Tout le long du parcours, le Kasai est bordé de forêts très épaisses avec ses nombreuses lianes et de rochers. Après quoi, le fleuve, quittant ses chutes, redevient calme. Plus de forêts jusqu'à Eolo au confluent de la Kamtscha. Après Eolo, la forêt équatoriale reprend toute sa vigueur. C'est là notre rive ; de l'autre côté, le vicariat de Léopoldville, avec ses immenses marais visquex et son fouillis de végétaux se décomposant dans la boue ; marais peu peuplés d'hommes, mais où foisonnent les reptiles de toutes sortes. Quittons le Kasai. C'est la vallée de la Kamtscha qui nous borde à l'ouest, vallée spéciale qui nous intéresse au point de vue de la flore, avec ses myriades de moustiques. Puis la vallée de la Lubué, peu sympathique. Enfin celle de la Loange, fleuve torrentueux se déversant dans le Kasai. Aucune chute ; courant violent et rapide. La Loange forme une vraie frontière naturelle au point de vue botanique et au point de vue de la faune. Le chef-lieu où réside l'administrateur territorial se trouve à Idiofa, avec un agent territorial à : Manghay, Idiofa, Kibwadu, Lubué, Kilembe. Au point de vue administratif, le territoire dépend du district du Kasai. Il est habité par 300.000 Indigènes, et sa superficie atteint les 2/3 de la Belgique.

Le territoire qui nous est confié a comme limites précises au nord la rivière Kasai, à l'est et au sud la rivière Loange, à l'ouest la rivière Kamtscha.

Au point de vue religieux, 3 missions catholiques : Ipamu, entre le Kasai et Kibwadu avec 4 Sœurs de Saint François de Sales de Leuze, et Kilembe au sud. Ipamu date de 1922, Kilembe, 1923, Mwi-lambongo, 1926.

Trois missions protestantes font concurrence aux missions catholiques et sont partagées à peu près de la même façon. En 1926, ce territoire comprenait 2.441 catholiques et 7.865 catéchumènes. En 1928, 10.306 catholiques. En 1926, il y avait 6 prêtres, 245 catéchistes instituteurs, 1.311 enfants dans les écoles primaires, 7.312 dans les écoles rurales, 1.111 baptêmes, 13.729 confessions, 38.715 communions. La mission d'Ipamu, située plus au nord fut fondée en 1922 par le P. Vanderyst, SJ., mort à Ipamu. Cette mission, fondée après celle de Pangu, fut incendiée par un RP. Scheutiste furieux de devoir céder ce territoire aux RR.PP. Jésuites. En 1926, Ipamu était la mission la plus importante : 1.823 catholiques, 96 catéchistes instituteurs, 2.556 enfants d'écoles. La mission de Mwilambongo date de 1926 et succède à l'ancienne mission d'Idiofa avec 447 catholiques, 3.883 catéchumènes, 108 catéchistes instituteurs ; mais cette mission, à cause de ses écoles, se développera plus rapidement que celle d'Ipamu. La mission de Kilembe, au sud, est la moins avancée : en 1928, elle comptait seulement 1.622 catholiques. Seules deux premières missions ont des Sœurs. Pas d'hôpitaux, sinon un docteur de l'Aide médicale aux Missions, résidant à Louvain ; pas de séminaires sinon le petit séminaire de Wombali.

À l'arrivée des PP. Oblats en 1931, la Mission d'Ipamu était dirigée par le RP. Van Tilborg et Struyft, SJ., ce dernier le grand manitou pour Ipamu. A Mwilambongo, le RP. Van Namen, SJ., et Biebyck. A Kilembe, le RP. Foubert et de Pierpont¹⁶. Le RP. Hubert se fixa à Ipamu avec le RP. Adam J.-B. Le RP. Renson à Kilembe ; le RP. Picard à Mwilambongo.

D'accord avec les RR.PP. Jésuites, les Oblats se mirent au travail. À Ipamu, le P. Struyft, grand manitou, avait employé le « compelle intrare » de St Paul, c'est-à-dire qu'il ralliait les bonnes volontés, et de sa voix puissante rappelait à l'ordre. Le recrutement des catéchumènes se faisait de la manière suivante : 2 jours avant de partir en brousse, le P. Struyft se faisait annoncer. À son arrivée, il demandait quels étaient ceux qui voulaient venir à la mission ; mais ces païens cent pour cent ne se présentaient que peu nombreux. Alors le P. Struyft les faisait prendre de force par ses hommes, surtout les garçons et filles, les chargeait plein sa camionnette et les conduisait triomphalement à la mission centrale. Gare aux païens qui auraient osé venir réclamer leurs enfants, car ils se feraient rosser d'importance. Je dois dire que parmi ces enfants,

quelques-uns sont arrivés au baptême. C'étaient les débuts, il fallait s'imposer aux païens par le prestige ; c'est ce qui excuse un peu cette façon brutale d'agir à l'égard de ces Badinga, Balori, Bangoli, tous d'origine bantoue -bantous des forêts- donc gens très rudes.

À Mwilambongo, le P. Van Namen employait un peu la même méthode, mais moins rudement ; car les Babunda qui occupent cette région – d'origine bantoue également, bantous des plaines – étaient revêches à la civilisation.

À Kilembe, le P. Foubert employait la même méthode, car les Bapende et les Baschilele, étaient des peuples très hostiles aux européens. Par ce procédé, nos 3 missions étaient bondées de catéchumènes, c'était la centralisation à outrance. En dehors de cela, les P. Jésuites plaçaient quelques catéchistes dans les villages païens.

En 1933, lors du départ des PP. Jésuites, la méthode va varier quelque peu. Le P. Hubert va s'efforcer de fonder de nombreux postes secondaires pour décentraliser, pour dégorger les missions centrales ; il lui sera d'autant plus facile de le faire que de nouvelles recrues sont venues d'Europe et que pour les 3 Missions, il y a 11 pères et 1 Frère convers. Voyons maintenant quelles sont ces premières difficultés.

Premières difficultés

La mission d'Ipamu est reliée à Mwilambongo et à Kilembe par une route interprovinciale qui équivaut non à nos boulevards asphaltés, mais à un vulgaire chemin de terre, chemin unique creusé de profondes ornières (j'en ai fait l'expérience et failli me tuer en moto) ; ces ornières comblées çà et là de bottes d'herbe sèche. Ce chemin devient un simple sentier de brousse au milieu de buissons et de hautes herbes quand on quitte la route pour atteindre un village écarté. C'est la route automobile, l'unique voie motocyclable. En dehors de cette route, uniquement des sentiers broussailleux ou la forêt épaisse suivant que l'on circule dans la forêt d'Ipamu ou de Mwilambongo et la plaine, dans la mission de Kilembe. La plupart des voyages se font en « tippoy », unique moyen de locomotion où il n'existe pas de route automobile. C'est un fauteuil posé sur deux tiges de bambous entre lesquelles s'attèlent les porteurs. Gais le matin, les porteurs deviennent tristes après 6 heures de marche. Récitez votre bréviaire, faites vos exercices, il vous reste encore assez de temps pour vous rendre compte que vos coursiers vous bousculent de plus en plus. La fatigue les harassant davantage, ils se mettent à chan-

ter des mélodies en ton mineur, accompagnés de coups de grelots. Ils chantent tout ce qui leur passe par la tête : « Ah ! le baptême, quand donc aurons-nous le baptême ! Que le Père est lourd à porter ! » Au beau milieu de leur mélodie, sans raisons apparentes, ils poussent des cris qui n'ont rien d'humain : il ne faut pas s'étonner, c'est pour s'exciter, se donner du courage. Parfois, ils vous poussent à fond de train dans un réseau de lianes obstruant la piste, une nuée de fourmis s'abat sur vous, vous pestez, ils rient et toujours au pas de course, continuent à vous porter d'arbre en arbre, d'obstacle en obstacle. Le sentier tortueux défile entre les hautes herbes, ployant sous l'eau qui vous gifle et vous mouille. Mais le soleil est chaud, pesant, les hommes ruissellent sur le tippoy, on cuit ; les herbes vous mouillent encore, mais c'est avec la sueur des porteurs. Le plein midi approche, et l'étape aussi. Et le Père s'en va de village en village pour visiter les chrétientés disséminées un peu partout. Le climat de notre région est exténuant, il fait chaud, très chaud : car Ipamu est au 4^e latitude-sud, Mwilambongo au 5^e et Kilembe au 6^e ; de sorte que le soleil darde ses rayons presque droit sur nos têtes. De plus, le climat est humide par suite des nombreux marais. La chaleur varie suivant les 4 saisons. Petite saison des pluies, moins chaude, 15 septembre à Noël ; petite saison sèche, 1^{er} au 8 janvier. Grande saison des pluies avec de nombreux orages et tornades, de janvier à mai. En cette saison, la température monte parfois jusqu'à 75° au-dessus de zéro au soleil et 50° à l'ombre. La grande saison sèche plus supportable, chaleur moins accablante parce que moins orageuse et par suite du brouillard le matin. Ces voyages sont assez pénibles à cause de la chaleur, voyages de 15 jours, 3 semaines, 1 mois de brousse, mais qui sont indispensables pour opérer un bien sérieux et durable. En brousse, la nourriture est réduite à sa plus simple expression : un peu de pain, café, parfois une soupe, peu de manioc et de la viande de chasse, repas souvent rudimentaires, car on est pressé de besogne et le boy s'en moque, lorsqu'il n'est pas surveillé. Voilà les voyages au début de notre mission. Ajoutez à cela les difficultés qui surgirent sur la méthode d'apostolat.

Les RR.PP. Jésuites, comme je l'ai cité précédemment, centralisaient à outrance. Tous les Noirs devaient venir à la mission ; en dehors de cela, quelques écoles de brousse. Dans l'impossibilité de faire de nombreux voyages en brousse ; le travail étant trop absorbant dans la mission centrale. Au départ des PP. Jésuites en 1933, le RP. Hubert mo-

difia un peu en créant de nombreux postes secondaires pour dégorger les missions centrales. Cela allait déjà mieux, mais quelle ligne de conduite adopter pour les postes secondaires ? La pénurie des missionnaires ne permettait pas d'y installer un Père à demeure. Qui serait admis dans ces postes secondaires ? Nous étions séparés des Jésuites, mais nous restions sous la houlette de Mgr Van Hée, un grand théologien, un saint et grand ami des Oblats, très simple, paternel et inspirant la confiance.

Mgr Van Hée, en bon théologien, et se basant sur son expérience personnelle de 30 ans de mission à travers tout le pays, rédigea des lois, que tous les missionnaires sous sa juridiction devaient suivre comme ligne de conduite dans leur ministère. Je dois dire à la louange de notre congrégation que les Oblats les observèrent fidèlement, scrupuleusement, et même un peu trop à la lettre, car cela nous créa certaines difficultés ; tandis que les vieux pères Jésuites réfractaires ne voulurent point admettre cette nouvelle méthode. Ils écrivirent à Rome en faisant valoir leurs objections et Mgr Van Hée se décida alors à se rendre personnellement à Rome pour expliquer sa ligne de conduite. Hélas, sa méthode, excellente en principe, mais peu pratique, fut désapprouvée, quoique louangée deux mois avant par le Délégué apostolique. On le pria de démissionner.

La nouvelle méthode consistait en ceci : dégager la mission centrale, non seulement en créant des postes secondaires, mais de nombreuses écoles en brousse. Auparavant, les Noirs -postulants, catéchumènes, garçons, fillettes, ménages- tous étaient admis directement à la mission centrale, restaient deux ans à la mission, ensuite recevaient le baptême et retournaient chez eux. Or, d'après la nouvelle méthode, ne seront admis à la mission centrale que, premièrement : les garçons et les filles après avoir passé deux ans de postulat dans les écoles de brousse et 5 ans à la mission centrale pour y suivre les cours d'après le programme du gouvernement.

Les jeunes hommes devront suivre un an de postulat dans l'école de brousse, deux ans au poste secondaire, comme catéchumènes, six mois seulement à la mission centrale, ensuite recevront le baptême. Pour les mariés, ils devront fréquenter le catéchisme régulièrement pendant un an dans l'école de brousse, et régleront leur situation matrimoniale, avant de rentrer au poste secondaire où ils resteront un an ; un an à la mission centrale, ensuite ils recevront le baptême. Pour les mariés, le mariage naturel est valable le jour où ils entrent à la mission centrale, et

comme je viens de le dire, il faut qu'ils aient liquidé les autres femmes et remboursé les dots.

On comprend aisément que les vieux Pères jésuites ayant trente ou trente-cinq ans de brousse ne voulurent point se plier à ce règlement compliqué et qui pouvait avoir de fâcheux résultats. Magnifique en principe, mais peu pratique ; c'est ce qui fit que dans nos missions, on voulut appliquer le règlement sans aucune transition. Résultat : pendant deux ans, nos missions se vidèrent, plus de jeunes gens, plus de mariés, car ils voulaient bien faire le tout à la mission, mais pas dans leur village ; c'était trop long comme probation.

En 1935, lorsque nous fumes détachés des Pères Jésuites, on abandonna la méthode préconisée par Mgr Van Hée et l'on tenta d'appliquer les mêmes méthodes qu'au Basutoland. Le résultat ne fut pas plus heureux, car nos Noirs sont de tribus variées, de coutumes et de mœurs différentes les unes des autres. Il était impossible d'adopter une méthode unique d'apostolat comme au Basutoland. Ce n'est donc qu'après tâtonnements, au fur et à mesure que les Pères eurent pris contact avec les différentes tribus, leurs mœurs et coutumes propres, après études de celles-ci, que la méthode rationnelle et fructueuse fut trouvée. Sans doute dans des variantes pour les différentes tribus. On décentralise donc, on crée de nombreux postes secondaires et surtout de très nombreuses écoles rurales, régionales, et une école normale.

Nos écoles, au début, très peu nombreuses, uniquement écoles rurales et celles des missions centrales ; ces écoles rurales étaient peu nombreuses par suite du manque d'instituteurs noirs capables et aussi par manque de ressources. L'école est le criterium de l'apostolat du missionnaire ; il nous faut avant tout des écoles, de bonnes écoles, c'est une question de vie ou de ruine pour l'avenir. Inutile de baptiser à outrance, si nous n'avons pas un nombre correspondant de catéchistes, formés, capables de les guider, de les instruire, eux-mêmes et leurs enfants. Les chrétiens abandonnés à eux-mêmes retomberaient rapidement. Pour fonder une école rurale, il faut trois éléments essentiels : 1) l'acquiescement de la population adulte, au début très difficile à obtenir ; 2) l'assurance de pouvoir rétribuer pécuniairement le travail de l'instituteur ; 3) la possession de bons instituteurs. Ces trois points essentiels firent souvent défaut dans les débuts. Ecoles peu nombreuses, manque de ressources, manque d'instituteurs bien formés.

Une autre difficulté est le manque de personnel missionnaire ; personnel trop restreint pour une région qui équivaut aux 2/3 de la Belgique ; les missionnaires devant défricher, construire des écoles, visiter les chrétiens, baptiser, faire le catéchisme.

Une autre difficulté du début : le manque de finances nécessaires. Mgr Van Hée voulut se montrer chic à notre égard en nous cédant les six postes cités plus haut, car un de ces postes possède une huilerie et par la vente de l'huile de palme, on arrive à retirer quelques ressources pour les missions. La culture du café, hélas, celle-ci de peu de rapport, le café congolais étant à tort déprécié sur les marchés ; les subsides alloués par l'Etat pour les écoles : 660 francs par an alors qu'il faut, pour payer les constructions, les instituteurs et le matériel didactique. Ces difficultés financières existaient au début et existeront toujours au fur et à mesure du développement des missions. Si l'on dit que l'argent est le nerf de la guerre, cela est vrai a fortiori pour le développement des missions.

Difficultés de la part des sorciers, hostiles aux européens et à toute civilisation blanche. Il existe une grande différence entre les féticheurs Ndoki et les guérisseurs, médecins indigènes, c'est-à-dire Nganga Nkisi. Ces derniers guérissent au moyen d'herbes et de fruits, remèdes de leur mixture, ils fabriquent et vendent des amulettes de toutes sortes, les unes se portant au cou, les autres autour des reins, dans les cheveux, aux bras, aux chevilles, etc. Chacune d'elles a sa fonction particulière : les unes protègent contre les revenants, les autres donnent force et santé. Malgré la confiance du Noir, il arrive que le remède et l'amulette soient nuls. Dans ce cas, le Nganga Nkisi use des explications les plus ingénieuses pour réduire son client au silence. Si le malade vient à mourir, on fait appel au féticheur, c'est-à-dire au sorcier. Celui-ci opprime le Noir, exploite sa crédulité, son impressionnabilité et cela pour s'enrichir. C'est une sorte de pontife que l'on respecte en tremblant, il rend les forces occultes favorables ou défavorables et son intervention seule donne efficacité aux fétiches. Ces fétiches sont suspendus dans leurs demeures, dans les plantations pour écarter les voleurs ; à l'entrée du village, pour le mettre à l'abri des incursions néfastes, les féticheurs se servent de la suggestion pour parvenir au but. Selon la gravité des cas, le sorcier pratique deux rites différents pour prendre ses oracles. Le rite de l'Ikok et le rite de la Mfwe (terrine). L'Ikok est une boule creuse de fruit évidé, cueilli dans la forêt. Cette boule contient de la terre blanche

par laquelle l'esprit donne la réponse à toutes les questions du sorcier. Quelqu'un est-il souffrant, il va trouver le sorcier. Celui-ci enfle l'Ikok le long du cordon et lui dit : « Si c'est un mal de tête, reste en haut, si c'est grave, viens en bas ; si le malade doit mourir, reste en haut. » Le mal connu, ainsi que sa gravité, le sorcier recherche le coupable, et si le cas est grave, il emploie le grand rite : la Mfiwe (terrines) remplie d'eau claire. Il emmène son client dans la forêt, et devant la terrine, siffle dans une corne d'antilope pour évoquer son génie.

Son visage s'illumine ou s'assombrit ou se met en colère selon l'oracle saisi dans le liquide magique. Il frappe l'eau avec une flèche, des imprécations, des malédictions. C'est certain que le coupable est frappé à mort au même instant. Ou bien le sorcier vient lui-même dans le village du coupable, se revêt de peau de léopard et de peau de singe noir et blanc, se trace des traits blancs sur tout le corps, s'attache des grelots aux genoux et aux chevilles. Il est horrible à voir et fait frémir les Noirs. J'ai eu moi-même l'occasion d'en voir arriver un, mais qui décala à une triple vitesse. Il arrive, danse une danse folle, impressionnante, et prononce la sentence de mort qui va suivre cette ronde diabolique. Cette danse se ralentit et ses yeux se posent sur le coupable. Il est perdu. Tout le clan le sait. Mais parfois, les accusés sont rebelles, alors a lieu l'épreuve du poison, où la dose est faite par le conseil des anciens. L'accusé accepte, et suivant la dose du poison, échappe ou meurt. Les Noirs ont une confiance illimitée dans leurs sorciers, et ceux-ci en profitent pour détruire le travail du missionnaire, empêcher les enfants d'aller à l'école, car ils savent que le catholicisme, les écoles, feront couler son prestige et dévoileront sa fourberie.

Autre obstacle : les chefs païens. Tous ces chefs sont des ennemis de la religion catholique, car elle diminue leur autorité en libérant leurs sujets. Plus d'un se reporte avec envie vers le temps où il était entouré du respect terrorisé de tout le clan. N'ayant pas à craindre les représailles des Blancs, il usait avec despotisme de son autorité. La moindre peccadille entraînait parfois la peine de mort. Alors, aussi, il éprouvait cette cruelle jouissance, à la pensée qu'à son dernier jour, il serait pleuré par ses nombreuses femmes ; car la coutume exigeait que toutes les épouses et tous les esclaves du tyran le suivent dans la tombe. Telles furent les funérailles du Grand chef Nkirindjim, chef des Badinga : quinze esclaves vivants furent enterrés sous le cercueil du grand Roi au

roulement des gonds, des danses guerrières et des pleurs déchirants de femmes ; vision d'épouvante et de barbarie.

Un autre grand obstacle à la civilisation, ce sont les Blancs. Agents de l'État, commerçants, qui loin d'être des civilisateurs, à part quelques rares exceptions, donnent le mauvais exemple et se méconduisent. De plus, certains, attirés par l'appât du lucre, emploient sans vergogne les enfants de nos écoles pour leurs huileries. Les enfants alléchés par l'argent, les pièces d'étoffe, sur le conseil des anciens, s'absentent ainsi sans raison de l'école. De là situations parfois très difficiles à solutionner.

Parmi ces difficultés de notre apostolat, il en est quelques-unes sur lesquelles je me permets d'attirer votre attention. Tout d'abord l'épidémie de dysenterie qui fit des milliers de morts. Le RP. Renson racontait qu'en 1932, la mission de Mwilambongo fut vraiment encerclée par la maladie ; tout le monde s'enfuyait de la mission et en emportait les objets ; sur 1900 personnes, 1740 s'étaient enfuies. Plus de 3000 personnes demandent à entrer à la mission, mais à cause de la maladie qui fait rage, à cause de la rareté des missionnaires, 70 seulement ont pu être acceptées. Beaucoup avaient fait 12 à 14 heures de marche et ils étaient obligés de s'en retourner à la pensée que le missionnaire ne veut pas les recevoir. A chaque instant, nouvel assaut de demandes, on a barré les routes pour empêcher ces pauvres gens de venir. Les Missions sont isolées les unes des autres, défense par l'autorité administrative de sortir des postes et de visiter la brousse. Cette dysenterie dura plus d'un an, ce qui entrava considérablement notre apostolat. En 1933, une autre épreuve allait surgir : la révolte des Noirs contre les Blancs. Au sujet de cette révolte, où des milliers de Noirs furent décimés en guise de répression, on attribua cette révolte à bien des causes, mais la vraie cause est celle-ci : l'immoralité de trois Blancs à l'égard des femmes indigènes. Un de ces trois Blancs, Mr Ballot, de Gembloux, agent territorial, fut tué, dépecé et mangé par les Noirs. Ce crime fut le signal de la révolte contre les Blancs. Une seconde cause non moins importante, c'est l'exaction commise par les Blancs sur les Noirs, les traitant comme des bêtes ; pour ne citer qu'un exemple, j'ai eu, au cours de mes voyages de brousse, l'occasion de rencontrer un Blanc de la Compagnie du Kasāï, qui me raconta qu'au début de son séjour au Congo, ses compagnons de travail alignaient les Noirs sur une ligne, et ces pauvres Noirs servaient de cible pour l'essai de leurs fusils. Une troisième cause, c'est que cette

année 1933 était l'anniversaire de la fête rituelle de la circoncision qui a lieu tous les sept ans, fête antieuropéenne et présidée par le grand chef sorcier. À l'occasion de cette fête rituelle, l'année précédente, on prépare la fête, c'est-à-dire on dresse la liste de tous les enfants, garçons et filles âgées de 6 à 14 ans qui devront être circoncis. Lorsqu'arrive la date, tous les gonds battent à coups redoublés, annonçant que tous doivent se rendre en forêt à l'endroit indiqué d'avance, endroit secret, sauf pour les Noirs participant à la fête. Une fois rendus en forêt en assemblée générale, -je parle surtout de la tribu des Bapende, car les Badinga et les Babunda font aussi la circoncision, mais cela n'a pas lieu de façon aussi solennelle et en assemblée générale-, arrivés en forêts, les gonds frappent nuit et jour, les gonds de chaque village, annonçant ainsi l'ouverture de la fête rituelle. C'est au grand sorcier qui préside la fête, accompagné de ses satellites, que revient le privilège de déclarer que la cérémonie est ouverte. Alors a lieu tout d'abord une danse effrénée, danse mixte. Ensuite, le grand sorcier invoque les esprits qui doivent planer sur l'auguste assemblée. Viennent ensuite les différents groupes de garçons et filles auxquels on fait subir l'opération de force. Ils sont d'ailleurs enchaînés et bien gardés. L'opération terminée, on leur jette du poivre dans les yeux de sorte qu'ils deviennent comme fous. Ensuite, on les enferme par couple, chacun dans une petite hutte et là, ils doivent vivre pendant huit jours avec très peu de nourriture. Cette première épreuve terminée, ils doivent subir la bastonnade. Tout le monde se met sur deux rangs, et les enfants doivent passer un à un au milieu de ces deux rangées d'hommes qui, armés de gros bâtons, frappent à coups redoublés. Traitement inhumain ; beaucoup de ces enfants meurent dans le courant de ces supplices atroces. J'en ai vu qui, après ces cérémonies secrètes -aucun Blanc ne peut y assister-, j'ai vu, dis-je, de ces enfants dont le corps n'est qu'une cicatrice marquant les nombreux coups reçus. Pour empêcher les enfants chrétiens d'assister à cette cérémonie rituelle obligatoire, dans nos missions, nous avons fait choix d'un infirmier chrétien indigène qui, pendant les vacances, va faire les circoncisions à domicile. De la sorte, nos enfants sont en règle. C'est d'ailleurs une question d'hygiène, et aussi pour éviter l'immoralité qui préside à ces fêtes païennes.

Cette révolte eut des résultats très funestes pour nos missions ; tout le monde se sauvait ; il régnait une grande animosité contre les Blancs.

Le supplice qui devait leur être réservé était celui-ci : la castration, être lié sur une fourmilière, au soleil sans casque. Heureusement, cette révolte ne dura qu'un an, mais nos œuvres d'apostolat en souffrirent beaucoup, surtout nos écoles. Elles étaient complètement vides. Une autre épreuve, partielle celle-là, ce fut le mouvement communiste en 1938, et cela dans une partie de notre mission d'Ipamu. Cette région s'en ressentit très fort, désertion du poste et des écoles. Ce mouvement dirigé par un Blanc de Léopoldville fut vite réprimé. On relégua, on déporta les principaux chefs coupables, et le mouvement fut arrêté.

STATISTIQUES

	1931	1939
Superficie	20.000 km ²	42.000 km ²
Population totale	300.000	360.000
Population non chrétienne	284.000	284.000
Protestants	2.500	3.000
Catholiques	12.000	27.200
Catholiques blancs	27	85
Catéchumènes	8.500	21.800
Pères o.m.i.	3	31
Frères o.m.i.	6	6
Sœurs	8	19
Baptêmes d'adultes	30	950
Ecoles élémentaires et supérieures	96	340
Hôpitaux	0	3
Petits séminaristes	-	32
Grands séminaristes	-	1

Georges Pescheur, OMI

¹ Cyprien DELOUCHE, OMI, né en France en 1865. Ordonné prêtre en 1892. Quand la Province belge fut érigée en 1905, il en devient le premier supérieur provincial et il reste en cette fonction jusqu'à 1914.

² Lucien PESCHEUR, OMI, né en 1877, ordonné prêtre en 1899. Provincial de la Province belge de 1920 à 1929.

³ Paul PRAET, OMI, né en 1888, ordonné prêtre en 1911. Provincial de la Province belge de 1929 à 1932. A eu une voix décisive dans l'acceptation de la mission au Congo.

⁴ Augustin ESTEVE, Oblat français, né en 1880, dès 1923 Procureur auprès du Saint-Siège à Rome et dès la fin de 1931 quatrième Assistant general de la Congrégation. Eugène Pierlot, Oblat belge, né en 1879, missionnaire en Belgique (missions, retraites, octaves, triduums), bien connu et respecté.

⁵ Albert PERBAL, OMI, né en 1884, à partir de 1930 secrétaire des missions des Oblats, et de 1932 aussi professeur à l'Université Urbanienne à Rome. Missiologue de réputation internationale.

⁶ Père MISSON, SJ, Provincial jésuite pour le sud de la Belgique.

⁷ Sylvain VAN HEE, SJ, Vicaire Apostolique du Kwango, au Congo.

⁸ Père LAMBRETTE, SJ, Supérieur religieux de la mission du Kwango.

⁹ Eudore HUBERT, OMI, né en 1893, ordonné prêtre du diocèse de Namur en 1917, devenu Oblat après la prêtrise, missionnaire belge au Basutoland (maintenant Lesotho) depuis novembre 1924, premier Oblat au Congo; quitte l'Afrique australe avec l'accord de Mgr. Martin, omi, Administrateur apostolique de Basutoland.

¹⁰ Mgr. DE CLERCK était évêque de tout le Kasai.

¹¹ Le père Hubert quitte le Basutoland le 19 juin 1931 pour arriver à Ipamu (Congo) le 12 juillet (pas: le 19 juin).

¹² Jean-Baptiste ADAM, OMI, et Edmond Renson, omi, arrivent de Belgique au Congo en septembre 1931.

¹³ Joseph PICARD, OMI, missionnaire belge au Basutoland, second Oblat qui vient de l'Afrique australe, arrive à Ipamu en janvier 1932.

¹⁴ Alphonse BOSSART, OMI (PAS: BOSSARD), né en 1888, missionnaire belge au Basutoland, troisième Oblat qui vient de l'Afrique australe, arrive à Ipamu en septembre 1932. Il deviendra Préfet de la Préfecture apostolique d'Ipamu en 1937 et Vicaire du Vicariat apostolique d'Ipamu en 1948. Il sera ordonné évêque le 16 mai 1948.

¹⁵ Dieudonné NOVALET, prêtre oblat, et Xavier Deville, scolastique oblat, arrivent de Belgique au Congo en 1932. Xavier Deville y restera comme scolastique pendant quatre ans avant de rentrer en Belgique pour continuer ses études théologiques. Après l'ordination sacerdotale il retournera au Congo en 1939.

¹⁶ . Les pères François NIZET, Charles Simon et Louis Simon, et le frère Gérard Pison sont quatre Oblats venus de Belgique au Congo en septembre 1932.

¹⁷ VAN TILBORG, STRUYF, Van Namen, Biebyck, Foubert et De Pierpont étaient les six Jésuites travaillant dans les missions d'Ipamu, Kilembe et Mwilambongo, quand les Oblats sont arrivés. Ils ont transféré ces missions aux Oblats en 1933.



**A SCHOLASTICATE BEHIND BARS
JULY 24, 1944 –AUGUST 31, 1944**

MARTIN QUÉRÉ, OMI

A narrative by an eye-witness of the killing of five missionary Oblates, of the arrest of the whole community and its detention at the camps of Compiègne and Péronne (France).

*To the memory of Father Albert Piat, Father Christian Gilbert, Brother Lucien Perrier, Brother Jean Cuny, Brother Joachim Nio, who died together on July 24, 1944 and of Father Henri Tassel superior of the Scholasticate of La Brosse-Montceaux who passed away on June 27, 1985.**

June-July 1944. It was a time of great hopes. It was a time of great fears. D-Day, the long awaited day of the landing of the allied troops in Normandy had given us new hopes. Liberation was in sight after four long years of German occupation. But the progress of the allies was slow. The air raids on strategic points, railway stations, roads, bridges, factories etc., were multiplied. Hundreds of heavy bombers would fly over our seminary nearly every day. As they passed, a deafening noise

* Fr. Martin Quéré wrote this text in French sometime between December, 1962 and January 1963. It is his autobiography. On March 7, 1990, he added a few notes and additional information. Born in Land's End, in Plouguin (France), in 1924, Fr. Martin Quéré arrived in Sri Lanka just six months after his priestly ordination (1948). From then, Sri Lanka has been his homeland. He joined the tutorial staff at St. Bernard's Seminary, Borella, as a lecturer in Church History, Introduction to Scripture, Patrology, and History of Missions. The Sinhalese bishops and Rome asked the Oblates to found and take charge of the national major seminary of Kandy. Thus it became an international staff. Martin Quéré was asked to be part of it. Thus, from 1955 to 1958, he prepared and submitted a thesis in Church History at the Gregorian in Rome on the subject: Bishop de Mazenod and the foreign missions. Canon Leflon used this work some years later in the writing of his third volume on Eugene de Mazenod. Fr. Quéré began his teaching career at the National Seminary as a lecturer in History of the Church, History of Missions, History of Civilization, History of Israel and later also Islam, Patrology, Ecumenism and History of the Church in Sri Lanka. Along with his teaching activity, he wrote

filled the sky. It gave an impression of tremendous power, the power of destruction. It utterly dwarfed us.

Life was not dull then. There was excitement in the air. Something new happened every day. The major holidays had begun. It was a beautiful summer, bright and warm. The crops were ready for harvesting earlier than usual. War came closer to us. At night, a group of scholastics had to guard the railway line between midnight and 7 a.m. One night a plane dropped bombs close to the line while two scared scholastics ran for safety to a culvert. Later a train was machine-gunned. A group of blood donors was organized under the leadership of Father Superior, Father Henry Tassel. I was then twenty and in the best of health. I resented somewhat my not being taken as a blood donor. On Sunday, 16th of July, there was an interlude. A fire destroyed half of the mayor's farm next door. All the scholastics worked for hours to put it out.

On Saturday, the twenty-second of July, in the afternoon, we were harvesting a plot of barley behind the scholasticate. We saw German soldiers walking along a line of trees on the edge of the field in which we were working. They examined the trees carefully. It was quite unusual. On Sunday evening, the following day, we heard that members of the underground movement had been arrested in the neighbouring town of Montereau, four miles away. Some scholastics were

books and articles which showed his passion for and great knowledge of the country which had become his own: *Christianity in Sri Lanka under the Portuguese Padroado (1597-1658)*, published following a second doctorate at the university of Peradeniya made him one of the greatest authorities on the history of the Church in Sri Lanka. *A History of the Missionary Oblates of M.I. in Sri Lanka, 1847-1947* in two volumes; researched articles published in both Sri Lankan and foreign revues. Along with his university activity, Marin Quéré developed a taste for the country, notably as chaplain to the lepers at Hekitta, or as a replacement for his European brothers during their vacations in the dioceses of Chilaw, Colombo and Jaffna. He died on 23rd June 2014, at the age of 90, at Kohuwala. In 2002 a Commemorative volume was dedicated to him to celebrate the 50 years in Sri Lanka of a Christian scholar and historian. G. ROBUCHON – Ph. FABRY (ED), *Honouring Martin Quéré' O.M.I.*, Negombo, Viator Publications, 2002, 270 p. On the subject of the murders of the Oblates in France, we remember the publication of J. THOSAG, *Missionnaires et Gestapo (Séminaire des missions La Brosse Montceaux)*, Paris, 1945, 64 p.; H. DU HALGOUËT, "La Brosse Montceaux" avant et après le 24 juillet 1944, OMI France Documents, Témoignages & Documents, n. 1 – Janvier 1994, 13 pp. (*The Editor*)

nervous. They talked in whispers. The bursar and one of the professors went to a farmhouse a mile away at night as they thought it was not safe to remain at the scholasticate. Father superior that night led the watch at the railway line. He came back earlier than usual.

It was already bright outside when we got up at 4.55 on Monday, the 24th of July. Even during the holidays, we kept to our usual timetable for rising and mass. At 5.15 we had morning prayers and meditation.

At 5.30 the door of the chapel opened briskly. Father superior entered followed by a gentleman and soldiers. The superior was unusually pale. It was something very serious.

“My children”, he said softly, “leave the chapel. These gentlemen wish to speak to you.”

All of us, we were about eighty-five, were led behind the main building. There we had to stand in two lines, our backs to the building. Many of us ignored the reason for our arrest. But the few who were in the know feared the worst.

Two Germans, in civilian clothes, led the whole affair. One was short, fair-haired with cold blue eyes. Later we were to learn that he was Korff the Gestapo chief of the department (district) of Seine-et-Marne. The other man was quieter. The small man was undoubtedly the boss. Soldiers, submachine guns at the ready, surrounded us. Two lorry loads of them had come and encircled the property before we were marched out of the chapel.

There was dead silence.

The Gestapo man, Korff, came forward and asked for Father bursar. There was no answer.

He repeated: “Père Econome!”

Someone said: “He is not here.”

“Ah, well! We shall see,” replied Korff.

He led through our ranks a short, stocky man, who had his hands tied. He was a Frenchman, who had been arrested, tortured, and who had probably betrayed us. I saw him passing close to me; I can still picture his face, his blood-shot eyes and the colour of his jacket. I can still see his eyes. I read in them the fear of a tracked man and the sadness of a total wreck. He went along the ranks looking at each one of us. He did not find the bursar.

Then we were told to go a little further onto the lawn. This time we faced the building. We were again in two lines.

Korff asked: "Frère Cuny."

He was a late vocation. He was strongly built and known for his courage and patriotism. He was from Lorraine. He had just finished his first year of philosophy.

Brother Cuny was taken to the basement where we kept our shoes. Through the windows of the house we saw soldiers taking the largest cauldron of the kitchen to the basement. It could contain more than one hundred liters. We understood later that this was used for torturing those who were arrested, the torture of slow repeated suffocation in order to make them speak.

Korff¹ shouted: "Père du Halgouet."

The second to be called was professor of philosophy, he had left the house the previous evening. He too was in the underground movement.

The little man fumed. He threatened that he would shoot ten of us if the father were to be found among us.

After about ten minutes, Korff came back and asked for Father Piat, professor of Holy Scripture. Father was gentleness itself. In fact he was so gentle that we took it easy during his classes.

"Come here, friend!" said Korff.

Then it was the turn of Father Gilbert, professor of theology. Next, that of Brother Périer, a theologian who had been an officer in the army. All of them were in the underground movement. Others among the senior theologians were also in the movement. Apparently, they had not been betrayed.

While the questioning and the torturing of those arrested went on, a few brothers had to go to the park with spades and shovels. Soldiers accompanied them. They were taken to places where the earth had been dug recently. The Germans thought that the arms and ammunitions which, they suspected, had been sent from England for the underground movement, were buried somewhere in the property.

The other scholastics stood in the hot sun. We were silent. The least word would have attracted the attention of the soldiers who had their eyes on us all the time. We waited, waited, always in the dark as to the next move.

Another group of scholastics was taken to the kitchen to prepare a meal for the soldiers. Others – I was one of them – were ordered out of the ranks. As I passed near the basement, I heard the sound of someone being flogged. We were given buckets, ropes and shovels. Two had to carry a ladder. We were directed towards an unused well down the meadow near the poultry.

Two of the brothers climbed down the well. One of them, Brother L'Hénolet, who had a herculean strength, later a missionary in Laos, was shot by the communists last year (1961). We were asked to take out the loose earth that had been thrown into the well. After half an hour or so a few planks appeared at the bottom. Something was hidden there. In fact under the planks we discovered cylindrical containers of the type that was dropped by English planes to supply arms to the underground movement. In a flash we knew that our case was bad. We pulled up the containers one by one. The parachutes had been placed into the empty containers. The supplies were elsewhere. There were thirty-six parachutes in all. We could count them easily, they had been placed in regular lines in front of us. Here was the proof the Gestapo needed. Still it was only a half victory.

Where were the arms?

Korff asked the scholastics to come to the meadow near the well.

“Brothers and Fathers”, he said, “someone among you will surely have the courage to speak. You will not have the cowardice of letting all be shot when one word suffices to avoid this massacre. All of you know what was inside these containers. Now! Where are the arms?”

Korff walked up and down in front of us. He renewed his threats. We had come to know by now that a word of his would seal our fate.

“You should know where the arms are,” he resumed. “If you do not tell me, I am going to shoot Father Gilbert.”

The Gestapo man made a sign and the professor of moral theology came up from the basement.

“I will shoot, two, three, four, five and more till you tell me where the arms are.”

All maintained that they knew nothing. In fact, most of us – I too among them – were ignorant of the whole affair.

Father Gilbert, very pale, his hair wet and in disorder, his hands tied behind his back, advanced slowly. He had been tortured. He was not blindfolded.

A last summons: "Where are the arms?"

"Sir, I want a priest," answered Father Gilbert in his clear voice.

One of the professors shouted: "Père Gilbert, we are giving you the absolution."

At that very moment there was the crackling of a submachine gun and Father Gilbert fell on his back. Korff finished him with another burst of his gun.

At the first shooting, the cold breath of death passed over the community. All, as if prompted by the same feeling of imminent death, fell on their knees and one of the Fathers gave general absolution. There was nothing theatrical about it. All was simple and spontaneous. I still remember that I did not make the act of contrition. How could I? How could anybody do so? By that time our minds had ceased to function, our feelings were benumbed. Without our knowing it, we were going through a traumatic experience.

Korff shouted an order in a rage: "Get up!"

On all sides, the soldiers affecting zeal under the eyes of the all-powerful man of the Gestapo shouted and threatened with their guns.

The second victim was brought before us. It was Brother Cuny, the philosopher. He refused to reveal the place where the arms were hidden. He was the second to fall. Then it was the turn of Brother Périer. He faced bravely his torturer. He stood straight as if at attention dying for his country.

Then it was the turn of the professor of Scripture, Father Piat. Earlier he had been taken in a car to the side of the well where we were working. I had all the leisure to look at him at a close distance. He was a broken man. His contorted features revealed that he was still in great pain. Now and then Korff, in between the killings, came to ask him where the arms were. Korff had now opened the door of the car and ordered him out. Father Piat limped and dragged his feet. His hands were free. When he saw the community before him, he had a kind smile for us.

Korff grasped his gun, but the magazine was empty. He swore. A soldier hurriedly gave him another gun, which did not fire. In a rage, he threw it away. Father Piat waited. He let his arms fall as if through lassitude. Then Father made the sign of the cross and one of the priests gave him absolution. Before he could finish, there was the burst of a gun. Father Piat was down a few yards from the others.

Korff then took his own time to load his gun and to test it near the poultry.

A lay brother, Brother Joachim Nio, was brought before us. He was the doorkeeper and the cobbler of the community. He was always gentle and soft-spoken. He was the shortest of us all and also in a way the humblest. As he was the doorkeeper of the house, it was presumed that he was aware of the goings and the comings of the underground movement. But the brother had nothing to do with the underground movement as such. I was told that a box containing some dynamite had been found in his workshop. He too had been badly tortured. He was the last to be shot.

Korff addressed the community once more.

“You have seen. I shall continue, six, seven, eight, nine, ten and even more.”

I did not know then what were the feelings of the others. We had stood there since 5.30 until 11 or so, without a word. By then I was ready to die. The first fear had left me. I was quiet, resigned to accept anything. There was no regret for what I had to leave, no thought about the past, no thought about the future. There was only an attitude of surrender or perhaps, to be more prosaic, passivity. Was there in me at that time such a peace and quiet because deep down in my heart I was convinced that I would live? I do not know.

Suddenly a luxury car stopped along the path leading to the house. Elegantly dressed high officers of the German army walked out. They looked leisurely at the bodies on the grass, they looked at the parachutes, they peeped into the well. The highest officer was two yards in front of me. As he bent to look into the well, I saw the beautiful precious stone he had on his finger. For a few minutes, the senior officer had a hot discussion with the Gestapo man. He did not seem to agree with the latter’s line of action. A Polish Brother, Brother Paul Michalak, who understood German, told us later that the officer wanted the massacre to be stopped. After a while the officers left.²

Korff then asked for ten volunteers to take the bodies to the well. The brothers took the bodies cautiously, tenderly. But the Gestapo man had no time for sentimental effusions.

“Throw them into the well,” he ordered. “It is not my fault after all.”

The scholastics laid the bodies near the well. They still hesitated.

A soldier pushed the bodies down with his boots. With a dull noise, the bodies crashed one after another at the bottom of the well. It made me shiver. I was among those who had to throw shovels of earth over the bodies.

In a last attempt to discover the cache of arms, Korff threatened again. He would shoot five of those who had taken the bodies to the well if no one gave information. Father Superior, Father Henri Tassel, had stood during the ordeal, frail, pale, but courageous, like a father witnessing the martyrdom of his children. He had now and again pleaded, he had discussed with Korff. There was at that time a crushing weight on his shoulders, the lives of ninety religious. Father Superior was a strict disciplinarian, but from that day we learned to love him like a father. I cannot express here what he did for us during our captivity. I think that it was owing to his courage and his deep faith that we stood together and were able to face the trials that awaited us without a single one of us breaking down under the strain.

A last time the superior asked if anyone knew where the arms were. All remained silent.

We had the impression that we had gone through the worst of the tragedy. Tension eased somewhat.

But we had illusions about our fate. We thought that we would be freed in a matter of days. Apart from the vague allusions, we heard a few times about arms coming from England, most of us knew very little about the activities of the underground movement within our property. Ah yes! One evening Father Superior spoke during his evening talk about the irresponsibility of some of the brothers who spoke about arms coming from England. He ordered that we should stop absolutely forthwith speaking about such nonsense. The life of the members of the community was at stake, he had said. And there was also sometime in June, a strange visit by two German officers who, during our walks, it was a Thursday afternoon, had gone up the staircase of the main building, looked around and had left without saying a word. It was a forest guard who had told the group in which I was about the visit.

After the killings the soldiers ransacked the house. Then they had a grand lunch in our own refectory. They were served by a few scholastics who had been called to the kitchen to peel the vegetables and prepare the meal.

I was in the larger group that remained outside on the lawn where our companions had fallen. We could rest a little. It might have been close to two o'clock. I had no watch at the time. I saw one of the brothers, Brother Jean Bocquené, a late vocation who had been a sailor before joining us, chewing something. I was told that he was chewing documents giving instructions for the use of the arms. If there was to be a search such documents would incriminate him.

After some time we were asked to go to the dormitory to take a few clothes. Each was given a guard. Personally I had no reason to complain. An elderly soldier went along with me. He was kind. I could read on his face how sorry he was for the tragedy that had befallen us. He asked me to take my own time. One of the fathers went to the chapel to take the ciborium and there on the lawn all of us received communion. A few hosts were left. We had the Blessed Sacrament with us all the time till the following day. We had been deprived of everything else, but our dearest treasure remained with us.

After a short thanksgiving, we shared a few loaves of bread which had been given us from the pantry.

At about four o'clock all of us, eighty-six fathers and scholastics had to board two small military lorries. One lay brother, Brother Le Pelletier, who was eighty years old, was left behind. We were taken to Fontainebleau, thirty kilometers away. There we stayed for four days in the barracks. Thus began our life in captivity.

FONTAINEBLEAU – 24 JULY TO FRIDAY 28 JULY

At Fontainebleau we were still under the shock of the tragedy we had witnessed. For fear of being overheard we spoke in whispers. Who knows? Microphones might have been hidden somewhere to take down our conversations.

We crowded into two large rooms, our living quarters for the next four days. Of course, we were closely guarded. We were hungry all the time. In the morning we had mass. At 10.00 in the morning we went down to the courtyard for a short walk. One evening the Germans asked for our identity cards. The scholastics who had forged identity cards were set aside. I was also in that group though my card was genuine. I was twenty years old but I looked older than my age; this is apparently

the reason why the Germans thought that I too had a forged card. They did not ask me a single question. After half an hour we joined the others.

One day Father Superior and a lay brother, Brother Ripoché, were summoned. They returned late in the evening. They had been taken by car to the scholasticate. Arms had been found in the burial ground of the Oblates in the village cemetery. The Germans had been careful to take down the two religious in order to film them in front of the arms. It would be excellent propaganda for the Nazis against the Catholic Church.

If I remember well, the evening before both Father Superior and the lay brother left for the scholasticate, Father Superior called us. A German officer was in the background.

“These gentlemen,” he said “have asked me to speak to each one of you individually to find out what you know about the activities of the underground movement. Please, tell me without fear what you can remember that was somewhat unusual in the recent past.”

One by one, we went quietly to speak to the Superior. It was like going to confession. He was in a fairly large room. He was seated at a table facing the door. A chair awaited us on the side of the door. I sat. Then my brain started functioning and I put a few things together. Up to that time I had not at all thought about it. I mumbled softly a few words that in May I had gone to the cemetery to plant some flowers... The vault of the Oblates was open...” I understood that I had said enough. The eyes of the superior indicated that it was all right and I could quietly go³ I did not speak about this at the time. I wonder what the others had said. They too did not say a word about the interview.

Should I speak about an elderly missionary in his seventies who because of a morbid fear of communism was a filo German? He too was with us at Fontainebleau. His sentiments were surely different from ours. Father could speak German. Though as a religious he was very pious and an example to the community; during the years of occupation, in particular since the landings in Normandy, he had been a thorn in the flesh, as it were, of the community. He explained his feelings and convictions to the officer in charge of us and after three days he was freed and entered the village of La Brosse, where our scholasticate was located, on the pillion of a motorcycle of the German army. No comments are needed. No one of us voiced bitterness about this later, just surprise.

On Friday, the twentyeighth of July, we got up early. We had no mass that day. We were given a bowl of soup for breakfast. The roll of names was called. Eighty-five of us boarded four small lorries. This time there were benches and a little more space. All indicated that the journey would be a long one. A few lay people and a parish priest of the area joined us. They too had been arrested at the beginning of the week. The sky was grey and cloudy. The lorries took the main road to Paris. We were wondering where our journey would end. Would it be the north or the east of France? Would it be a concentration camp in Germany? In Paris there were very few people on the boulevards. One or the other passerby remarked our black cassocks between the three or four soldiers at the rear of the lorries. They had learned for years not to manifest their feelings.

At the exit to Paris, it was clear that we were going northwards. We passed through the town of Senlis. At the entrance of Compiègne, the lorries stopped near a large enclosure. It was the concentration camp of Royal-lieu, the village of the king. The kings of France used to come there for relaxation and for hunting.

ROYAL-LIEU-COMPIÈGNE – FRIDAY 28 JULY TO FRIDAY 25 AUGUST

The camp was surrounded by a high wooden enclosure flanked at intervals with towers armed with machine guns and spot lights. Inside along the wooden enclosure there was a watch path and a high fence of barbed wire. It would have been very difficult to escape. The camp was divided into four sections. One for the ordinary prisoners, it was the most crowded, one for the V.I.P.s, one for war prisoners and a section for the newcomers.

At the entrance of the camp we were given a tin plate, a drinking mug of the same material, a piece of cardboard with a number. It was difficult to imagine greater destitution. We were mere numbers in a camp of over a thousand prisoners. I was number 46,276.

We were led across the main square of the camp to the section reserved for newcomers. The square was deserted, for no one was allowed to remain outside the buildings when ‘freshers’ entered the camp. We remained in the ‘freshers’ section for a few hours for a medical checkup and other formalities. Then we were led to the largest section of the

camp, that for ordinary prisoners. It consisted of a line of long, low buildings which housed from 200 to 300 prisoners each. All of us, still in cassock, were given beds in two rooms in the same building. All the buildings were of the same type. There was a corridor on one side and on the other dormitories with two rows of two storied beds. Between the rows of beds in the centre there were narrow tables. Each room could accommodate about fifty. There were bed bugs a plenty. In our building the situation was so bad that we had to shift to another building for a few days to allow the rooms to be debugged.

We made friends with a few priests who were added to our group. One of them, Canon Picard de la Vacquerie, pastor of one of the largest parishes of Paris, Saint Lambert de Vaugirard, had been arrested after a sermon in which he had condemned Gestapo atrocities. Later he became Bishop of Orléans. He ordained me a priest in 1948. Canon Picard was a cheerful companion. He found pleasure in introducing us to the modern French poets.

New prisoners came in daily. By the tenth of August there were more than two thousand in our section. We learned that the allies after piercing the front in Normandy on the 30th of July were advancing towards Paris. The prisoners from the western provinces were sent northwards.

The prisoners came from all walks of life. There were doctors, officers, policemen, railway workers, lawyers, Spanish communists, ordinary workers, peasants, young men. All of them were political prisoners; the majority had worked in one way or other in the underground movement.

A group of young men, aged 18 to 20, attracted our attention. They were soon our best friends. They came from a youth camp in Southern France. Together with their officers, they had withstood a German assault on the town of Guéret. In our building there was a group of daring young men who specialized in sabotaging railway engines. They were noisy. One evening at dusk they lustily sang the French national anthem. The others joined them. All the prisoners of our building were punished. We were not allowed to leave our building for twenty, four hours.

We had to hide our satisfaction at the advance of the allied troops. Whenever a formation of bombers flew over the camp, we had to rush

indoors. Now and then, the guards set fierce police dogs on those who were too slow.

Our daily timetable was simple and somewhat monotonous.

We got up at 5.45 for mass. Then we followed the movements of the camp. After a lean breakfast, the rooms were washed. Then we strolled around in the square. In the morning we had to assemble in the square, each group facing its building. The prisoners were lined in ranks; the soldiers counted them. They made sure that no one had escaped. Some prisoners were so weak, especially due to acute dysentery, that they fainted in the ranks. We also had to do various chores in the camp: picking up bits of paper in the square, peeling potatoes and so on. In the evening once again we assembled in the square.

The diet for the main meals consisted of a watery mixture of boiled vegetables with a dash of fat or microscopic pieces of meat. On Fridays we had a somewhat more substantial slice of meat. We ate it heartily. In general the food tasted good enough.

The ball of brown bread we were given was heavy and somewhat too acidic for our delicate stomachs. The Red Cross happily came to our help. We occasionally received a parcel of tinned food. Besides, those under twenty-one – I belonged to that lucky category – were given half a pound of lighter bread every day or every other day.

After lunch it was time for rest until two o'clock. We had access to the library of the camp where we could obtain good books. Playing cards were also available. In the afternoon there were again camp chores for a few, but most of the prisoners were free. They idled away lying in the sun or chatting about the latest rumours. Some took time for a flea hunt.

After the evening assembly in the square, we had a very light supper and at nine all doors were closed. At ten or so, all had to be in bed under the blankets. It was specified that one had to be without shorts or longs. If one were in longs or shorts one was suspected of planning an escape. Guards came once in a way to inspect the rooms at night. They even peeped under the blankets.

Once as a favour our group was allowed to go to the section of the camp reserved for the V.I.P.s. There the bishop of Montauban, later Bishop of Tarbes and Lourdes, Monseigneur Théas, was detained with a few other personalities. We had seen his purple sash in the distance

earlier. On the day of our visit, we had plenty of time to chat with him. He was very simple, fatherly and jovial. Two scholastics, Brothers Le Hégarat and Danet, were allowed to remain with him. We called them the ‘vicars general.’

About ten days after our arrival, we were ordered to put on lay suits. The presence of more than eighty cassocks in the camp did not please our guards. We liked the idea. Our being in lay clothes made it easier for us to mix up with the other people in the camp.

We also had, though rarely, musical and theatrical entertainments. Besides, there were sport activities. The Spaniards, known as the Popular Front, had a team. Ours, the Blacks, defeated them in a football match, four goals to nil. The scholasticate team also had the upper hand at basketball and volleyball.

On the eleventh of August, as far I can remember, volunteers were asked for some kind of work outside. Some of us wanted to join. We were tired of being behind walls. Father Superior prudently said that we had better wait for another opportunity. The volunteers – about one hundred and fifty – came back in the evening with various provisions, in particular sugar. They had worked at the railway station to unload food carriages. More volunteers wanted to join the following day. But the Germans decided that only those who had volunteered on the first day would work on the second day. We were again disappointed. At noon, a formation of about two hundred bombers passed low over the camp. A few moments later, they bombed the station where our companions were working. There was a deafening noise. Smoke, debris and brown earth could be seen from the camp. We were told that about eighty prisoners were either killed or wounded. In the evening, about twenty or so came back to the camp. We had been spared once again. The following day we had a solemn requiem mass in the square of the camp for the victims of the bombing.

We continued to wait patiently for our liberation by the American troops. Of course, the news we received was too optimistic. Yet we knew that the allies were progressing. The German troops were falling back on the north and east of France. We could see the top of the heavily loaded lorries passing along the camp going northwards. But there was the threat of a last minute deportation to Germany looming over us. We made a novena to Our Lady to be spared this further ordeal. Our novena ended on the 13th of August.

On the 14th we were ordered to get ready. Our luggage was put aside. We were searched and some very thoroughly, I mean to the skin. We could not take with us paper, pencils, tobacco, knives, matches. The roll of names was called and we were locked in a building ready for the long journey. We were given a ball of bread, the ration that we were normally given for two days. We were also given a sausage. We waited to be led to the station. It was a long wait. We were nervous. Some nibbled at their bread all the time. Through the whole afternoon we waited. It was the same gloom as on the first day of our arrival at the camp.

At about 7 p.m. we were told that the departure had been cancelled. We leaped for joy. We went back to our rooms. We learnt later that the train that was to take us to Germany had been burnt by the underground movement. Our poor luggage had been saved.

On the fifteenth of August, a Tuesday, feast of the Assumption, we had a solemn mass. During the mass there was indeed a song in our hearts. Many of us renewed our religious vows. We thanked God for having protected us. That day we thought little about the guards who kept an eye on the prisoners during the liturgical service as they always did when we had mass in public.

We were not yet at the end of our tribulations.

On the seventeenth of August at three in the afternoon we were ordered to the square. There was another departure for Germany. This time a selection was made. The names were called. Those whose cases were considered by the Germans to be the most serious were picked up. For a long hour or so we listened anxiously. If anyone of us were called the others would follow, we thought. We were spared once again.

About one thousand prisoners were left in the camp. We heard that many of those who had been taken to Germany in that last convoy died, either on the way when the train was machine gunned by planes or in the concentration camp itself. Our young friends from Guéret were among the unfortunate ones who left us that day.⁴

On the twenty-third of August we were given back our luggage. That day a few prisoners were freed, among them Mgr Théas, one of our coadjutor brothers, Brother Bouron, and one of our professors, Father Guynot. We had high hopes now. Soon it would be our turn to be free again.

On the 23rd the Germans asked for volunteers to work outside. This time many of us joined. I too took the risk. We had mass very early in the morning. It was still quite dark. The superior said the whole mass without using a candle; it was the mass of the dead. Lorries took us to a spot along the road of Compiègne to Noyon. We were ordered to dig deep trenches, probably for anti-tank defences. I was digging the trench closest to the road. People from a nearby village watched at a distance, for we were well guarded as usual. After the departure of the high officer who had come to inspect the work, the villagers, feeling more confident, came closer and in a display of generosity they brought their offerings. The guards were good natured. They allowed the people to bring us bread, tobacco, cheese, jam and other precious things. An old man who had just gone to a shop to buy his ration of tobacco gave it all to us, a lady coming from the bakery gave all the loaves she had and the good people emulated one another to give us whatever they could. In the evening, we had provisions to take to our companions in the camp.

The following day we worked again. The villagers had prepared a feast for us. The day was grey, it began to drizzle. A high officer made a scene because of the excessive familiarity of the villagers with us. They were forbidden to speak to us, to approach us or to give us anything.

“Arbeit! Arbeit! Schnell!”. “Work! Work! Quick!”. The Germans wanted work to be done.

Once the officer had left, the non-commissioned officer in charge asked one of us, Brother Rigaud, to set aside the numerous gifts which were coming in. We had a grand lunch. The baker had given fifty loaves of bread, the villagers had collected and cooked fifteen rabbits. We had forks, spoons and even faience plates – the first time since our arrest. Guards and prisoners ate together in the most friendly atmosphere. A few things were left over, we took them to the camp.

We entered the camp in the evening in excellent mood. More prisoners had been freed during the day.

But on the 25th in the evening, the following day, we were ordered to pack. We were to leave for an unknown destination. It was an anticlimax after the bright hopes of the morning. That day General de Gaulle had entered Paris. At the time we did not know about it.

THE LONGEST NIGHT

There was no time to search us and we took our luggage along. On our way to the station we walked through the town between two lines of guards. We were not ashamed of it. We were to travel in cattle carriages, about sixty in each. Before the end of the day, we were locked behind solid doors. The only opening for ventilation was a small vent near the roof. It was already dark when the train left the station at the lazy pace of eight to ten miles an hour. There was a complete blackout for fear of the planes. About half of the prisoners in my carriage were scholastics. We had also with us a few gentlemen of distinction: Colonel Geysel, Pierre Henri Teitgen, who became a minister of justice two years later. It was he who was to inaugurate the monument which was set up to the memory of those who had died at the Scholasticate of La Brosse.

We settled down. There was enough room for all to squat on the floor. In one corner there was a jug of water, in another an empty can for the necessities of nature. We sat back to back. It was warm, the sky was cloudy, the moon could be seen only at intervals between the clouds. Even ex-army officers could not say for sure in which direction we were going.⁵ At the far end of the carriage, a plan of escape was discussed. One of us had brought a saw in his luggage. The prisoners set to work slowly and as silently as possible. By turn they worked, sawing the planks which gave on the buffers between the carriages. The colonel organized everything. The prisoners were to get onto the buffers, then grope their way to the side and jump in the dark. It took a few minutes for one to escape. The moon had disappeared. It was then pitch dark outside. One by one, the prisoners escaped. After about one hour or so, all of a sudden, the train stopped.

The guards must have suspected something was wrong. They began inspecting the carriages. About two hundred prisoners had escaped. One carriage was empty. From ours fifteen had jumped off the train. The colonel, the future minister of justice and one of our companions, Brother Bertrais, who had procured the saw, were among those who had jumped. Amidst curses and shoutings the guards opened our carriage. They slapped the first man they found on their way with such force that he had the mark of the blow for two days. We were pushed into a corner of the carriage.

Then our guards began a dramatic discussion by the track. The Polish brother who followed the conversation had not the courage to translate what he heard. He was literally sick of it. The officer wanted to shoot, on the spot, one prisoner for each of those who had escaped. But all the guards did not agree. Some of the officers and men refused to obey. Or perhaps, after the hot exchange of words, no order was ever given. In the meantime, the soldiers looked around in the bushes by the track. They could not find a single prisoner.

After some time, I had no idea how long we had waited, the train started moving again. We had now five armed soldiers with us. They sat comfortably on our luggage while all of us crowded together in a corner. We had hardly room for our feet; we had to keep standing.

PÉRONNE

In the morning the train stopped in the proximity of the town of Péronne, at Flamicourt la Chapelette. It was our destination. We were marched through the town to a temporary camp surrounded by barbed wire. We could see what was going on outside.

We had to sleep on straw. The blankets were distributed later. It was cold at night. For two days we were very hungry. After that, the Red Cross organized the food supply of the camp. We had plenty of potatoes and pork.

Squads of prisoners were sent daily to work on the canal or to bring supplies from the station. By now we could hear in the distance the report of heavy guns and the blowing up of ammunition dumps.

On the thirty-first everyone had the impression that something important was afoot. The Red Cross sent a delegation to take charge of the prisoners. Our guards left early in the afternoon. At about 3 p.m. the gates opened. We were free at last. We understood then the meaning of freedom. One of ours, Brother Couchouron, had to be evacuated to the hospital on a stretcher. He could not stand on his legs because of weakness due to acute dysentery.

The freed prisoners were given lodgings in the town, in institutions or in private homes. An elderly gentleman, Monsieur Charles Lécureur, who was then the president of the Red Cross Society of the little town, took me to his home. He made me feel at home immediately.

Many of the scholastics were housed in the hospital itself. The following days they were to keep watch over German soldiers who had been burnt when attacked by the underground movement in a barn close to the town.

The following day, first of September, there was an artillery duel between the Germans and the Americans. The shells passed over our heads. I went with my host to an open field close by to cut some grass for the rabbits. We had hardly begun work when two or three bullets whistled in our ears. We took refuge in a shelter. After two hours or more, things became quieter. The gentleman's son came to look for us as we were about to go back. On the way, we met two haggard German soldiers, revolver in hand, walking towards us. Were they going to shoot us? For a split second I feared so. They were content with asking us the direction they should take to escape. We indicated vaguely the north.

They were the last free German soldiers I saw at close distance during the war.

At about 5 p.m. the first American tanks rumbled through the town. They belonged to the First American Army. There was delirious joy all over the town. It was liberation at last. A word so often used, a word so full of meaning for all of us during the four years of German occupation. An unending line of tanks passed through the town. A few days later, the Americans and the Allies were in Brussels. Lorry loads of German prisoners were brought down from the front. On Sunday, the third of September, there was a victory parade in town. While marching amidst cheers I remarked by the side of the street, near the bridge over the canal, a German officer dead, stretched on the ground near the wreck of a tank. For two days the body had been there. No one seemed to be concerned. It was the grim reality of war.

We left the town on the eighth of September. I was home on the 16th. At the end of October, the scholastic year began. None of us doubted that it was due to a miraculous protection that all of us came out unhurt from those six weeks of trials.

Martin Quéré, OMI
France – Sri Lanka
+ 2014

Notes added by Martin Quéré on March 7, 1990.

¹ Korff, according to information we obtained later, had been professor of Geography at the University of Magdeburg. He was arrested at the end of the war and judged in Paris. He was condemned to death. One of the many cases against him was that of our scholasticate. The Superior General of the Oblates asked that the death penalty be commuted into life imprisonment.

² Father Tassel told me in April 1985, when I saw him at the general house of the Oblates in Rome, that the high officer who asked the Gestapo chief to stop the killing had been on the premises of the scholasticate all the time since the arrival of the Germans at 5.30 a.m. He had remained close to the lodge of the Brother in charge of the gate. The officer had a Polish name and was a Catholic. He too was arrested at the end of the war. Father Tassel was convoked to Paris for an identification parade. The officer was there. He escaped soon after; though our testimony was in his favour and might have obtained his release, he did not trust the French jury, which had to decide his fate.

³ Much later, I began wondering if the Germans had installed ultra sensitive microphones to record the conversation between Father Tassel and ourselves. Father Tassel told me in 1985 that such things were not needed. As soon as one of us entered the room where the interview took place and sat facing the superior with our back to the door, an officer who was fluent in French entered the room without the least noise and stayed close to the door throughout the interview and disappeared as noiselessly as he had come without any of us having an idea that someone had been present.

Much more has to be added. As I said above, one afternoon in May I went to the cemetery to clean up the ground around the burial place of the Oblates. A high and dense hedge surrounded the plot. When I entered the enclosure, the concrete slabs which covered the staircase leading down to the vault had been put aside. It is very strange that I did not walk the two or three yards that led to the vault to find out what was happening. I began raking the sand by the hedge. After a while I straightened up and looked towards the entrance of the vault from where I was. Just then slowly the hair and then the face of someone appeared. It was brother Cuny. He was pale and looked very annoyed. Before he could speak, I asked him what he was doing there. The answer was ready. The treasure of the Congregation of the Oblates he said – that means the sacred vessels used by the Founder and other *memorabilia* – were not safe in the house. He and others were preparing a place in the vault to put the treasure in safety. It was credible. I accepted the explanation. I did not ask anything more. Those who were in the vault began hammering to open the empty niches.

I did not know who they were. I did not go down, I did not even look down the staircase. I finished my work and went back to the house. I did not speak to anybody about it and almost forgot what had happened.

In June 1985 when I was in Ottawa for a few days, I met Father G. L., a classmate who had been ordained on the same day as myself, on the 29th of February 1948. Father had come to Ceylon with me in September 1948. After almost two years in Jaffna where he was doing very well, he continued to ask to be sent to the Canadian missions. In 1950 he was sent to the mission of the Hudson Bay. Thus after 35 years I met him again. He told me that he was working in the vault when I entered the enclosure to do some gardening. He and those who were with him spent a few very anxious moments; they wondered who was up there. They did not move, they did not make a noise till they

had made sure who was there. A loaded submachine gun was ready at hand in case an unfriendly intruder were to appear.

Father Tassel told me in the course of the long conversation I had with him in April 1985 – it lasted two hours – that immediately after the killing of the five Oblates Brother Jean Bocquené, an ex-sailor and late vocation later a missionary in Cameroon, asked Korff to allow him to speak to the superior on a confidential matter. Permission was granted. Brother Bocquené was in the underground movement. He must have been aware of the crushing responsibility the superior carried then on his weak shoulders. He said: “Father, are not the lives of so many of us here more important and valuable than a consignment of arms?” As the superior spoke to me about the long past events he seemed to live them again. Father Tassel died less than three months later, on June 27, 1985. Brother Bocquené died earlier in 1975.

⁴ On February 2, 1969, I met in Kandy (Ceylon) the newly appointed French Ambassador, His Excellency Mr. Albert Chambon. He had invited Father Selmer and myself to lunch at the Queen’s Hotel. I came to know that he, the ambassador, was at the camp of Royal-Lieu (Compiègne) when we entered it. He was among the unfortunate ones who were taken to Germany in the last convoy.

⁵ In the night 25-26 August the train in which we were taken to the camp of Péronne covered the 70 to 80 kilometers between Compiègne and Péronne in nine to ten hours. After studying the map I see that we passed through Roye, Chaulnes (I saw the name of that station very early in the morning).



NOTES DE LECTURE / BOOK REVIEWS / RECENSIONES

“Gnanadayam”, Issue – 01 – Year 2013, 116 p.

We welcome with joy the birth of the new Oblate magazine “Gnanadayam.” The Message From Provincial informs us it is to be «a magazine of the De Mazenod Institute of Philosophy» [India] (p. 03). As Rector David Kupar writes, «This booklet “Gnanodayam” is our first and new born babe of the Institute. It is one means-viable for our students, to bring out their skill, Especially their learning and writing skills. This first issue brings out the philosophical thinking and the spiritual dimensions of the Institute. Thus, one may find articles on philosophical thinking as well as on the Spiritual Aspects of Saint Eugene de Mazenod.» (p. 7)

Lacking the colophon, it is not given to know who is the editor of the magazine, where it is printed, what will be its frequency, who is the director, if there is an editorial board. We hope to have this information from the next issue. (*F.C.*)

“Голос Місії” [The Voice of Mission], Christian missionary magazine, 2014.

We welcome another new periodical, published every 3-4 months (irregularly) by the OMI Delegation of Ukraine and Russia in the Ukrainian language. It started in 2014. Editor-in-chief: Fr. Rafal Strzyzewski OMI. The target group is “Friends of the Missions” members, lay people, of different ages (youth included), who know and support the Missionary Oblates’ mission in Ukraine and Russia. The idea and goal of the magazine is to provide an aid for formation in the missionary spirit as well as information on actual missionary issues, especially on the ministry, spirituality and charism of the Oblates of Mary Immaculate.

The themes of the articles are: missionary news from different parts of the world; stories on missions, especially OMI; the teaching of the Church on missions; meditations, opinions, views on evangelization, mission; prayers, concerning missions and OMI spirituality. The authors are missionaries, both clergy and lay missionary volunteers. The circulation is 1500-2000 copies per issue. (*F.C.*)

Daniel SZWARC, OMI, *Dzienniki Arktyczne [Arctic Diaries]*, Poznań, Misyjne Drogi, 2013, 314 p.

“Arctic Diaries” is the English equivalent of the Polish title of a most interesting and spiritually moving personal account of 10 years of missionary service in Canada’s great north: an area so vast that one could fit France, Italy, Germany, Spain, and Poland within its borders. Its population is just over 30,000 souls, of which fewer than 10,000 are Catholic, dispersed in small settlements separated by hundreds of kilometers of arctic tundra and, for the most part, no roads! One either travels by snow-mobile in winter or by air. Father Szwarc offers both a down to earth depiction of the climatic, geographical, and social conditions of one of the most challenging mission territories in the world, as well as a spiritually moving account of his life with the Inuit. He does this by narrating snapshots of his daily experiences from the year 2002, when he made his perpetual profession as a Missionary Oblate of Mary Immaculate, was ordained a Deacon, and sent to Iqaluit for pastoral experience, to the day of his ordination to the priesthood, the first ever in Igloodik, in the spring of 2004, up to the year 2012, when he was sent to the Oblate mission in Repulse Bay. We hear about the stark beauty of Canada’s great north, where there are no trees, shrubs or bushes and temperatures that reach – 50° C. Most of all we read about the Inuit, as they live their lives day to day; their beautiful faith in God, their joys as well as their many struggles with the forces of nature, both geographical and human. Very moving is the author’s exposition of his own most personal relationship with God, the conversations he has with the Almighty, where he expresses his fears and anxieties, but always with a steadfast and tenacious missionary faith. Above all, these diaries are marked by Fr. Szwarc’s great love for the people he has been sent to serve and his daily choice to remain with them, notwithstanding the many difficulties and disappointments he has had to endure. It is this commitment, to be with rather than to do for, that gives rise to the people’s growing trust and affection for their priest and their friend. The book includes many precious photos of the north, its landscape, its climate, and its people. It would be worthwhile to learn Polish to benefit from reading these diaries. Perhaps, one day they will be translated in a language that will make it more accessible to the world at large. (*Tadeusz J. Nowak, OMI*)

Gianni SANTOPIETRO, OMI, *Che cosa cercate? Il discepolato con Cristo come proposta di senso*, Bologna, EDB, 2014, 168 p.

Los libros del P. Gianni Santopietro, ayudan siempre al lector a abrir la mente y los horizontes. Así lo hace también este último trabajo titulado “¿Qué buscáis? El discipulado con Cristo como una propuesta de sentido”. A partir de la pregunta de Jesús (que da el título al texto) dirigida a Juan y a Andrés, dos de sus primeros discípulos, el libro desarrolla la idea de que, en todas las épocas, seguir a Cristo como discípulo “provoca la felicidad de vivir el sentido de la vida en la comunión”.

El libro se divide en tres capítulos. En el primero, “la búsqueda del sentido de la vida y la comunión de los discípulos con Cristo”, el autor se centra en cuatro escenas narradas por el evangelista Juan, que tratan del encuentro de Juan, Andrés y los primeros discípulos con Jesús (cf. Jn 1 35-51). Caminar con Cristo, seguirlo, entrar en su escuela, fue lo que dio el sentido a la vida de aquellos hombres, así como su identidad. También se habla de la irradiación del discipulado y de las enseñanzas del Maestro sobre la Ley del Amor. Algunas páginas están dedicadas a la iniciación de los discípulos al misterio de la Cruz.

El segundo capítulo, titulado “De la crisis de sentido a la alegría del encuentro con Cristo resucitado”, está dedicado al itinerario espiritual de los dos discípulos de Emaús “que reciben, en forma de peregrino desconocido, al Maestro resucitado” (cf. Lc 24,13-53). Se trata de “una experiencia paradigmática para todos aquellos que son llamados por Cristo resucitado a la comunión con él”. Los discípulos se abren poco a poco a la verdad a medida que avanzan en el conocimiento del Maestro y se sienten renacer, encontrando de nuevo la esperanza perdida. El tercer y último capítulo se titula “La Comunión fraterna en Cristo Resucitado, la alegría y el sentido de la vida de los discípulos.” Se abre con la espera del Espíritu Santo por parte de los discípulos y las discípulas de Cristo, para continuar con el tema de la comunión fraterna vivida por los discípulos. No faltan las referencias al matrimonio cristiano y la familia, pequeña Iglesia doméstica. En el capítulo el autor habla también del amor de los discípulos a los pobres y de la profunda libertad del discípulo. En las últimas páginas del libro se pueden encontrar también referencias a la persona y al Magisterio del Papa Francisco, empezando por la *Evangelii Gaudium*.

El libro se lee con placer. El contenido es interesante y formativo para aquellos que quieren seguir a Cristo en nuestro tiempo. En cada capítulo del libro se percibe la larga experiencia del autor en la formación de los catequistas, agentes de pastoral, voluntarios y estudiantes. (*Pasquale Castrilli, OMI*)

Thomas KLOSTERKAMP, OMI, *Die klassische Gemeindemission*, in: Markus-Liborius Hermann / Hubertus Schönemann (Ed.), *Evangelium. Stadt. Kirche. Stadt- und Gemeindemission im säkularen Umfeld*. Regensburg, 2014, p. 53-72.

Today a wide variety of events are being organized in Western Europe under the theme “Parish Mission”. Newly-founded religious movements are often promoters of these missionary events. This is great! But the current enthusiasm for the “New Evangelization” leads many of our contemporaries, including pastors and bishops, to believe that the parish mission is a discovery new to our times.

The fact that this is nothing “new” for Germany and other countries is proven by Fr. Thomas Klosterkamp, OMI, in a publication for the German Bishops Conference department of internal missions. In his essay, he portrays, in great detail, what parish missions and their tradition is all about. He also describes the history of popular missions and explains the theological background and effects. The example of the Missionary Oblates in Central Europe is used to present the concept of the parish mission as currently practiced in Germany. The discussion is a plea for institutionalized extraordinary missionary pastoral care. – For the past 200 year the Oblates have been obvious advocates for the present day ecclesiastical esteem for the “New Evangelization”. (*Mary Gina Nuculaj, CSJ*)

**LECTURES RECOMMANDÉES / RECOMMENDED READING
LECTURAS RECOMENDADAS**

Anna RECYNSKI, *Braterstwo a bagaż narodowy. Relacje etniczne w Kościele katolickim na ziemiach kanadyjskich do I wojny światowej [Brotherhood and National Baggage. Ethnic relations in the Catholic Church in Canada before the First World War]*, Krakow, 2013, 284 p. [maps + tables]

Rayappan AROCKIYASAMY, OMI, *Rediscovering the Notion of Person through one's Lived Experience: An Inquiry into the Philosophy of Gabriel Marcel*. Thesis ad Doctoratum in Philosophia adsequendum, Romae, Pontificia universitas Lateranensis, 2014, 344 p.

Giovanni CHIMIRRI - Gennaro CICHESE, OMI, *Dalla parola al silenzio. Antropologia e spiritualità*, Napoli, Chirico, 2014, 102 p.

Fabio CIARDI, OMI, *I detti di apa Pafnunzio. In cammino nel deserto*. Postfazione di Giorgio Lingua, Roma, Città Nuova, 2014, 158 p.

Fabio CIARDI, OMI, *Il seme germoglia e cresce. Facciamo festa con il Vangelo di Marco - anno B*, Roma, Città Nuova, 2014, 192 p.

Salvatore FRANCO, OMI, *Nel silenzio della luce. Percorso di rinascita interiore*, Milano, Paoline, 2014, 188 p.

Badouin MUBESALA, OMI, *La formation comme initiation en Afrique. Proposition d'un itinéraire*, Limete-Kinshasa, Paulines, 2014, 78 p.

William WOESTMAN, OMI, [Editor], *Canonization. Theology, History* (Second Edition Revised & Updated), Ottawa, 2014, XIX, 542 p.

TABLE DE MARIÈRES / ANNUAL INDEX / ÍNDICE DEL AÑO
II, 2014

Præfatio

- Paolo Archiati, OMI, *A New Heart: Life in Apostolic Community / Un cœur nouveau: vie en communauté apostolique / Un corazón nuevo: Vida en comunidad apostólica* 3-16
- Gilberto Piñón Gaytán, OMI, *Cercanos a la gente / Proches des gens / Close to the People* 151-161
- Jean-Baptiste Malenge, OMI, *La flamme brûlera encore / La antorcha seguirá ardiendo / The Torch will burn again* 297-307

Historia

- Paweł Zajac, OMI, *Between Observance and Fraternity. Ideas of the Oblate Religious Community, 1926-1972* 17-58
- Frank Santucci, OMI, *“Close to the People”. Eugene de Mazenod, Man, Missionary and Bishop* 163-193
- Adam Wojtczak, OMI, *Pour valoriser l’aspect marial de la charité fraternelle des Oblats* 195-217
- Guillaume Muthunda, OMI, *Aller plus loin en Angola. Pour une histoire de la mission oblate d’Angola* 309-319

Vita et Missio

- Gregorio Iriarte, OMI, *¿Cómo formar comunidad?* 60-66
- Guillermo Steckling, OMI, *La comunidad de distrito, historia de la fórmula, oportunidades y riesgos* 67-76
- Enzo Abbatinali, OMI, *Le choix communautaire de la Delegation oblate du Senegal* 77-85
- Pat McGee, OMI, *The Forgotten Portion: A Brother’s Reflection on Community* 87-93
- Paolo Archiati, OMI, *Chastity* 219-230
- Alberto Ruiz González, OMI, *En barrios populares de Málaga* 231-236

Clément Mulewu Munuma Yôk, OMI, <i>Ma passion pour les prisonniers et le service d'avocat</i>	237-242
Mario León Dorado, OMI, <i>El testimonio de los Oblatos en el Sahara</i>	243-250
John Wotherspoon, OMI, <i>Prison Ministry in Hong Kong</i>	251-255
Cornelius Ngoka, OMI, <i>Vocations and Formation in the Africa-Madagascar Region: The Challenge of Changing Demographics</i>	321-328
Bruno Favero, OMI, <i>Construire l'Église au Sénégal</i>	329-338
Paolo Archiati, OMI, <i>The Oblate Community</i>	339-358
Ramón Martínez de Pisón, OMI, <i>The Contribution of Human Sciences to the Mission of the Oblates</i>	359-366
Cyrille Atitung Kalom, OMI, <i>Arbre de souffrance</i>	296

Familia oblata

Esmeralda Volpintesta, <i>Notas de una musica. La comunidad de laicos oblates en Mesina</i>	95-104
Team Kosmos, <i>Un seul cœur et une seule âme pour annoncer la Bonne Nouvelle. Oblats et laïcs de Cengkareng</i>	105-110
Sandra Prather, <i>Called and Sent. Touched by the Charism</i>	257-261
Antonietta Mongiò, COMI, <i>La mission des Coopératrices Oblates Missionnaires de l'Immaculée (COMI) en Afrique</i>	367-373
Mark Ocholak, OMI, <i>L'engagement des laïcs dans la famille oblate à Madagascar</i>	375-380

Documenta

Jacques Jeancard, «The community of Aix was really a family». <i>Introduction</i> by Fabio Ciardi, OMI	111-123
David Power, OMI, <i>My Intellectual Itinerary. Annotated Bibliography</i>	124-134
Miguel Fritz, OMI, <i>Las referencias a Dios y Jesús en nuestras CCRR</i>	135-141
Manuel Barbiero, sss, <i>Le Père Touche sur la route vocationnelle du Père Eymard</i>	263-269

Roger Claude Tissot, OMI, <i>Le vocable « Notre Dame de Lumières »</i>	271-288
Jean-Pierre Bwalwel, OMI, <i>Historique et pertinence de l'Institut Africain des Sciences de la Mission (IASMI)</i>	381-384
Georges Pescheur, OMI, <i>Missions des Oblats au Congo Belge. Aperçu historique depuis la fondation (1931-1941)</i> ..	385-399
Martin Quéré, OMI, <i>Scholasticate behind Bars, 24 July 1944 - 31 August 1944</i>	401-420

Notes de lecture / Book Reviews / Recensiones

Théophile Didier, OMI, <i>Cinquante ans chez les Inuits (1935-1986). Corrispondance à sa famille</i> , [s.l., s.D. 2013 ?], 140 p. (Pawel Zajac, OMI)	142-143
40 Tahun OMI Berkarya in Indonesia 1972-2012. 20 Tahun Provinsi OMI Indonesia 1993-2013. [Pauperes evangelizantur. Celebrating the 20th Anniversary of the Indonesian Province & 40th year of the Presence of the Oblates in Indonesia], Provinsi Indonesia OMI, 2013, 236 p. (Henricus Asodo, OMI)	143-147
Yves Carrier, <i>Théologie pratique de libération au Chili de Salvador Allende : Guy Boulanger, Jan Caminada et l'Équipe Calama, Une expérience d'insertion en milieu ouvrier</i> , Paris, L'Harmattan, [2013], 540 p. (Eugène Lapointe, OMI)	289-290
Mariano Palacios G., OSB, <i>Mons. Sinfioriano Lucas O.M.I. Obispo del "Infierno Verde"</i> , Roma, Misioneros Oblatos de María Inmaculada Provincia Mediterránea, 2014, 176 p. (Joaquín Martínez Vega, OMI)	290
Giuseppe Cellucci, OMI, <i>Il Convento di Vallaspra; Origine e sviluppo, fede e devozione del Convento francescano Santa Maria degli Angeli detto di San Pasquale in Atessa (CH) dagli inizi ai nostri giorni</i> , Atessa, BCC, 2013, 292 p. (Roberto Sartor, OMI)	291-292
Marcel Dumais, OMI, <i>After Emmaus. Biblical Models for the New Evangelization</i> , Collegeville MN, Liturgical Press, 2014, 134 p. (Marcel Dumais, OMI)	293-294

“Gnanadayam”, Issue – 01 – Year 2013, 116 p. (F.C.)	423
“Голос Мисій” [The Voice of Mission], Christian missionary magazine. (F.C.)	423
Daniel Szwarc, OMI, <i>Dzienniki Arktyczne [Arctic Diaries], Poznań, Misyjne Drogi, 2013, 314 p. (Tadeusz J. Nowak, OMI)</i>	424
Gianni Santopietro, OMI, <i>Che cosa cercate? Il discepolato con Cristo come proposta di senso</i> , Bologna, EDB, 2014, 168 p. (Pasquale Castrilli, OMI)	425
Thomas Klosterkamp, OMI, <i>Die klassische Gemeindegemission</i> , in: Markus-Liborius Hermann / Hubertus Schönmann (Ed.), <i>Evangelium. Stadt. Kirche. Stadt- und Gemeindegemission im säkularen Umfeld</i> . Regensburg, 2014.	426

AUTEURS / AUTHORS / AUTORES

Abbatinali Enzo, OMI, <i>Le choix communautaire de la Delegation oblate du Senegal</i>	77-85
Archiatì Paolo, OMI, <i>A New Heart: Life in Apostolic Community / Un cœur nouveau : vie en communauté apostolique / Un corazón nuevo: Vida en comunidad apostólica</i>	3-16
Archiatì Paolo, OMI, <i>Chastity</i>	219-230
Archiatì Paolo, OMI, <i>The Oblate Community</i>	339-358
Asodo Henricus, OMI: <i>40 Tahun OMI Berkarya in Indonesia 1972-2012. 20 Tahun Provinsi OMI Indonesia 1993-2013. [Pauperes evangelizantur. Celebrating the 20th Anniversary of the Indonesian Province & 40th year of the Presence of the Oblates in Indonesia]</i> , Provinsi Indonesia OMI, 2013, 236 p.	143-147
Barbiero Manuel, sss, <i>Le Père Touche sur la route vocationnelle du Père Eymard</i>	263-269
Bwalwel Jean-Pierre, OMI, <i>Historique et pertinence de l'Institut Africain des Sciences de la Mission (IASMI)</i>	381-384
Castrilli Pasquale, OMI: Gianni Santopietro, OMI, <i>Che cosa cercate? Il discepolato con Cristo come proposta di senso</i> , Bologna, EDB, 2014, 168 p.	425
Cellucci Giuseppe, OMI, <i>Il Convento di Vallaspra; Origine e sviluppo, fede e devozione del Convento francescano</i>	

<i>Santa Maria degli Angeli detto di San Pasquale in Atesa (CH) dagli inizi ai nostri giorni</i> , Atesa, BCC, 2013, 292 p. (Roberto Sartor, OMI)	291-292
Ciardi Fabio, OMI: <i>Introduction to Jacques Jeancard, «The community of Aix was really a family»</i>	111-123
Dorado Mario León, OMI, <i>El testimonio de los Oblatos en el Sahara</i>	243-250
Dumais Marcel, OMI : Marcel Dumais, OMI, <i>After Emmaus. Biblical Models for the New Evangelization</i> , Collegeville MN, Liturgical Press, 2014, 134 p.	293-294
Favero Bruno, OMI, <i>Construire l'Église au Sénégal</i>	329-338
Fritz Miguel, OMI, <i>Las referencias a Dios y Jesús en nuestras CCRR</i>	135-141
González Alberto Ruiz, OMI, <i>En barrios populares de Málaga</i>	231-236
Iriarte Gregorio, OMI, <i>¿Cómo formar comunidad?</i>	60-66
Jeancard Jacques, «The community of Aix was really a family». <i>Introduction by Fabio Ciardi</i> , OMI	111-123
Kalom Cyrille Atitung, OMI, <i>Arbre de souffrance</i>	296
Kosmos Team, <i>Un seul cœur et une seule âme pour annoncer la Bonne Nouvelle. Oblats et laïcs de Cengkareng</i> . . .	105-110
Lapointe Eugène, OMI : Yves Carrier, <i>Théologie pratique de libération au Chili de Salvador Allende : Guy Boulanger, Jan Caminada et l'Équipe Calama, Une expérience d'insertion en milieu ouvrier</i> , Paris, L'Harmattan, [2013], 540 p.	289-290
Malenge Jean-Baptiste, OMI, <i>La flamme brûlera encore / La antorcha seguirá ardiendo / The Torch will burn again</i>	297-307
Martínez de Pisón Ramón, OMI, <i>The Contribution of Human Sciences to the Mission of the Oblates</i>	359-366
Martínez Vega Joaquín, OMI: Mariano Palacios G., OSB, <i>Mons. Sinforiano Lucas O.M.I. Obispo del "Infierno Verde"</i> , Roma, Misioneros Oblatos de María Inmaculada Provincia Mediterránea, 2014, 176 p.	290
McGee Pat, OMI, <i>The Forgotten Portion: A Brother's Reflection on Community</i>	87-93
Antonietta Mongiò, COMI, <i>La mission del Coopératrices</i>	

<i>Oblates Missionnaires de l'Immaculée (COMI) en Afrique</i>	367-373
Mulewu Munuma Yôk Clément, OMI, <i>Ma passion pour les prisonniers et le service d'avocat</i>	237-242
Muthunda Guillaume, OMI, <i>Aller plus loin en Angola. Pour une histoire de la mission oblate d'Angola</i>	309-319
Ngoka Cornelius, OMI, <i>Vocations and Formation in the Africa-Madagascar Region: The Challenge of Changing Demographics</i>	321-328
Nowak Tadeusz J., OMI; Daniel Szwarc, OMI, <i>Dzienniki Arktyczne [Arctic Diaries], Poznań, Misyjne Drogi, 2013, 314 p.</i>	424
Nuculaj Maty Gina, CSJ; Thomas Klosterkamp, OMI, <i>Die klassische Gemeindemission</i> , in: Markus-Liborius Hermann / Hubertus Schönemann (Ed.), <i>Evangelium. Stadt. Kirche. Stadt- und Gemeindemission im säkularen Umfeld</i> . Regensburg, 2014	426
Ocholak Mark, OMI, <i>L'engagement des laïcs dans la famille oblate à Madagascar</i>	375-380
Pescheur Georges, OMI, <i>Missions des Oblats au Congo Belge. Aperçu historique depuis la fondation (1931-1941)</i> . .	385-399
Piñón Gaytán Gilberto, OMI, <i>Cercanos a la gente / Proches des gens / Close to the People</i>	151-161
Power David, OMI, <i>My Intellectual Itinerary. Annotated Bibliography</i>	124-134
Prather Sandra, <i>Called and Sent. Touched by the Charism</i> .	257-261
Quéré Martin, OMI, <i>Scholasticate behind Bars, 24 July 1944 - 31 August 1944</i>	401-420
Santucci Frank, OMI, "Close to the People". <i>Eugene de Mazenod, Man, Missionary and Bishop</i>	163-193
Steckling Guillermo, OMI, <i>La comunidad de distrito, historia de la fórmula, oportunidades y riesgos</i>	67-76
Tissot Roger Claude, OMI, <i>Le vocable « Notre Dame de Lumières »</i>	271-288
Volpintesta Esmeralda, <i>Notas de una musica. La comunidad de laicos oblates en Mesina</i>	95-104
Wojtczak Adam, OMI, <i>Pour valoriser l'aspect marial de la charité fraternelle des Oblats</i>	195-217
Wotherspoon John, OMI, <i>Prison Ministry in Hong Kong</i> .	251-255

Zajac Paweł, OMI : Théophile Didier, OMI, <i>Cinquante ans chez les Inuits (1935-1986). Corrispondance à sa famille</i> , [s.l., s.d. 2013 ?], 140 p.	142-143
Zajac Paweł, OMI, <i>Between Observance and Fraternity. Ideas of the Oblate Religious Community, 1926-1972</i>	17-58